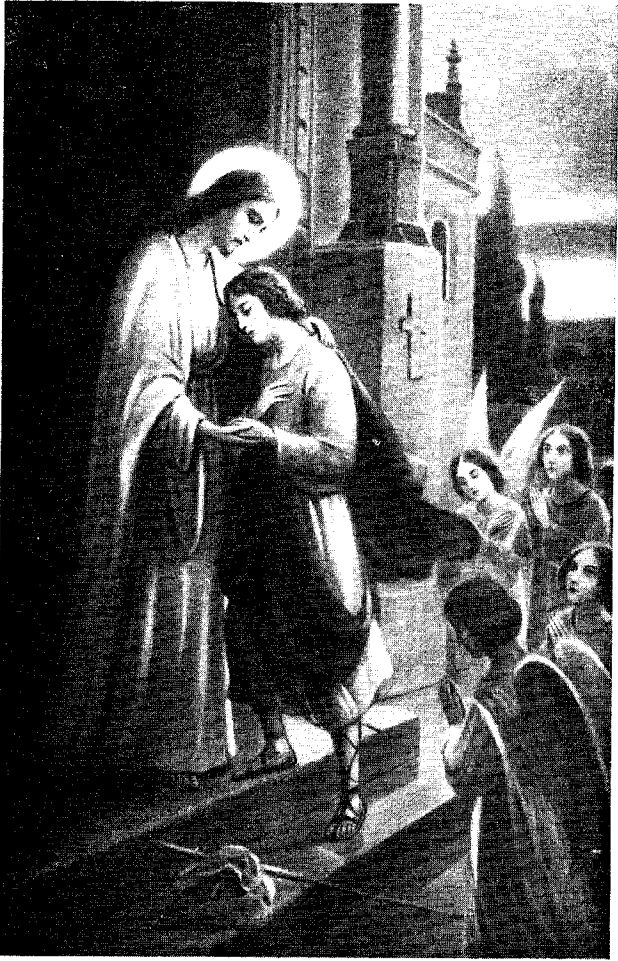


Perdue et retrouvée!...

Tous droits réservés.



Perdue_____

et_____

retrouvée!...

MONASTÈRE PROVINCIAL DU BON-PASTEUR
104-Est, rue Sherbrooke, Montréal

Nihil obstat :

Marianopoli, die 30° Junii 1934.

L. Pineault, censor.

Imprimatur :

† Em. Alph. Deschamps, V. G.

Marianopoli, die 30° Junii 1934.

Evêque de Thémésis,

Aux. de Montréal.

*D'après la traduction de l'anglais, faite par Mgr Latulippe,
avec permission de l'auteur, sous le titre: « La Maison de
l'Enfant perdue ».*

La côte du Devonshire

Au déclin d'un beau jour d'été, il vient une heure où l'on dirait la nature débordante de reconnaissance. Elle verse alors à profusion ses trésors sur la terre : dernier hommage au Créateur du monde. C'est l'heure où fauvette, grive et merle, avant de se reposer, semblent se lancer, comme un gracieux défi, leurs gais refrains ; c'est l'heure où, dans le grand silence de la nuit qui s'étend sur la terre, le rossignol va continuer, seul, son hymne de louanges.

A la chaleur du jour succède la fraîcheur du soir ; les fleurs, relevant leur corolle, embaument l'air de senteurs inconnues.

C'est à pareille heure que commence notre récit.

Sur la côte du Devonshire où il va se dérouler, tout est pittoresque. Bordée du côté de la terre d'une muraille demi-circulaire de rochers aux formes et aux proportions variées, la mer berce ses flots bleus dans la lumière du soleil. La terre se pare des charmes d'une végétation puissante ; le chêne dresse son tronc robuste à côté des roches altières, le saule étend sur

L'abîme ses branches longues et flexibles ; çà et là des buissons se cramponnent aux fissures profondes de la falaise ; des fleurs sauvages, brillantes et coquettes, semblent piquées dans les touffes de verdure ; puis, au milieu de toutes ces beautés, des filets d'eau se précipitent en cataractes argentées : paysage enchanteur au fond duquel émerge, dans un bocage de pommiers et de lilas, la maison d'un riche propriétaire.

La rive était solitaire ; mais à mi-chemin sur le versant de la côte, près d'une roche escarpée, assises sur le tronc renversé d'un vieux sapin, deux jeunes filles parlent avec animation. Elles paraissaient à peu près du même âge. Toutes deux, gracieuses, sont d'une beauté si différente dans les détails que — on s'en aperçoit aussitôt — seul le lien de l'amitié les unit. L'une est grande ; sa chevelure dorée aux reflets chatoyants tombe en mèches soyeuses de chaque côté du front, et son œil bleu, qui erre sur les eaux immobiles à ses pieds, s'anime chaque fois que la voile blanche d'un bateau pêcheur apparaît à l'horizon. Sa figure douce et tranquille porte déjà la trace de souffrances physiques et morales. Dans son maintien et jusque dans le regard suppliant qu'elle jette de temps en temps sur sa compagne, quelque chose fait craindre la faiblesse devant les orages de la vie, un besoin de se reposer sur un bras plus fort que le sien. Cette énergie dont elle avait besoin, elle l'a trouvée sans doute dans la jeune fille assise à ses côtés. Il y avait du courage, en effet, dans cet œil vif et limpide, dans

ces traits à la fois fermes et délicats, dans cette attitude décidée qui contrastait singulièrement avec la pose languissante de sa compagne. Il y avait quelque chose de plus. Au fond de cet œil noir rayonnait un éclair de joie paisible. On se sentait en présence d'une grande âme, capable des plus durs sacrifices.

— Regardez donc là-bas, Alice, disait-elle à son amie, indiquant de la main la blanche voile d'un bateau pêcheur qui passait de la demi-obscurité du crépuscule dans les rayons du soleil couchant projetés sur les eaux. Voyez ce léger bateau ! Tout à l'heure, il était dans l'ombre et maintenant, comme il resplendit ! On dirait que la baguette magique d'une fée vient de le toucher. En l'apercevant j'ai songé à l'âme qui passe soudainement des ombres de la mort aux divines lumières de l'éternité.

Alice tourna les yeux dans la direction indiquée ; mais au même moment son regard se voila de larmes ; elle ne put rien distinguer et ne répondit pas.

— Voyez ces gerbes étincelantes de lumière, continua Lucie, tellement absorbée dans ses pensées qu'elle ne remarqua pas le silence de sa compagne. Je croyais bien, quand j'étais enfant, que c'était là-haut à la source de ces feux que Dieu tenait sa cour, et je me figurais ces faisceaux lumineux comme des rayons tombés de son trône pour réjouir la terre ! . . . Oh ! Alice, vous pleurez ! Qu'avez-vous ? Sans doute cette longue marche vous a fatiguée ?

— Je ne suis pas fatiguée, et vous savez bien pourquoi je pleure, répondit Alice avec quelque aigreur. Comment pourrait-il en être autrement? mes larmes peuvent-elles vous étonner? Déjà j'ai perdu une de mes sœurs, et vous, que j'aime plus qu'une sœur, vous voulez partir aussi? Je resterai donc seule!

— Je veux? reprit Lucie avec douceur; dites plutôt, chère Alice, que c'est Dieu qui le veut!

— Non, je ne le crois pas; c'est impossible! Quoi! Dieu vous demanderait d'abandonner votre père, dont la vie est pour ainsi dire rivée à la vôtre? Dieu voudrait vous voir quitter votre mère, vos jeunes frères, — pour ne rien dire de moi-même? Non, il n'est pas cruel au point d'imposer semblable séparation à sa créature.

— Vous croyez? répondit tranquillement Lucie; mais, Alice, consultez donc votre cœur et voyez si Dieu ne demande jamais le sacrifice de soi-même.

— Je ne dis pas qu'il ne le fait jamais, seulement je ne crois pas que ce soit le cas pour vous.

— *Pour vous*, répéta Lucie, en appuyant à dessein sur ce dernier mot; hélas! chère Alice, c'est l'histoire toujours ancienne qui recommence.

Le sacrifice chez les autres paraît noble et louable, mais nous est-il imposé à nous-même, nous hésitons,

nous cherchons des excuses, et à peine pouvons-nous nous persuader que Dieu puisse demander rien de semblable à notre pauvre humanité. Je dis nous, ajouta-t-elle, en passant affectueusement son bras autour d'Alice; car vous sentez, tout en ne voulant pas l'avouer, que ce départ m'est pour le moins aussi pénible qu'à vous. Je perds tout et vous ne perdez que moi. Si je parle ainsi, ce n'est pas pour déprécier votre part du sacrifice, mais je voudrais vous rappeler que, puisqu'il faut partager le chagrin en sœurs, nous devons aussi en sœurs partager le mérite par la généreuse conformité de notre volonté à celle de Dieu. D'ailleurs, il ne nous sera rien demandé qui ne tourne à notre bonheur, sinon en ce monde, du moins dans l'autre.

— Je ne veux pas être égoïste, reprit Alice, touchée de la remontrance à la fois tendre et délicate de sa compagne; mais quand je songe que jamais nous ne pourrons plus nous asseoir ici, que jamais nous n'entendrons plus le murmure de la vague mourante sur la plage, qu'il ne nous sera plus donné d'errer, la main dans la main, sur ces landes et dans ces bois pleins des souvenirs de notre joyeuse enfance — comment ne pas m'attrister? Comment ne pas pleurer quand je pense combien je vais être seule sans vous? Ah! c'est plus douloureux que si je n'avais jamais eu de sœur! — Vous au couvent... et Henriette, Henriette!... O mon Dieu, pitié; je sens mon cœur se briser! Et elle fondit en larmes.

Lucie s'était levée. Son front et ses joues se colorèrent vivement sous le coup de l'émotion; ses yeux errèrent avec tristesse sur la vaste mer qu'illuminaient les derniers feux du jour, et dont la bise du soir caressait mollement les flots bleus. Mais ce ne fut qu'un trouble passager; son regard bientôt se raffermir et se fixa sur le disque pâissant du soleil qui disparaissait à l'horizon. Avec un accent indéfinissable elle répondit doucement :

— Alice, oui, je l'avoue, l'amour c'est le sacrifice et le sacrifice c'est l'amour! Mettez-vous à ce point de vue et la douleur deviendra de la joie, et la croix qui paraît insupportable à la nature sera aussi douce que si elle était de fleurs.

— Insupportable, répéta Alice; oui, cette croix l'est pour moi véritablement, et si vous en sentiez comme moi tout le poids, il vous serait impossible de l'endurer!

Lucie ne répondit pas, mais un œil exercé aurait surpris en ce moment sur ses traits l'expression d'un sentiment profond de douleur. Piquée de ce silence, Alice poursuivit avec amertume :

— Vous ne répondez pas; après tout, peut-être, n'est-ce rien pour vous de nous quitter pour toujours?

— Rien! reprit vivement Lucie. Vous ne saurez jamais en ce monde combien il m'en coûte. Ne parlez plus ainsi; je sais que vous ne pensez pas ce que vous

dites, mais, de grâce, ne répétez plus cette parole, elle me fait mal!

Comme un enfant contrit, Alice glissa sa main dans celle de Lucie et dit à travers ses larmes : — Pardonnez-moi, chère Lucie. Je ne voulais pas vous faire de peine. Je sais que vous ressentez le sacrifice, je ne dis pas plus que moi, c'est impossible, mais autant que moi. Oh! j'ai tant de peine que j'en ai été méchante, ajouta-t-elle, en voyant les yeux de Lucie remplis de larmes — cela au dernier jour et presque au dernier moment que nous sommes ensemble! Comment ai-je pu être cruelle à ce point!

Lucie s'assit auprès de la jeune fille en pleurs, et la caressa de la main comme elle l'avait fait tant de fois pendant les quelques mois qui venaient de s'écouler; mais Alice continuant de sangloter elle changea de voix et dit d'un ton ferme :

— Vous avez tort; ce chagrin va vous rendre malade. Votre douleur devient égoïste, elle vous rend oublieuse des autres. Pensez à votre père, songez à ce qu'il souffre depuis deux ans. Si vous avez tant de peine de mon départ, quelles ont dû être ses angoisses en voyant sa fille l'abandonner, non pas pour Dieu, mais pour un homme, et jeter de la boue sur ses cheveux blancs. Alice, croyez-moi, c'est en vous dévouant pour le consoler que vous trouverez vous-même votre véritable consolation. Soyez pour lui désormais ce qu'Henriette aurait dû être et ce qu'elle n'a pas été :

la lumière de ses yeux et la joie de son cœur, le baume de sa tristesse et l'appui de ses vieux ans. Voilà votre devoir. Dieu vous l'a marqué si clairement qu'il ne peut y avoir le moindre doute. Et il dépend de vous de faire de ce devoir votre bonheur.

— Oui, dit Alice en sanglotant, je sais que vous dites vrai et moi-même j'ai déjà fait toutes ces réflexions. Mais je suis si timide, et je connais si peu mon père; je suis si étrangère à tout ce qui le concerne; je ne saurais que faire auprès de lui. De plus, il y a ma belle-mère, mes jeunes frères et sœurs; puis-je me sentir à l'aise au milieu d'eux? Et Henriette dans ses lettres ne me disait rien de bien agréable sur leur compte.

— Oubliez tout ce qu'Henriette a pu écrire à ce sujet, fit Lucie, presque sévèrement. Elle était alors sous l'influence de passions qui ont dû la rendre injuste. Allez à votre nouvelle demeure avec la résolution bien arrêtée d'être l'amie véritable de l'épouse de votre père et la véritable sœur aînée de ses enfants. Si vous accomplissez cette tâche loyalement, entièrement, vous aurez bientôt votre place dans la maison et dans le cœur de votre père. Vous aurez en outre l'insigne satisfaction de vous sentir dans la famille, non pas un brandon de discorde, mais l'appui et la joie de ceux que votre père, après tout, est tenu d'aimer autant que vous. Et maintenant, chère Alice, partons; mes frères doivent être revenus de leur promenade et,

comme la soirée doit appartenir à mon père, je leur ai promis de leur consacrer une heure avant le souper.

En achevant ces paroles, elle s'arrêta pour donner un dernier regard à toutes ces beautés qu'elle allait quitter. C'était le regard d'adieu. Rien ne lui échappa : ni le vaste océan, ni les barques légères, ni les grottes profondes, ni les roches capricieuses. Tout fut enveloppé dans ce regard suprême. En se retournant, Alice crut entendre un soupir, mais qui fut étouffé avant même de venir expirer sur ses lèvres. Alors, prenant par le bras sa compagne, Lucie se dirigea résolument du côté de la maison. Une demi-heure auparavant cette fermeté aurait paru à la timide Alice un véritable manque de cœur ; maintenant elle était convaincue que, si son amie gardait le silence, ce n'était que parce qu'elle ne trouvait plus de paroles pour exprimer les déchirements de son cœur.

A la veille d'une séparation

A la veille d'une séparation

Dix minutes de marche, et les deux jeunes filles sont aux portes de Raglan. C'était la splendide demeure de Lucie Neville, et en quelque sorte aussi celle d'Alice qui y était demeurée sous la tutelle de Monsieur Neville, depuis que ses parents, aux jours de son enfance, étaient partis pour les Indes. Une longue allée, bordée de chaque côté de tilleuls en fleurs, conduisait à la maison. Bâtie en pierre de taille sur une large terrasse, elle était entourée d'une palissade ornée de vases précieux et de quelques statues de bon goût, en rapport avec son style classique.

Au bas de la terrasse, au milieu d'un parterre ombragé, deux fontaines projetaient en l'air leurs gerbes argentées, qui retombaient en poussière lumineuse dans un bassin peuplé de poissons aux écailles d'or et d'argent. De là, au milieu de la verdure et des brises parfumées, les heureux habitants du château pouvaient contempler l'horizon que nous avons décrit et, à travers les crêtes brisées des rochers, les mouvements de la pleine mer. C'était le séjour de la fraîcheur et

des parfums, inaccessible au souffle étouffant de la canicule.

Lucie et sa compagne avaient atteint la terrasse et se reposaient avec délices au milieu des fleurs. Soudain, par la grande avenue, deux jeunes garçons, âgés de douze et dix-sept ans, venaient au galop de leur monture. L'allure des coursiers indiquait évidemment un pari de la part des cavaliers.

L'aîné arrivait le premier. En apercevant sa sœur il sauta à terre et vint rejoindre les deux jeunes filles. Le cadet, continua la course l'espace de quelques verges, puis il arrêta son cheval d'une manière si brusque que l'animal faillit se cabrer. L'enfant, jeta les rênes à un vieux palefrenier qui attendait, lança son chapeau en l'air en criant : — Victoire ! victoire ! J'ai gagné la course ! j'ai battu Abeille ! Alfred autrement n'aurait pas cédé ! J'étais certain qu'Agile bien menée était la meilleure. Eh ! Jacques, tu sais si je l'ai bien menée ! J'ai gagné, n'est-ce pas ? continuait-il en s'adressant au palefrenier.

— Eh bien ! je ne saurais dire Monsieur Henri, répondit le vieillard sur un ton moitié respectueux, moitié bourru ; mais ce que je sais, c'est que vous vous casserez le cou et que vous endommagerez Agile pour sa vie, si vous l'arrêtez souvent de la façon que vous venez de faire.

— C'est absurde, Jacques. Agile connaît ma main,

et elle s'arrêterait de la même façon à ma voix, quand même je ne toucherais pas les rênes. En tous cas, mon bon vieux, reconnaissez qu'elle a gagné la course.

— Vraiment, monsieur Henri? Eh bien, non: Abeille l'a devancée, et vous auriez été battu, si monsieur Neville ne s'était pas arrêté pour parler aux dames.

— C'est cela! reprit en riant le jeune garçon; Alfred est un rusé matois; chaque fois qu'il se sent battu, il en a des siennes en réserve pour se tirer d'affaire. Puis il est votre favori et, comme de raison, tout ce qu'il fait est bien fait!

— Mon favori! reprit Jacques en amenant le cheval à l'écurie. En même temps il jeta un regard d'affection à son jeune maître, dont l'humeur franche et joyeuse gagnait l'attachement des serviteurs de la maison. Eh bien! comme il vous plaira; vous savez pourtant le contraire, Monsieur Henri.

— C'est possible, cria l'enfant en s'élançant vers la terrasse. En arrivant, il sauta au cou de sa sœur et l'embrassa; puis, se tournant vers Alfred, il commença à chanter victoire.

— Comme vous le voudrez, dit Alfred avec tristesse. Peu m'importe lequel a gagné, et, pour ma part, je consentirais à être battu encore tous les jours pendant un mois si, à ce compte, je pouvais empêcher les

projets insensés de Lucie, ou seulement retarder de quelques mois son départ.

— C'est vrai, Lucie. Oh! restez encore chez nous, insista l'enfant en sautant de nouveau au cou de sa sœur. Allons, ne soyez pas obstinée. Défaites plutôt vos malles et demain, à la marée basse, nous aurons encore une course sur la grève et c'est vous qui déciderez de la victoire.

La nature de la récompense proposée fit sourire Lucie, mais ce sourire ne put effacer l'expression de tristesse qui se lisait sur ses traits. L'enfant s'en aperçut et, croyant sa sœur ébranlée, il ajouta: — Ah! je savais bien qu'elle finirait par regretter sa décision. Rien maintenant ne pourrait la faire partir. N'est-ce pas, chère Lucie, vous ne trahirez pas par vos adieux la joie de nos vacances? Pourquoi n'attendriez-vous pas qu'elles soient terminées?

— C'est, répondit Lucie à travers ses larmes, que je veux vous laisser, mon cher Henri, pour consoler papa et maman quand je serai partie.

— Oh! je savais bien qu'elle ne reviendrait pas si vite, interrompit Alfred avec amertume. Elle a toujours été obstinée comme un mulet quand il s'est agi de mettre à exécution ses pieuses chimères. Que lui fait à elle de laisser ses jeunes frères et d'abreuver de chagrin un père et une mère!

— Alfred, je vous en conjure, ne parlez pas ainsi,

supplia Lucie. Après tout, vous ne serez pas seuls; Hélène restera à la maison.

— Hélène! une fillette de sept ans! fit-il avec mépris; belle compensation, en vérité! Et rabattant son feutre, il s'éloigna en sifflant, signe certain de son mécontentement.

Henri n'abandonna pas la partie; mais, prenant la main de Lucie, il se tourna vers Alice en disant ingénument: Ne pourriez-vous pas la retenir?

Alice secoua la tête en soupirant: J'ai fait tout ce que j'ai pu, Henri; impossible, son cœur est déjà au couvent.

— Peste soit du couvent! s'écria Henri, et il éclata en sanglots.

C'en était trop pour le cœur de Lucie. Elle s'éloigna, et ses larmes coulèrent silencieuses pendant qu'elle faisait mine d'examiner un carré de géraniums. Alice s'assit auprès d'Henri et tâcha de le consoler, enlaçant de son bras la tête de l'enfant et caressant sa chevelure bouclée.

— C'est honteux, dit tout-à-coup Henri, en se frottant vigoureusement les yeux, et en faisant un effort désespéré pour reprendre des allures plus viriles. Me voici à pleurer comme un enfant, et à quoi bon? Après tout, Alfred avait peut-être raison, bien qu'il n'eût pas dû se montrer si méchant: Lucie est toujours trop obstinée quand elle a dans la tête quelques-unes de ses pieuses chimères.

— Obstinée seulement quand elle croit avoir raison, reprit Alice, amie trop sincère pour permettre même à Henri de blâmer sa chère Lucie.

— Raison ! fit l'enfant avec impatience ; je ne vois pas et n'ai jamais vu raison en cela. Comment mon père peut-il permettre ces extravagances ? Je voudrais que ce couvent fût au fond de la mer ; si c'était possible, j'en ferais un feu de joie.

Un accès de toux empêcha Alice de rien dire, mais une voix anxieuse se fit entendre d'une fenêtre du château :

— Alice ! quelle imprudence d'être assise sur le gazon à une pareille heure ! Entrez de suite, ma chère enfant, vous allez prendre un rhume mortel.

— Par St Georges, c'est votre père, s'écria Henri. Ne dites pas que j'ai pleuré. Alfred en raconterait de belles et je serais la fable de la classe pendant six mois.

Il s'éloigna en courant dans l'avenue. Alice prit le chemin de la maison.

Sur les degrés de la terrasse, elle rencontra son père, le major Gray, qui venait au-devant d'elle. C'était un homme grand, bien fait, ayant le port du soldat ; quoiqu'il ne parût pas dépasser la quarantaine, ses cheveux avaient blanchi. Evidemment quelque grande infortune s'était abattue sur cette existence et l'avait marquée avant le temps des signes de la

vieillesse. Jamais il n'abordait lui-même le sujet, et pourtant on ne pouvait demeurer dix minutes en sa compagnie, même dans ses moments de gaieté, sans se convaincre que la joie avait déserté cet homme pour toujours.

— Ma chère enfant, dit le major avec un accent mêlé de compassion, pourquoi cette imprudence après tous les avis du médecin? Voyez, vous venez de prendre un rhume qui va vous retenir au lit demain.

— Cher papa, ce n'est pas par oubli, mais ce pauvre Henri est si chagrin que je n'ai pu m'empêcher de m'asseoir près de lui pour le consoler. D'ailleurs, je n'ai pas de rhume, je pleurais; et chaque fois que je pleure je finis par tousser.

— Alors je ne veux plus que vous pleuriez, ma chère Alice; cette toux finira par endommager vos poumons.

— Si c'est possible, cher papa, je ne le ferai plus. Mais vous le savez, Lucie doit partir demain et j'ai bien de la peine à sécher mes larmes en perdant celle que je chérissais comme une sœur.

Ce nom de sœur fit tressaillir le major Gray; un nuage de tristesse passa sur son front. Alice s'en aperçut et, se jetant au cou du père elle murmura de sa voix la plus tendre :

— Pardonnez-moi, je n'y pensais pas, je n'aurais pas dû prononcer ce mot.

— Et pourquoi pas, mon enfant? reprit l'officier, cherchant à raffermir sa voix et à prendre un air indifférent. Vous n'avez dit que la vérité. Mais entrons, et reposez-vous sur le canapé.

— Merci, papa. Je me reposerai mieux dans mon appartement; permettez que je me retire jusqu'au souper.

— Allez, chère enfant, et souvenez-vous, ajouta-t-il en l'attirant dans ses bras et en la baisant au front, souvenez-vous, Alice, de prendre soin de votre santé, à cause de moi. Vous êtes la seule enfant qui me reste de votre mère. Quelque chers en effet, que me soient les petits, ils ne sauraient vous remplacer dans mon cœur, vous... et... Incapable de prononcer le nom de l'enfant perdue, la voix du major s'éteignit dans un sanglot. Alice le baisa en silence et prit à pas lents le grand escalier qui conduisait à sa chambre.

Le pauvre père la suivit du regard tant qu'il put l'apercevoir; ensuite il sortit sur la terrasse pour se remettre de son émotion. Lucie se promenait toujours au jardin. En la voyant, il fit effort sur lui-même et se dirigea de son côté. Elle était arrêtée devant la fontaine, considérant les poissons qui se poursuivaient dans le bassin; les écailles étincelantes de leur cuirasse brillaient aux dernières lueurs du soleil couchant. Elle ne remarqua la présence du major que quand celui-ci fut à ses côtés. En voyant la pâleur du visage de l'officier, l'abattement de son regard, elle

mit sa main dans la sienne comme si elle eût été sa fille et lui dit doucement :

— Cher major Gray, vous êtes inquiet sans doute au sujet d'Alice.

— Paraît-elle souvent aussi mal qu'aujourd'hui ? interrompit le pauvre père d'une voix pleine d'angoisse.

— Oh ! non, répondit vivement Lucie ; au contraire, elle était beaucoup mieux la semaine dernière. Maman le remarquait hier encore, un moment avant votre arrivée. Aujourd'hui la pensée de mon prochain départ l'a fait pleurer et c'est ce qui l'a tant abattue.

Le major Gray secoua la tête d'un air de doute.

— Pour ma part, comme en se parlant à lui-même, je crois qu'elle est à la première période de la phtisie. C'est ainsi que sa pauvre mère a commencé.

— Oh non ! s'écria Lucie ; le médecin affirme que ses poumons sont encore sains ; une année dans un climat plus doux la remettra entièrement. Votre nouveau régiment doit partir pour Malte ; vous allez pouvoir lui procurer ce dont elle a besoin, et vous verrez qu'avant peu elle reprendra ses forces. C'est au moins ce que je souhaite de tout mon cœur, autant pour vous que pour elle, car vous devez être dans une grande inquiétude, major Gray, et vous avez déjà tant souffert.

— Il y a, pour le cœur d'un père, une douleur plus

grande que la mort d'un enfant bien-aimé, reprit le major, poussé comme malgré lui à toucher un sujet qu'il s'était interdit. Et quelque chère que me soit Alice, la sachant innocente et mûre pour le ciel, joyeux je la coucherais demain dans sa tombe, si, par ce sacrifice, je pouvais sauver sa sœur, mon Henriette, ma pauvre enfant perdue.

C'était la première fois que Lucie entendait ce nom dans la bouche du major, dont le cœur pourtant, elle le savait bien, était plein du souvenir de sa fille absente. En même temps elle vit tant de tristesse sur les traits du pauvre père, qu'elle n'eut pas la force de répliquer. Mais ce nom d'Henriette que l'officier, contre toute attente, venait de prononcer, la rappela à elle-même. Ne voulant pas perdre une si belle occasion de consoler le père de son amie, elle hasarda la demande :

— N'y a-t-il donc plus aucun moyen, aucune espérance de la retrouver ?

— Aucun, répondit-il, aucun, excepté... un miracle.

Lucie se tut de nouveau. Une lumière céleste brilla dans ses yeux et sa figure s'illumina soudain dans un rayonnement de bonheur. Fixant sur le pauvre père son regard transfiguré, et pressant affectueusement sa main, elle lui dit avec un accent qui pénétra le cœur de l'officier :

— Ce miracle, pourquoi le Bon Pasteur ne le ferait-

il pas? Major Gray, il le fera, soyez en certain. Ce n'était pas sans motif, ce n'était pas simplement pour charmer notre imagination par une fable gracieuse que Notre-Seigneur s'est peint si souvent sous la figure du pasteur, cherchant dans le désert la brebis égarée. Il est toujours à la poursuite d'Henriette. Un jour, il la retrouvera et la ramènera, sinon dans les bras de son père de la terre, du moins dans les bras de ce Père plus grand et plus saint dont nous sommes tous les enfants et dont le palais est au ciel.

— Peut-être, si vous priez pour elle, répondit le major, frappé par l'espérance qui rayonnait de plus en plus profonde dans l'œil noir de Lucie; peut-être, si vous priez. Pour moi, j'ai prié jusqu'à m'épuiser, sans avoir pu pénétrer le mystère qui enveloppe ma pauvre enfant. Qui sait si elle n'est déjà morte? Car comment aurait-elle pu, fière et orgueilleuse comme je la connais, comment aurait-elle pu survivre à la honte qu'elle-même s'est attirée?

— Morte, répéta Lucie; oh! non. Repoussez cette sombre pensée. S'il en était ainsi, vous en auriez entendu parler.

— C'est vrai, dit le major, presque encouragé par le ton d'assurance de la jeune fille. Lucie, ajouta-t-il avec effort, il y a longtemps que je veux vous entretenir à ce sujet, et je ne m'en sentais pas le courage. Je veux que vous priiez pour ma pauvre fille égarée, non pas, entendez bien, comme vous prierez pour un

autre pécheur, mais je veux que vous priiez pour Henriette comme si c'était votre sœur, avec toute l'énergie de l'âme généreuse et aimante que Dieu vous a donnée. Sans doute, elle n'est pas votre parente, vous ne l'avez même jamais vue; mais elle est la sœur d'Alice qui vous aime si tendrement. Du reste elle aura bientôt un titre spécial à votre amour, quand vous serez devenue membre de cette admirable communauté qui se dévoue au salut de celles qui sont — ô mon Dieu, pourquoi faut-il que j'aie pareille chose à dire de mon enfant! — qui sont ce qu'est aujourd'hui ma fille. . .

— Cher major Gray, dit Lucie, qui mêlait ses larmes à celles du père, croyez que je n'ai pas besoin d'être pressée de le faire. J'ai prié et je prie encore pour Henriette aussi ardemment que si elle était ma sœur; ma prière, du reste, est appuyée sur l'espérance qu'un jour l'égarée reviendra dans vos bras. Alors vous trouverez dans son repentir une ample compensation aux larmes que vous versez maintenant.

Le major Gray prit dans les siennes la main de Lucie et la serra affectueusement.

— Alors, promettez-moi, dit-il, de prier pour elle, toujours sans doute, mais surtout ce soir, entendez-vous? ce soir, quand vous irez vous agenouiller une dernière fois à l'autel, où vous avez prié depuis votre enfance, cet autel où vous a été donné pour la première fois le Pain de vie, et près duquel vous avez

entendu l'appel divin vous demandant de consacrer votre vie au service du Bon Pasteur. Car, si Dieu doit jamais exaucer vos suppliques, c'est ce soir ; ce soir, où vous vous disposez à faire pour son amour le sacrifice de toutes vos joies et de toutes vos espérances terrestres. Promettez-moi donc de ne pas vous endormir, avant d'avoir fait une prière pour ma malheureuse enfant. Demandez au Bon Pasteur de ne pas laisser s'égarer trop loin la brebis errante, de la suivre des yeux dans le désert, de l'appeler de sa voix si pénétrante, de courir après elle, de la prendre dans ses bras et de la ramener, blessée et défigurée qu'elle est, hélas ! par le péché, de la ramener au bercail et, si c'était sa volonté sainte, de me la rendre à moi, son infortuné père. Qu'importe si le monde la renie et la méprise, elle est encore mon enfant. Oh ! si elle me revenait repentante, je la considérerais plus que jamais comme mon enfant ! Elle me serait plus chère, à cause même de son malheur. Vous priez, n'est-ce pas, Lucie ?

— Je vous le promets, répondit la jeune fille à travers ses larmes.

Incapable d'ajouter une seule parole, elle se dirigea lentement vers les degrés de la terrasse où son père l'attendait.

Les Neville et les Gray

Les Neville et les Gray

Le major Gray et le père de Lucie, Monsieur Neville, avaient été toute leur vie unis comme des frères, encore qu'il n'existât entre eux aucun lien de parenté. Enfants, ils s'étaient assis sur les bancs de la même école; adolescents, ils avaient achevé leur éducation au même collège; à leur entrée dans la vie, ils avaient choisi la même carrière et s'étaient attachés au même régiment lorsqu'ils prirent les armes.

Mais des raisons différentes avaient motivé leur choix. La nécessité avait poussé le major Gray dans la carrière militaire; Monsieur Neville s'y était engagé par attrait. Descendant d'une ancienne famille tombée dans la pauvreté, le premier n'avait que son épée pour se frayer un chemin vers la fortune; l'autre, fils unique d'un père moins noble, mais plus opulent, n'avait embrassé les armes que pour occuper ses loisirs de jeunesse; aussi, à son mariage, avait-il abandonné les hasards de la vie militaire pour se donner tout entier à sa famille dans la solitude de la campagne.

Cette différence de fortune, loin d'affaiblir les liens de l'amitié, n'avait fait que les fortifier, du moins chez Monsieur Neville. Dans son cœur généreux et ardent il y avait en effet toujours comme un remords secret, quand il se voyait dans la richesse et libre de tout souci, tandis que l'homme qu'il aimait le plus au monde trouvait à peine, dans son énergique persévérance, de quoi faire face aux plus pressantes nécessités de sa position. Volontiers Monsieur Neville aurait vidé sa bourse dans celle de son ami, mais le major Gray n'eût pas accepté. De l'argent, il n'en voulait pas; des distinctions, e'était à lui de les conquérir à la pointe de son épée sur les plages lointaines où l'appelaient ses devoirs de soldat. Pourtant, dans les premières années de son union, Monsieur Neville trouva l'occasion d'obliger son ami, tout en ne blessant pas l'orgueilleuse fierté de son caractère.

Deux ans après son mariage, qui avait eu lieu à peu près à la même époque que celui de Monsieur Neville, le major Gray fut obligé d'accompagner son régiment, en partance pour les Indes. Sa jeune épouse voulait l'y suivre, mais une difficulté se présentait; la petite Alice, trop jeune, trop délicate, supporterait-elle le climat meurtrier de l'Inde? Le major ne pouvait se résoudre à exposer ainsi la vie de sa fille. D'autre part, en restant en Angleterre, l'enfant y retenait aussi forcément la mère. Dans cette perplexité, ce fut Monsieur Neville qui le tira d'embarras. De concert avec son épouse, il proposa au major

Gray de prendre soin d'Alice pendant l'absence de ses parents, et celui-ci accepta avec reconnaissance.

La séparation fut cruelle pour le père et la mère ; mais cette dernière comprit que le devoir comme son cœur lui dictait de suivre son époux. D'ailleurs elle pouvait se reposer, elle le savait, pour tout ce qui regardait le bien-être et le bonheur d'Alice, sur le cœur plein de tendresse de Madame Neville.

Elle partit donc tranquille non sans verser des larmes. Eut-elle le pressentiment que c'était pour la dernière fois qu'elle voyait son Alice en ce monde ? On ne saurait le dire ; mais à peine arrivée aux Indes, elle meurt en donnant le jour à une seconde fille : Henriette. L'éducation des deux enfants, ainsi orphelines dès le berceau, fut aussi différente que les circonstances où la Providence les avait jetées. Monsieur et Madame Neville remplirent leurs fonctions de père et de mère vis-à-vis de l'aînée. Les heureuses dispositions de l'enfant, son caractère doux et affectueux, leur rendirent la tâche facile, et les parents d'adoption lui vouèrent sans effort un amour égal à celui qu'ils portaient à Lucie, leur propre fille. Alice, de son côté, aimait comme son père et sa mère Monsieur et Madame Neville ; elle regardait leurs fils comme ses frères et chérissait Lucie à l'égal d'une sœur.

Les deux enfants ne se séparèrent plus à partir du jour où Alice avait été apportée au château de

Raglan. Elles eurent constamment même nourrice, mêmes études, mêmes amusements. Monsieur Neville ne voulait pas qu'un seul avantage offert à sa fille fût refusé à sa jeune compagne. Et tout cela se fit avec tant de discrétion et de simplicité, que longtemps les deux enfants se crurent effectivement sœurs.

Plus tard seulement, ayant remarqué la différence de leur nom de famille, elles découvrirent la vérité; et alors coulèrent les premières larmes réellement amères qu'elles eussent jamais versées. La différence de leur caractère, que nous avons déjà signalée, ne faisait qu'ajouter à leur mutuelle affection. La santé délicate d'Alice avait influé encore sur sa timidité naturelle. Elle s'effaçait volontiers, laissant invariablement la première place à sa sœur adoptive. Cet amour de la solitude l'avait fait surnommer par ses compagnes de jeu « la petite religieuse », et bientôt, dans la famille, on ne l'avait plus désignée autrement. Et quand on s'aperçut que ses pensées se tournaient peu à peu du côté de la vie du cloître, personne n'en fut surpris. Lucie, au contraire, pleine de santé, pétillante d'esprit, manifestait plus de défauts de caractère, mais aussi une plus grande énergie pour les corriger.

— « Elle ne s'enfermera jamais dans un couvent, » disait-on « Elle est faite pour occuper dans le monde une haute position. » Et l'heureuse Madame Neville avait déjà rêvé pour sa fille un brillant avenir.

Mais à mesure que les années passaient, des pensées plus sérieuses remplaçaient dans l'esprit de Lucie les illusions de la jeunesse; et quand, elle en vint à se demander dans quel but Dieu l'avait placée sur la terre, après bien des hésitations sur sa vocation, la lumière se fit, Lucie annonça sa résolution d'entrer au couvent. Alice, presque dans le même temps, se persuadait que Dieu l'appelait à le servir dans le monde. Quelque pénible et amer que fut pour Monsieur Neville le départ de son enfant, il était trop véritablement chrétien pour songer, même un instant, à mettre obstacle à son pieux dessein. Il voulut pourtant éprouver sa vocation par un séjour de quelques mois sous le toit paternel. Quant à Madame Neville, son caractère moins généreux et ses vues plus mondaines la rendaient moins soumise à la volonté divine. Même à la veille du départ, bien que la confiance inaltérable qu'elle avait en son mari, lui fermât la bouche, son cœur se révoltait et, malgré les cris de sa conscience, elle se refusait obstinément au sacrifice de son enfant.

Quant à Henriette, la seconde fille du major Gray, son histoire était bien triste; triste au début, à cause de la mort de sa mère, plus triste encore, hélas! dans la suite. Dans son anxieuse tendresse le major voulut tenir à la fois lieu de père et de mère à la petite orpheline; mais, sans s'en apercevoir, il dépassa le but et Henriette fut gâtée par un excès d'indulgence. Ses charmes se développèrent avec l'âge, et elle devint

l'idole, non seulement de son père, mais de tous ceux qui l'approchaient. A sa beauté naturelle, elle ajoutait l'art si dangereux de porter ses qualités à la surface, en voilant avec soin ses défauts. Douée d'un cœur naturellement sensible et affectueux, elle grandit, passionnée, entêtée, poussant l'amour de ses goûts jusqu'à sacrifier pour les satisfaire ses vrais intérêts.

A quatorze ans elle fit son entrée dans le monde où sa jeunesse et sa beauté furent adulées et encensées. Le père commença à trembler pour sa fille. Incapable, à cause de ses devoirs de soldat, de veiller continuellement sur elle, il crut ne pouvoir mieux faire que de lui donner une compagne qui, par droit et par devoir, serait toujours à ses côtés. Dans ce dessein, bien plus que par attrait personnel, après seize ans de veuvage, il contracta une nouvelle union. Son choix fut heureux pour lui-même ; mais le pauvre père fut cruellement déçu dans la fin spéciale qu'il s'était proposée pour Henriette. Celle-ci, en effet, entra en fureur quand elle se vit supplantée dans la maison, et la jeunesse de sa belle-mère porta son indignation au comble. Connaissant peu le mauvais cœur de l'enfant qu'il adorait, le major Gray avait cru que l'âge de sa nouvelle épouse l'aiderait à devenir une compagne plus agréable à Henriette, et c'était cette jeunesse qui offusquait surtout l'orgueil de la jeune fille. « Si Madame Gray eut été plus âgée, disait-elle à ses confidants, j'aurais supporté plus volontiers l'humiliation. Mais céder la place à une personne qui n'a

pas dix années de plus que moi, c'est une dégradation devant laquelle je ne plierai pas. »

Pauvre père! eût-il choisi une femme avancée en âge. Henriette aurait maudit le sort qui la rendait l'esclave de la sagesse en cheveux blancs. Tant il est vrai que le bonheur naît le plus souvent de nos propres inclinations, et que tous les efforts des autres, si bien intentionnés qu'ils soient, ne peuvent nous le donner, si nous sommes mal disposés.

La jeune belle-mère manifesta d'excellentes intentions; de prime abord, elle ne put se défendre contre les charmes d'Henriette. Mais elle rencontra une aversion si prononcée et un mépris si profond, qu'elle dut renoncer à ses avances. Dans son cœur blessé descendirent peu à peu l'amertume et le ressentiment.

L'orage inévitable et désiré d'Henriette éclata. Elle était sûre que d'une discussion elle aurait la victoire. C'est ce qui arriva, et la belle-mère bafouée ne parvint à se consoler, qu'auprès du berceau de son nouveau-né. Après tout, elle était moins à plaindre que son mari. Aussi quand elle alla au-devant de lui, les yeux rouges de larmes, tandis qu'Henriette se présentait les joues empourprées de colère, et portant aux lèvres le sourire du triomphe, le pauvre père eut la double douleur de voir que les deux êtres qu'il chérissait le plus sur la terre, en étaient venus à une guerre ouverte. Le moyen qu'il avait cherché pour assurer le bonheur de

son enfant et la préserver du danger, n'avait donc servi qu'à aggraver la situation. Maintenant, ne devait-il pas craindre que, pour échapper aux misères du toit paternel, sa fille irait se plonger peut-être dans un gouffre redoutable!

Les choses en étaient là, et Madame Gray venait de donner naissance à un second enfant, quand le régiment du major Gray retourna en Angleterre. Ce fut un malheur pour Henriette. Accoutumée depuis son enfance au luxe et à la mollesse des Indes, elle se trouva tout-à-coup dans une ville de garnison, dont l'atmosphère enfumée et les sombres murailles étaient insupportables à ses yeux accoutumés au climat ensoleillé de l'Orient. D'un autre côté, les modiques ressources de son père, que minaient les exigences d'une famille de plus en plus nombreuse, rendaient à peu près impossible toute compensation en amusements mondains.

Arrachée à tout ce qui lui avait rendu jusque-là la vie supportable, elle crut se dédommager à la maison dans des querelles amères avec Madame Gray, et au dehors dans les satisfactions de son insatiable vanité, derniers plaisirs laissés à son désespoir. Le pauvre père l'accompagnait partout, car elle refusait positivement la compagnie, ou plutôt, disait-elle, l'espionnage de sa belle-mère. Mais cette vigilance assidue ne put la préserver des dangers où elle se jetait avec tant de témérité. La catastrophe arriva.

Un jour, pendant qu'elle était à Raglan, Alice reçut un télégramme de sa belle-mère. On la mandait en toute hâte à la maison paternelle. Le père était dans un état voisin du désespoir. Henriette avait disparu la veille; depuis, on n'avait pas entendu parler d'elle.

Alice se rendit aussitôt à l'appel. C'était la première visite qu'elle faisait à sa belle-mère. Son père, elle l'avait vu deux ou trois fois à Raglan, depuis son retour des Indes. C'était alors un homme robuste, à peine plus âgé, en apparence, disait joyeusement Monsieur Neville, que lorsqu'il avait quitté l'Angleterre quelque vingt ans auparavant. Maintenant Alice le retrouvait brisé, blanchi, courbé par la honte et le chagrin. Aux questions pleines d'angoisse que lui posa sa fille, il répondit: « La veille de son départ, Henriette avait été de très mauvaise humeur; une scène orageuse avait éclaté entre elle et sa belle-mère; Henriette s'était montrée plus insolente que jamais. Le soir, je l'ai accompagnée à un bal où son esprit et sa beauté avaient fait l'admiration de tous. De retour à la maison elle avait paru calmée, et ses yeux s'étaient remplis de larmes quand elle me dit bonsoir; au moment de me quitter, elle s'est jetée à mon cou en sanglotant. Croyant en des signes de repentir, j'avais exprimé l'espoir de la voir le lendemain se réconcilier avec sa belle-mère. En entendant ce nom, Henriette s'était redressée avec orgueil et élancée hors de l'appartement. Quelques minutes après,

lorsque j'allai frapper à sa porte, elle avait refusé d'ouvrir. Le lendemain matin elle était partie. . . »

Hélas! en quelle compagnie! . . . Un ancien admirateur d'Henriette, venu des Indes, avait paru dans la ville quelques semaines auparavant, et le malheureux père eut bientôt la conviction que c'était avec ce débauché que s'était éloignée sa fille. Pendant quelque temps le major interrogea les feuilles publiques; en réalité, il ne se fit pas un instant illusion: il prévoyait la ruine complète de sa malheureuse enfant.

Brisé par le chagrin, il tomba gravement malade. Alice le soigna avec toute l'affection et le dévouement dont son cœur fut capable. Mais elle-même succomba. Il fallut la renvoyer à Raglan, aux soins de celle qu'on pouvait à bon droit appeler sa mère: Madame Neville. Là, pendant les longues heures qu'elle passa au chevet d'Alice, Lucie apprit l'histoire navrante de la pauvre Henriette. Ce fut un trait de lumière pour son âme.

L'année d'épreuve, exigée par son père, allait finir et elle n'avait pas encore décidé vers quel couvent elle dirigerait ses pas. En apprenant la chute d'Henriette, une pensée nouvelle, la noble pensée de l'expiation, orienta sa vocation. Elle donnerait sa vie pour la vie d'Henriette, ses fatigues et ses sacrifices pour les jours de plaisirs d'Henriette. Afin d'atteindre plus efficacement ce but, elle entrerait dans la communauté

du Bon-Pasteur. Là, des femmes héroïques, loin des bruits du monde, lèvent vers le ciel leurs mains pures en faveur des âmes tombées qu'elles conduisent par leur charité non seulement au repentir, mais bien souvent, à la sainteté.

Madame Neville ne revenait pas de ce qu'elle appelait la nouvelle fantaisie de sa fille. Elle ne pouvait comprendre ni la nature d'un pareil apostolat, ni l'abnégation qu'il suppose dans celles qui s'y dévouent. De plus, comme tant d'autres, elle était sous la fausse impression que les religieuses étaient mêlées aux pénitentes de manière à former une association peu en rapport avec la dignité d'une épouse du Christ... Il lui fallut d'interminables explications, pour se convaincre de la séparation absolue qui existe, sauf pour la surveillance et l'instruction, entre les maîtresses et les enfants confiées à leurs soins. Monsieur Neville, au contraire, avait saisi immédiatement la situation, et deviné que la déchéance d'Henriette était le motif de la généreuse détermination de sa fille. Aussi, non seulement il approuva la décision de Lucie, mais il ne laissait jamais passer l'occasion de déclarer que, si quelque chose pouvait ajouter à la joie qu'il éprouvait de donner à Dieu son enfant, c'était de la voir investie sur terre des fonctions que le Sauveur avait si admirablement décrites dans la parabole du Bon Pasteur.

Pourtant, malgré tant de générosité, l'amour qu'il

portait à sa fille lui faisait ressentir bien vivement l'épreuve du moment dans la dernière soirée passée en famille avec elle. A vrai dire, le sentiment de la douleur était plus vif dans le cœur du père et de la fille que chez ceux qui avaient fait les plus bruyantes démonstrations. Madame Neville, assise dans son fauteuil favori, à force de pleurer s'était endormie, la figure dans son journal. . . Alice, encore sous l'impression des bonnes résolutions qu'elle venait de prendre, semblait tout occupée de son père, et, voyant combien sa présence lui faisait du bien, oubliait un peu le départ de Lucie. Alfred avait défié à une partie de billard le pauvre Henri qui avait accepté, les yeux encore rougis de larmes. Pendant ce temps, Monsieur Neville, ayant à ses côtés sa fille chérie, se promenait sur la terrasse. Il parla peu ; son cœur était trop plein pour donner libre cours à des paroles ; il évita tout ce qui aurait pu augmenter les appréhensions qu'il devenait bien, en dépit d'un calme apparent, au fond de l'âme de Lucie. Ce ne fut que dans l'embrassement paternel, en lui disant « bonsoir », que la jeune fille comprit jusqu'à quel point son père ressentait la douleur de la séparation. Le cœur tout endolori par l'étreinte de ces bras chéris, elle se retira dans sa chambre.

Au dehors, tout était plongé dans le calme, le silence. Pas un souffle n'agitait l'air ; le parfum des lilas, mêlé aux âcres senteurs de l'océan, montait doucement dans la fraîcheur du soir. Une étoile, comme

un joyau solitaire, brillait au sein de la nuit, tandis que la lune laissait tomber sur la mer ses longues gerbes de lumière. Elle monta graduellement sous les yeux de Lucie, jusqu'à ce qu'elle restât suspendue comme une lampe argentée au milieu du firmament. Alors la terre et la mer, comme par magie, se trouvèrent baignées dans sa lumière. En ce moment, Lucie aurait pu compter un à un, dans la flotille lointaine, tous les bateaux pêcheurs qui paraissaient dormir sur les flots illuminés, immobiles comme s'il n'y eut là aucun bras humain pour les guider, aucun cœur battant d'anxiété et d'espérance. L'horloge sonna onze heures, puis la demie. Lucie était toujours là, contemplant ces choses pour la dernière fois. La dernière fois! qui a jamais prononcé ces mots sans ressentir la froide étreinte de la tristesse? Et s'il en est ainsi dans les mille riens de la vie, qui pourra dire tout ce que ces mots recèlent quand ils sont associés aux événements marquants de notre existence?

Le dernier regard d'un être chéri! La dernière nuit sous un toit aimé! Qui peut se défendre alors de la contagion des larmes? Ces paroles, elles retentissaient aux oreilles de Lucie, et il lui semblait entendre toutes les voix aimées du foyer les redire à son âme. C'était la dernière fois que la brise tiède et parfumée venait la caresser à sa fenêtre; la dernière fois que le murmure des vagues expirant sur la grève arrivait à son oreille comme une musique pleine de charmes; la dernière fois que la terre, la mer et le ciel lui présen-

taient, dans les rayons argentés de l'astre des nuits, toutes les beautés capables de captiver une âme comme la sienne. Et des voix plus chères, plus tristes, se mêlaient à ce douloureux concert : voix du cœur et du sang ; voix des pauvres et des malheureux qu'elle aimait tendrement, dont la reconnaissance et l'affection la payaient d'un si juste retour ; voix de ses parents, si légitimement fiers de leur fille ; voix de ses jeunes frères qui la chérissaient ; voix d'Alice, compagne inséparable de ses années d'enfance ; enfin, voix de cette chère petite sœur qu'elle-même, encore enfant, avait tenue sur les fonts sacrés, promettant alors à Dieu d'avoir toujours pour elle les sentiments d'une véritable mère.

Oui ! c'était pour la dernière fois qu'elle était avec tous ces êtres chéris, car jamais ensuite elle ne les reverrait dans la douce intimité de la famille.

Sans doute, elle les aimerait toujours, et toujours davantage ; elle leur serait même plus utile qu'elle n'avait pu l'être jusqu'alors, car la vie de prière et de pénitence qu'elle embrassait allait attirer sur eux plus de bénédictions qu'aurait pu leur en procurer sa présence dans la famille ; mais, elle le sentait vivement, elle ne serait plus le souffle et la joie du foyer, le centre d'attraction vers lequel chacun se sentait instinctivement porté dans les petits contretemps inévitables au sein même des familles les plus heureuses.

Tout cela allait finir pour elle. Ce soir, pour la dernière fois, elle avait consolé, encouragé, fortifié les siens. Désormais ils seraient obligés de chercher ailleurs un cœur, qui les aimerait peut-être moins, pour lui confier leurs espérances et leurs angoisses. Lucie ne repoussa pas ces pensées; ses larmes coulaient silencieuses, et pourtant elle ne sentait ni défaillance, ni tentation. C'est qu'au-dessus de ce concert de voix chéries, venant de la terre, s'élevait une autre voix plus douce et plus tendre: la voix qui avait ravi l'humble Marie dans la solitude de Nazareth; la voix qui avait fait tressaillir une Agnès, une Cécile, à l'aurore du christianisme; la voix qu'avaient entendue depuis lors les âmes chastes de tous les temps. Cette voix résonnait dans l'âme de Lucie; elle disait: « Ecoute, ma fille, et prête une oreille attentive; oublie ton peuple et la maison de ton père, et le Roi s'éprendra d'amour pour ta beauté! »

De plus en plus les accents de cette voix mystérieuse, pénétrant jusqu'au plus intime de son âme, la remplirent d'une joie ineffable et la ravirent peu à peu dans l'extase d'un bonheur indicible. Et la voix du Bien-Aimé murmurait toujours, et des flots de larmes s'échappaient des yeux de la jeune fille, larmes de bonheur que connaissent seuls ceux qui les ont versées. Aux charmes de la voix céleste qui chantait toujours, s'évanouirent bientôt pour Lucie, comme dans un lointain mystérieux, toutes les joies comme tous les chagrins de la terre.

Alors, immobile et silencieuse, elle inclina doucement la tête, jusqu'à ce qu'il lui semblât reposer comme saint Jean sur le cœur du Maître. Plongée dans l'ivresse d'un bonheur tout céleste, elle répondit à l'Epoux divin par l'offrande complète de tout son être.

A ce moment-là même, comme si une main mystérieuse eût touché quelque fibre cachée de son âme, elle vit Henriette passer devant son esprit, et elle se rappela la promesse faite au major Gray. Elle se leva brusquement. Car, durant le long entretien de son âme avec Dieu, Lucie était tombée à genoux. Encore sous l'impression de l'offrande faite au Bien-Aimé, elle se hâta de descendre sans bruit le grand escalier et glissa comme une ombre à travers la salle et les longs corridors qui conduisaient à la chapelle. Elle pria pour Henriette qu'elle aimait et qui était perdue. Nul chant de reconnaissance, elle le savait, ne pouvait être plus doux au cœur de son céleste Epoux que cette prière pour la brebis perdue. Elle pria comme Dieu aime qu'on le prie, avec une amoureuse confiance. Et pourquoi aurait-elle douté? Dieu ne brûlait-il pas, lui aussi, de pardonner? Le cœur de ce Père si bon ne soupirait-il pas après l'enfant qui s'était échappée si follement de ses bras? Le Bon Pasteur ne s'était-il pas fatigué à la recherche de cette brebis errante, attendant, épuisé et haletant, l'heure où il pourrait la rapporter au bercail?

Lucie savait tout cela et c'est ce qui rendait sa

prière si confiante. Il est vrai : un mystère impénétrable planait sur le sort d'Henriette. Mais Dieu, devant qui priait Lucie, connaît toutes choses, et le regard divin qui reposait en ce moment sur son âme en prière, contemplait en même temps la pauvre âme, objet de sa prière ?

Que sont l'espace et les distances à Celui qui remplit tous les espaces et dont les bras atteignent les extrémités du firmament ? Sous le regard de Dieu, Lucie se sentait rapprochée de la prodigue, et cette impression alla grandissant dans son âme jusqu'à ce que la confiance lui montrât la pécheresse réellement agenouillée à ses côtés, attendant de Dieu un regard de miséricorde, une parole de pardon. Alors elle pria comme jamais encore elle n'avait prié, supplié, imploré. Elle poussa la sainte hardiesse de sa prière jusqu'à dire à Dieu, de ne pas attendre, mais de parler au cœur d'Henriette en cette nuit-là même où elle quittait, pour lui plaire, tout ce qu'elle aimait sur la terre. Elle conjurait Dieu de toucher le cœur de la pauvre égarée — qu'elle fût dans les étourdissants plaisirs du péché ou dans l'affreuse réaction du désespoir — ; de parler à son âme comme lui seul peut parler, d'insister, de la presser, de la contraindre, de mouvoir sa volonté à écouter sa voix et à revenir enfin au bercail. Pour la première fois de sa vie, elle passa un contrat avec Dieu ; pour la première fois elle mit une condition à sa vocation, et cela sans craindre de la part de Dieu le moindre reproche. Elle connaissait

son divin Cœur, si tendre, si aimant, qui cherche toujours à pardonner. Quand elle se leva après sa prière, ce fut avec la conviction inébranlable que la condition avait été acceptée, que le contrat avait été signé par Dieu.

L'Heure des ténèbres

L'Heure des ténèbres

Dans cette même soirée d'été, à l'heure précise où Lucie jetait aux flots bleus de la mer et aux sinuosités de la côte son dernier regard d'adieu, Henriette, pour laquelle la future religieuse venait de prier avec tant de ferveur, était assise seule, dans le misérable grenier d'une maison de Londres.

Son histoire, depuis qu'elle avait déserté le toit paternel, était l'histoire journalière du péché et de l'inconstance humaine. Un court laps de temps donné au plaisir et aux puériles satisfactions de la vanité, puis l'indifférence, et le mépris et finalement l'abandon : histoire si commune dans le monde que la seule chose étonnante est qu'elle puisse finir quelquefois autrement ! Jour par jour, la malheureuse aurait pu suivre les tristes péripéties du drame où elle avait si follement joué sa vie. Mais tout a une fin ici-bas, même les fausses joies de l'inconduite. Le moment vint où celui qui l'avait détournée du droit chemin, résolut de la quitter. Elle lui rappela la promesse, l'ancienne

promesse qui devait la réhabiliter dans l'opinion du monde... Un sombre nuage passa sur le front du débauché; il sortit de l'appartement sans dire une parole. Le lendemain il prétendait aller visiter un ami, et, bien qu'il revint après quelques jours, ses absences se firent plus fréquentes et plus prolongées.

Il s'éloigna d'abord pour une semaine, puis les semaines devinrent des mois. Elle lui avait écrit au club lettre sur lettre, mais toujours sans réponse, et son cœur espérait en vain. Le peu d'argent qu'elle possédait fut bien vite dépensé; elle engagea alors ses bijoux, puis, un à un, tous les articles de sa garde-robe. Pendant ce temps, fuyant devant la misère, elle se retirait dans des logements de plus en plus pauvres, faisant connaître au déserteur infidèle le lieu où se cachait sa détresse. Finalement elle avait trouvé un abri temporaire dans le misérable grenier où nous la trouvons.

C'était un véritable réduit, avec, comme ameublement, une table boîteuse et une chaise brisée, une couchette en bois, recouverte d'un couvrepieds rapiécé, un seau percé, un bassin dans un coin. L'air qu'on respirait était lourd et chargé. Impossible d'ouvrir les fenêtres trop vieilles et toutes pourries. D'ailleurs, la propriétaire avait fixé solidement, avec un gros clou, le châssis, de manière à le tenir constamment fermé. La pièce était plongée dans l'obscurité : les carreaux, d'un verre sombre et épais, souillés par la

poussière et les toiles d'araignée, changeaient en un pâle crépuscule les rayons que le soleil de mai versait à flots dans les rues étroites de la cité. Six mois auparavant, Henriette aurait reculé d'horreur en face d'un pareil taudis; maintenant elle n'en semblait pas remarquer la pauvreté. Ses vêtements riches et élégants de jadis étaient déchirés, couverts de taches, et tombaient en désordre autour de son corps amaigri. Ses longs cheveux aux reflets d'or, rejetés en arrière, laissaient à découvert les veines fiévreuses de ses tempes diaphanes.

Malgré sa misère, Henriette portait encore au doigt un anneau de quelque valeur. Elle avait voulu le garder; c'était le premier gage offert par l'infidèle; elle espérait contre toute espérance le revoir un jour et lui rappeler la promesse qu'il lui avait faite en le passant à son doigt.

Dans la journée cependant, poussée par la propriétaire du logis, elle s'était décidée à s'en défaire. Elle se levait pour mettre son projet à exécution, quand tout-à-coup, elle entend les marches vermoulues de l'escalier craquer sous les pas de quelqu'un qui monte. La porte s'ouvre. Henriette se lève vivement. Hélas! que peut-elle attendre de cette femme, qui lui a dit quelques heures auparavant: « Payez ou quittez la maison! » Les premières paroles de la propriétaire ne sont du reste pas de nature à inspirer confiance.

— Hé bien! vous êtes donc restée oisive toute la

journée, au lieu de faire ce que je vous ai dit ? Rappelez-vous mes paroles de ce matin. Je le répète ; aussi vrai qu'il y a un Dieu au ciel, vous ne coucherez pas ici ce soir, si vous ne payez au moins la moitié du loyer que vous me devez depuis trois semaines.

Henriette ne répondit pas. Blessée de ce silence qu'elle prit pour du mépris, la femme frappa du pied et posa sa main sur l'épaule d'Henriette. Celle-ci leva un regard suppliant. La misère l'avait domptée.

Oubliant tout ce qu'elle avait souffert, elle crut sans doute que le cœur de cette personne allait s'attendrir à la vue de sa misère. Joignant les mains, elle dit d'une voix plaintive :

— Oh ! ayez pitié ! Voyez mon dénûment ! J'ai peur, j'ai peur de me trouver seule sur la rue !

— Pitié pour des personnes comme vous qui ne savent ni travailler ni payer leurs dettes !

Henriette venait de fixer sur elle ses deux yeux flamboyants.

— Ah ! ces airs hautains ne m'effraient pas ! Allons ! mademoiselle, je sais qui vous êtes, malgré vos airs de grande dame. Oui ! une grande dame, en effet, qui a vécu trois semaines à mes dépens sans verser le moindre denier. Mais vous allez me payer, ou bien morte ou vive, vous sortirez d'ici ce soir.

Henriette regarda l'anneau qu'elle avait au doigt.

— Ce n'est pas faute de ressources, dit-elle. Demain je pourrai vendre mon anneau. . .

— Demain ce sera trop tard ; je ne veux plus de demain. Il y a assez longtemps que vous me faites patienter. J'ai promis à mon mari que ce soir, avant son retour, vous auriez payé ou quitté la maison. Choisissez.

On frappe à la porte. Une petite fille entre, portant une lettre à la main. La femme la saisit vivement. Elle était adressée à Henriette et la propriétaire commença à se repentir de sa dureté. L'enveloppe était large. Si elle contenait de l'argent ! Si la pauvre avait des amis qui lui venaient en aide ! . . . Des sentiments plus humains semblaient pénétrer avec ces réflexions dans son âme. Mais comment faire oublier ses dernières paroles ? D'une voix qu'elle s'efforçait de rendre caressante, mais qui était pour Henriette plus repoussante encore que les invectives de tout-à-l'heure, elle ajouta :

— Allons, chère amie, voyez, c'est une lettre pour vous. Ne vous avais-je pas dit de ne pas vous alarmer, que quelqu'un s'intéresserait à vous ! Je ne serais pas étonnée si cette lettre contenait quelque billet de banque, qui vous permettrait de vivre en dame, car vous l'êtes, sans doute, malgré ce que j'ai pu dire tout-à-l'heure dans un moment d'humeur. Vite ! ouvrez-la et voyez.

Mais Henriette s'emparant de la lettre lui dit froidement :

— Sortez immédiatement, je vous prie. Et trouvant qu'elle n'obéissait pas assez tôt, elle ajouta avec fermeté :

— Je n'ouvrirai cette lettre que lorsque vous serez au bas de l'escalier, mais je la déchire en pièces, si vous demeurez ici un instant de plus.

La propriétaire lança à Henriette un regard furieux ; seule la pensée que celle-ci pouvait être en ce moment possesseur de plus de cent livres sterling lui ferma la bouche. Au lieu de l'avalanche d'injures avec laquelle, en toute autre circonstance, elle eût accueilli les paroles de sa locataire, elle se contenta de dire en se retirant :

— Allons, rappelez-vous que vous êtes ici la bienvenue. Ce n'était pas par mauvais vouloir que je vous disais de partir ; mais je vis sur mes loyers et je ne puis les laisser pour rien. Si donc vous pouvez payer, restez aussi longtemps qu'il vous plaira. J'aime mieux voir cette chambre habitée par une personne paisible comme vous, que par une bande d'enfants qui me sauteraient jour et nuit sur la tête. Ainsi, ne partez pas : restez ici aussi longtemps que vous le voudrez.

Henriette fit de la main un signe d'impatience ; la femme se retira précipitamment, ferma la porte et descendit l'escalier en ajoutant une dernière fois :

— Surtout, ne partez pas si vous avez de l'argent!

Henriette respira plus à l'aise. Elle était seule enfin, avec cette lettre qui allait, elle le sentait, décider de son sort.

Était-ce une sentence de vie ou de mort, un rappel ou un dernier rebut? D'une main fièvreuse, elle brisa le cachet. Un billet de banque, enveloppé dans un fragment de gazette, tomba de l'enveloppe, mais pas un mot. Elle tourna et retourna l'enveloppe, regarda au dedans et au dehors — pas un mot! Folle de douleur, elle jeta les yeux sur l'imprimé. C'était l'annonce du mariage de son séducteur avec une demoiselle de haut rang, et de leur récent départ pour les Indes.

Henriette lut et relut, comme si elle n'avait pas bien compris: une expression de sombre désespoir, effrayant à voir, contracta son visage. C'était donc vrai! Elle était abandonnée. Elle était seule, seule avec sa honte. Pour lui, elle avait tout quitté; elle s'était éloignée de sa famille; elle avait brisé une vie qui s'était annoncée sous de si riants aspects. Abandonnée par lui, il ne lui restait plus personne! Seule dans le monde! Position affreuse, surtout quand elle est une conséquence du péché! Henriette en sentit toute l'horreur pénétrer jusqu'au plus intime de son être. Ses lèvres étaient closes, son âme criait éperdue: seule! abandonnée! A la fin elle tomba dans une

espèce de torpeur où elle perdit conscience de son malheureux sort.

Elle demeura ainsi longtemps, apparemment anéantie, mais en réalité revivant avec une violente intensité d'esprit chacun des événements des deux dernières années : l'amour de cet homme qui l'avait si indignement trahie, les plaisirs insensés, les angoisses amères, la cruauté de cette femme, — tout repassa comme un cortège sinistre devant son âme. Trop fière pour devoir même un abri nocturne à la femme qui l'avait si lâchement insultée, elle se leva pour quitter la chambre. Ses yeux rencontrèrent alors le billet de banque resté à terre. Elle le ramassa et le déchira, sans même en regarder la valeur, quand elle se ressouvint de son loyer. « N'importe, pensa-t-elle, cet anneau paiera, il ne m'est plus d'aucune utilité maintenant. »

Avec un calme effrayant, plus terrible que toutes les crises du désespoir, elle regarda autour de la chambre, où elle avait été si humiliée, descendit résolument l'escalier, et frappa à la porte de la propriétaire. Une chandelle brûlait sur la table.

— Mon Dieu ! qu'y a-t-il ? s'écria la femme, vivement émue cette fois.

En effet, la figure d'Henriette était effrayante à voir.

— Je m'en vais, dit-elle tranquillement, je n'ai pas d'argent !

La propriétaire allait se récrier, mais la pauvre désespérée prit l'anneau qu'elle avait au doigt et le jeta sur la table en disant : « Voici pour payer plus de trois fois votre loyer, » et avant que la femme eût trouvé de voix pour répondre, Henriette avait quitté la chambre. Elle s'engagea dans les rues sombres de la capitale, toute seule, sans argent, sans soutien, sans amis.

Désespoir

Désespoir

Elle marcha au hasard, sans regarder en arrière. Que lui importait en effet un chemin plutôt qu'un autre ? De plus en plus le crépuscule faisait place à la nuit qui envahissait la terre. Les lumières commençaient à scintiller çà et là dans l'obscurité. Bientôt ce furent deux longues traînées lumineuses bordant de chaque côté les rues principales.

Henriette marchait toujours. Sans s'en apercevoir, elle s'était dirigée du côté ouest de la ville, et y côtoya les chercheurs de plaisir de cette partie de Londres.

De brillants équipages passèrent à côté de la malheureuse fille. De riches citadins, d'élégantes dames couraient à la poursuite de leurs vanités, sans s'inquiéter de la misère et de la souffrance, cachées partout, comme un hideux cancer, même dans les riants quartiers qu'ils traversaient pour se rendre à leurs fêtes.

Dans la foule qui encombrait ces trottoirs, ouvriers rentrant dans leur famille, jeunes filles revenant à la

maison paternelle, personne ne s'inquiétait d'Henriette, personne ne paraissait la remarquer. Un regard attentif aurait pu lire sur son visage une expression étrange, mais sans soupçonner le sombre désespoir qui rongait son âme. Et, l'eût-on deviné, qui donc s'en serait inquiété?

Elle atteignit ainsi les bords de la Serpentine. Pendant cette affreuse soirée, les eaux sombres de la rivière avaient chanté à son oreille, l'invitant à chercher le repos dans leur profondeur. Elle se pencha par-dessus le parapet et regarda fixement l'horrible gouffre. Son cœur battait; maintenant que la mort était à sa portée, elle hésitait; une horreur instinctive la faisait trembler. Elle se retourna, se pencha de nouveau, puis regarda encore l'abîme, mais un frisson d'épouvante secoua son être. Alors Henriette vit passer devant son âme, comme une vision de malheur, tout ce que le monde lui avait autrefois promis, et elle se retrouva là, dans ce lieu affreux, dans cette sombre nuit, seule, toute seule, rejetée, méprisée, abandonnée! Il n'y avait plus d'espoir pour elle, plus autre chose à faire que d'ensevelir son nom et sa honte dans les flots qui bruissaient à ses pieds. Elle s'y précipiterait au plus tôt, afin que le monde perdît jusqu'à sa mémoire et oubliât à jamais ce qu'elle avait été.

L'horloge d'un clocher voisin sonna minuit.

Lucie, fidèle à la promesse qu'elle avait faite au père infortuné de l'enfant perdue, pria en ce

moment. Elle priait avec toute l'ardeur de son âme, pendant qu'Henriette au désespoir se préparait à mettre un terme à sa vie. Celle-ci avait ôté son châle pour être moins gênée dans ses mouvements. Les longues mèches de sa chevelure se déroulèrent alors, tombant sur ses épaules et sur sa figure. Elle les rejeta en arrière et regarda attentivement autour d'elle. Personne. Dieu seul la voyait, mais il y avait si longtemps qu'elle ne pensait plus à Dieu ! Un instant encore et elle s'élançait par-dessus le parapet. Mais voici qu'une lourde main se posa brusquement sur son épaule. Henriette tressaillit : elle était si certaine d'être seule !

Une pauvre blanchisseuse irlandaise avait traversé la place une demi-heure avant. En voyant Henriette s'approcher du pont, elle avait eu le pressentiment de ce qui allait arriver et était revenue en hâte. Cachée derrière un massif d'arbres, elle avait tout vu, tout deviné et s'était élancée pour retenir la malheureuse. En même temps, d'une voix qu'elle tâchait de rendre naturelle et presque enjouée, elle dit :

— Venez, ma fille ; que faites-vous ici, seule, à pareille heure ? A coup sûr, ce n'est pas le temps pour une honnête femme d'être dehors. D'ailleurs, vous prendrez une maladie mortelle en restant plus longtemps ici. Ainsi, retournez chez vous.

Pendant les premières paroles, Henriette en silence s'était débattue sous l'étreinte de l'inconnue.

— Pourquoi m'arrêter, femme, dit-elle, ne voyez-vous pas que, dans ma misère, je n'ai plus rien à attendre ici-bas, et que là, j'aurais été en repos ?

— Allons ! dit la femme, en relâchant le bras d'Henriette. Ne restez pas là ; ce n'est pas le lieu pour ensevelir une chrétienne. Car vous êtes chrétienne, je suppose ?

— Chrétienne ? reprit Henriette en cherchant dans sa mémoire ; oui, c'est vrai ! Mais que Dieu est loin, et que le souvenir de mon baptême est confus ! Ah ! je le sens, il ne me reste plus comme expiation de ma misérable vie que l'enfer.

— Non, reprit vivement la bonne Irlandaise, non, ce n'est pas là que vous irez ; venez ! Nous prierons pour vous, et le Bon Dieu se laissera toucher par les larmes de l'enfant prodigue.

— Prier pour moi, prier pour moi ! ricana Henriette ; femme, vous ne savez pas à qui ni pour qui vous promettez des prières.

— Ah ! remerciez Dieu de m'avoir placé sur votre chemin ; je vous montrerai que je sais jusqu'où va la miséricorde divine, dit l'inconnue, d'un ton qui en imposa malgré elle à son interlocutrice. Henriette épuisée se laissa tomber sur l'herbe.

— Venez ; venez ! insista l'Irlandaise, partons.

Quand vous vous serez réchauffée auprès d'un bon feu à la maison et que vous aurez pris une tasse de thé, vous oublierez les noires pensées qui vous obsèdent en ce moment.

— Aller avec vous ! reprit Henriette amèrement. Vous ne savez donc pas qui je suis ! une femme honnête ne voudrait pas être surprise à me parler.

— Pauvre âme, poursuivit l'inconnue avec une émotion réelle. Mais les dédaigneuses d'aujourd'hui n'ont peut-être pas été irréprochables dans leur jeunesse ! En tout cas, Catherine O'Brien n'est pas de cette espèce, et avec raison ! ajouta-t-elle en soupirant. Maintenant, venez avec moi, chère enfant, et ne craignez rien. Vous serez la bienvenue ; nous vous donnerons un bon lit, et demain nous nous occuperons de vous. Ce sera mieux que d'avoir trouvé une mort affreuse dans la fange de ces eaux, où, vous seriez maintenant, sans la sainte Mère de Dieu qui m'a envoyée tout exprès pour vous sauver.

Le portrait que Catherine O'Brien faisait des profondeurs de la Serpentine, fit tressaillir Henriette. Pour la première fois elle eut horreur de l'épouvantable mort qu'elle avait cherchée. De plus, il y avait dans le ton de cette femme, dans ces paroles presque rudes, tant de bonté compatissante que le cœur d'Henriette en était tout ému. Dans son âme la douleur prenait la place du désespoir, et sa douleur elle-même

devenait plus supportable maintenant qu'elle sentait couler d'un cœur ami le baume suave de la sympathie. Presque sans rencontrer de résistance, Catherine — tel le Samaritain de l'Évangile — releva Henriette et l'amena par la main comme une enfant, loin de ce lieu maudit, loin du perfide murmure des ondes noires de la Serpentine.

Toutes deux marchèrent en silence. Henriette était épuisée. Catherine priait avec toute la ferveur d'une fille d'Irlande pour la pauvre créature qu'elle venait d'arracher au suicide. Après avoir traversé la place et longé plusieurs rues, Catherine s'arrêta devant une maison pauvre, mais propre, presque coquette; une enseigne de blanchisseuse se lisait au-dessus de la porte.

Un homme debout sur le seuil semblait attendre quelqu'un. Catherine d'un signe lui imposa silence, et entraîna par la main Henriette au fond de la maison dans une chambre qu'éclairait la flamme d'un bon feu, sur lequel chantait la théière. Mais la chaleur de l'appartement, peut-être aussi le contraste entre le confort de la chaumière et la fraîcheur du dehors, produisirent une impression trop vive sur la pauvre fille. Elle s'affaissa lourdement sur le parquet, privée de sentiment.

— Au nom de Dieu, qu'y a-t-il et qui vous a retenue si tard? questionna l'homme en se précipitant dans la chambre.

— Chut! Chut! Jacques, fit la femme. Je vous dirai cela tout-à-l'heure; pour le moment, aidez-moi à relever cette malheureuse qui va étouffer si on la laisse à terre. Que Dieu lui soit miséricordieux et lui prête vie jusqu'à ce qu'elle ait eu le temps de se repentir!

Jacques considérait évidemment sa femme comme une autorité au foyer. Sans ajouter un mot, il releva Henriette et la déposa doucement sur le lit dans une autre pièce. Cependant la femme expliqua à la hâte la situation à son mari et retourna auprès d'Henriette.

Celle-ci, grâce aux soins de Catherine, revint bientôt à elle, puis s'endormit d'un profond sommeil.

Lorsque Henriette s'éveilla le lendemain, il était tard.

Catherine qui épiait le moindre bruit, parut aussitôt. Avec grande délicatesse, elle expliqua à Henriette que son mari consentait à la garder jusqu'à ce qu'elle put trouver un refuge pour s'y retirer. Henriette écoutait sans faire une question, sans même avoir l'air de comprendre.

Tout le jour elle se livra aux souvenirs des tristes événements de la veille se présentant à son esprit avec une acuité nouvelle, et toute bouleversée, elle éclata en sanglots. Puis ce fut le calme qui pénétra son âme. Longtemps, Henriette demeura assise en silence, immobile; de temps à autre, de grosses larmes s'échap-

paient de ses yeux et coulaient le long de ses joues. Elle rompit enfin le silence :

— Hier soir il y avait un homme ici, si je ne me trompe ? Était-ce votre mari, ou bien êtes-vous veuve ?

— Veuve ! Dieu m'en garde, reprit solennellement Catherine. Que ferions-nous, mes enfants et moi, sans le père qui est à la tête de la maison ?

— Alors, où est-il ? Je ne l'ai ni vu ni entendu aujourd'hui.

— Il est à son travail depuis le point du jour, mais il va rentrer bientôt. Il ne saurait tarder ; il est toujours ici à six heures pour prendre le thé.

Henriette se leva précipitamment et jeta son châle sur les épaules.

— Qu'y a-t-il ! Qu'avez-vous encore ? demanda Catherine, craignant de voir se renouveler la scène de la veille. Si c'est Jacques que vous voulez voir, il sera ici dans un instant. Inutile d'aller à sa rencontre. Je ne sais moi-même par quelle rue il doit revenir ce soir.

— A sa rencontre ? Mais je ne veux pas le rencontrer, reprit l'étrangère sèchement ; je veux l'éviter.

— Et pourquoi donc ? Jacques est un tendre cœur et un honnête homme. Certes, jamais femme ne put trouver mieux pour époux et pour père de ses enfants.

— Mais, avez-vous oublié? s'écria Henriette. Ne vous l'ai-je pas dit hier soir? Quel honnête homme voudrait me souffrir dans sa maison?

La figure de Catherine prit une expression étrange. Il y eut comme un combat dans son âme. Prenant alors Henriette par la main, elle la contraignit à s'asseoir et, s'agenouillant devant elle : « Ecoutez-moi. Ne parlez plus ainsi, comme si vous étiez la seule coupable sur terre. Ne savez-vous pas que les plus forts, s'ils ne prennent garde, peuvent tomber quand ils rencontrent la tentation? Je vais vous dire une chose que je n'ai jamais confiée encore à une créature mortelle, si ce n'est au prêtre qui m'a absoute, et à mon mari que je n'aurais jamais voulu tromper, quand même cette révélation eût dû empêcher notre union. Vous le savez, une femme ne s'accuse jamais à une autre femme, ajouta-t-elle après une pause, pendant qu'Henriette la regardait haletante d'émotion et d'étonnement; aussi, soyez assurée que je ne le ferais pas si je ne croyais que le salut de votre âme en dépend. Je n'ai pas toujours été ce que je suis maintenant, heureuse épouse et heureuse mère, gagnant honnêtement le pain des enfants que Dieu m'a donnés, et j'ajouterai même — au risque de passer pour orgueilleuse — honorablement connue de ceux avec qui j'ai affaire. Non, il n'en fut pas toujours ainsi, car, avant d'avoir rencontré mon Jacques, j'étais — ici elle baissa la voix — j'étais ce que vous êtes maintenant... Que Dieu me pardonne! Ah! ces temps étaient bien mauvais. Aussi,

sans les Sœurs du Bon-Pasteur, au lieu d'être auprès de ce bon feu, c'est au fond de l'enfer que je serais depuis longtemps. Que le Ciel leur rende le bien qu'elles m'ont fait et qu'elles font encore aux pauvres âmes que Dieu leur envoie !

— Les Sœurs du Bon-Pasteur ? Qu'est-ce que cela ? demanda Henriette, distraite pour un moment de ses propres infortunes par cette confession inattendue. Qu'est-ce, les Sœurs du Bon-Pasteur ? Il me semble que j'en ai entendu parler.

— D'abord, dit Catherine, ce sont des anges ; ensuite ce sont des religieuses qui vivent là-haut dans ce beau et grand couvent d'Hammersmith. Elles me reçurent comme elles en reçoivent des centaines d'autres ; j'étais tellement plongée dans le vice et couverte de honte, que ma mère elle-même ne m'aurait peut-être pas reconnue pour sa fille. Elles m'accueillirent, bouleversée par toutes mes passions et couverte de tous mes péchés, me firent comprendre ce que le monde semble vouloir empêcher les pauvres désespérées de comprendre et que, malgré tout ce qui était arrivé, je pouvais encore devenir une femme honnête et même respectable, si je reprenais le bon chemin. Ce chemin, que personne ne semble connaître en dehors de leur couvent, elles me l'enseignèrent ; quand je sus bien ma leçon, quand elles crurent que je serais fidèle aux bons principes qu'elles m'avaient inculqués, elles me trouvèrent un emploi auprès d'une dame qui connaissait mon passé et qui me prit charitablement à l'essai.

J'entrai dans cette famille comme blanchisseuse; je fis la connaissance de Jacques et je lui fus promise en mariage.

— Mais cela se fit-il immédiatement? Le mariage eut-il lieu de suite? demanda Henriette, trop véritablement femme pour ne pas s'intéresser un peu, en dépit de ses propres misères, au récit de Catherine.

— Eh bien! il m'aurait prise sans tarder si je l'eusse voulu; mais j'hésitai longtemps avant de me décider à lui raconter mon histoire et je ne voulais pas qu'il m'épousât sans la connaître. Enfin, après bien des hésitations et des larmes, je lui avouai tout. Je vis que c'eût été aussi avantageux pour moi d'avoir parlé plus vite. Que pensez-vous qu'il répondit? Le bon garçon m'assura qu'il connaissait tout cela depuis longtemps, mais que ma conduite excellente et ma sincérité étaient pour lui la garantie que je serais désormais aussi honnête femme que si le malheur ne m'eût jamais visitée. Et il m'épousa. Oh! il n'eut jamais à se repentir, car je compris que je serais la plus ingrate des créatures si je m'épargnais en quelque chose pour le rendre heureux, lui et les enfants de la maison. Et maintenant, n'avais-je pas raison de dire que Jacques n'est pas un homme à jeter la pierre à une âme qui a eu le malheur de s'égarer? Il vous traitera avec la même bonté que sa femme l'a été par ces anges bénis d'Hammersmith aux jours des grandes infortunes.

Henriette ne répondit pas. Une pensée soudaine venait de jaillir dans son esprit. Ce nom « Sœurs du Bon-Pasteur » ne lui était pas entièrement étranger. Elle se souvenait de l'avoir entendu, et la pensée de vivre sous les soins de telles religieuses descendit dans son âme comme un baume consolateur. Elles se dévouent, pensait-elle, à la conversion des péchereuses; donc elles ne rebuteraient pas son malheur; sous leur protection, elle n'aurait pas à craindre les reproches et les mépris qu'elle avait à redouter jusque sous le toit de son propre père. Sans répondre aux avances de Catherine, elle demanda.

— Elles vous reçoivent chez elles, pensez-vous qu'elles me recevront aussi?

— Si elles vous recevront? s'écria joyeusement la jeune femme, essayez, ma chérie, et vous verrez. Oh! comme vous allez être heureuse chez elles, et chez vous, car ce sont de véritables dames comme vous! Je dis: comme vous, car il faudrait être aveugle pour ne pas voir que, malgré tout, vous êtes d'un certain rang. Non pas que cela fasse la moindre différence pour les Mères, ajouta-t-elle, voulant corriger ce que son zèle lui avait fait dire d'un peu outré; elles sont aussi bonnes envers la plus ignorante créature qu'elles le seraient pour la Reine elle-même — Dieu la bénisse! — si la Reine venait à leur rendre visite. Mais quoiqu'il n'y ait pas de différence de leur côté, il y en aura une grande pour vous; car je suppose que vous vous trouverez bien plus à l'aise avec ces dames, que

vous ne le seriez si elles étaient moins instruites et moins cultivées.

— Alors, vous me conduirez immédiatement chez elles? s'informa Henriette sur le ton de la prière d'un enfant qui craint un refus.

— Si je vais vous y conduire! Oui, certes, tout de suite et de tout mon cœur! Attendez seulement une minute que j'aille demander à la voisine de garder les enfants jusqu'à l'arrivée de leur père. Ensuite nous partirons sans retard. Il y a une assez longue distance d'ici à Hammersmith, et il nous faut arriver avant que les portes soient fermées pour la nuit.

Grand Coeur

Grand Coeur

La cloche venait de sonner la récréation. Obéissant à sa voix, les Sœurs du Bon-Pasteur du couvent d'Hammersmith arrivaient en bandes joyeuses dans les allées du magnifique jardin, situé en arrière de la maison. Là, dans les belles soirées d'été, elles se délassent un peu des fatigues d'une journée dont tous les instants sont pris par de multiples occupations. Les novices profitèrent de ce moment de répit pour arroser les plates-bandes de mignonnettes et de pois de senteur, les rosiers et les œillets, dont les tendres boutons promettaient, pour le mois prochain, toute une moisson de parfums et de fleurs. Et quelle charmante intimité parmi ces blanches moniales!

Pour le moment, la cause principale de leur amusement était de n'avoir que deux arrosoirs pour tant de mains qui réclamaient de l'occupation! Aussi, tout ce qu'il y avait de pots, de récipients et de bouteilles dans l'établissement, avait été réquisitionné: c'était merveille de voir les objets les moins appropriés au besoin du moment, apportés triomphalement et sa-

lués par les acclamations des groupes. Tandis que la plus jeune et la plus bruyante moitié de la communauté s'occupait de la sorte, les anciennes, plus graves, se disposaient à se récréer d'une autre manière. Toutes avaient apporté de l'ouvrage, afin d'empêcher que l'heure de récréation ne dégénérait en une conversation inutile. C'était un travail à l'aiguille, une dentelle inachevée dont le profit devait être employé aux œuvres de charité. D'autres exerçaient leur industrie dans les tissus moins fins de la communauté. Celles-ci, en tabliers blancs, apportaient de grands paniers de petits pois à écosser pour le dîner du lendemain. Les unes après les autres, elles vinrent s'asseoir sous les branches touffues d'un superbe noyer, autour de la Supérieure: sa place, comme celle de toute bonne mère, était toujours au milieu de ses filles. Et certes, elle était bien le centre ou plutôt l'âme du cercle vivant!

Oh! si je pouvais vous la montrer comme je la vis moi-même pour la première fois lorsqu'elle arriva en Angleterre, sans un shilling dans sa bourse, sans un mot d'anglais dans son vocabulaire! Bouillante d'activité et d'une énergie indomptable, elle n'avait, pour accomplir sa tâche, que la grâce de Dieu et sa remarquable intelligence. Et cette tâche n'était rien moins que de fonder une communauté religieuse dans un pays ouvertement hostile au nom seul de religieuse, au milieu d'une poignée de catholiques, tellement surchargés par les œuvres de charité, qu'ils avaient peu

de désir d'en voir s'ajouter une nouvelle, et encore moins d'espérance de la voir prospérer. Ce n'était pas précisément la beauté de son visage qui attirait; mais le regard dénotait une vie intérieure intense, et lui donnait une expression céleste. Rien d'indécis pourtant dans ce regard. S'il se fixait sur vous, vous sentiez qu'il lisait les plus intimes secrets de votre cœur. D'ordinaire les misères, même cachées, ne lui échappaient pas. Généralement son œil était calme. indice d'un esprit décidé; mais ce calme se changeait quelquefois en une expression de mystérieuse souffrance, ou encore en un sourire si radieux, si attirant et si tendre qu'on eût dit qu'il puisait sa beauté dans la lumière de quelque vision de l'au-delà. La figure longue et mince était gracieuse, chacun de ses mouvements plein d'aisance. Son costume, à l'exception d'un double voile noir, était celui des autres Sœurs. Le vêtement était tout entier de serge blanche, avec un cordon de laine bleue, en l'honneur de la bienheureuse Vierge, patronne de la Communauté du Bon-Pasteur. Suspendu à son cou brillait un cœur d'argent, le signe distinctif des religieuses professes.

Au cours de la seconde demi-heure de la récréation, le cercle formé autour de la Supérieure s'était élargi considérablement par l'affluence des Sœurs retenues jusque-là par quelque devoir, et qui venaient, une à une, se joindre à la Communauté. De même les novices, après avoir fini leur joyeuse promenade au jardin, étaient venues se ranger autour des professes.

Quand à peu près tout le monde fut arrivé, la Supérieure tira une lettre de son panier à ouvrage, et avec son plus beau sourire : « Je suis sûre, dit-elle, qu'on aime à apprendre quelque nouvelle ! »

Un frémissement de l'assemblée, accompagné d'un murmure affirmatif, lui répondit. On savait depuis le matin qu'il était arrivé une lettre d'un Bon-Pasteur fondé récemment dans une des villes manufacturières d'Angleterre. Les Sœurs envoyées à cette fondation appartenaient quelques mois auparavant à la Maison-Mère. Elles en avaient partagé les devoirs, les chagrins et les joies ; tout ce qui les concernait était accueilli avec transport.

La lettre fut ouverte. Aussitôt qu'elle en eut achevé la lecture, la Supérieure la remit dans le panier, disant d'une voix grave :

— On demande deux autres Sœurs. Etes-vous prêtes chacune à partir ?

— Oui ! oui ! certainement, ma Mère !

— Mais je me demande qui partira, reprit naïvement une Sœur, nous ne pouvons cependant pas toutes nous en aller.

— C'est justement la question, continua la Supérieure avec un radieux sourire. Probablement, celles qui devront partir sont celles qui s'y attendent le moins.



BIEHNEUREUSE MARIE DE SAINTE-EUPHRASIE PELLETIER,
fondatrice du Généralat du Bon-Pasteur.

— Eh bien ! Dieu merci ! ce ne sera toujours pas moi, fit une rayonnante novice, dont l'œil noir et malin souriait sous son voile blanc, pendant qu'elle remplissait de cosses son tablier à même un grand panier de petits pois, et s'établissait auprès d'une compagne qui devait partager avec elle travail et tablier. Cette dernière, jeune professe de chœur, formait un contraste parfait avec sa voisine exubérante qui venait de revêtir le saint habit. Elle paraissait bien jeune, et probablement plus jeune qu'elle ne l'était en réalité. Quelque chose d'ouvert et d'innocent donnait à sa figure l'apparence d'un enfant. C'était un lis cueilli à l'aurore pour orner les jardins de l'Époux ; aucune froide haleine n'en avait terni l'immaculée blancheur. Mais, quoique cette âme eût grandi sous la garde du Bien-Aimé, loin des ardeurs brûlantes des passions, le sentiment de la pitié débordait de son regard et montrait quelle compassion elle pouvait verser sur celles qui, moins heureuses, avaient été exposées à l'orage, flétries par le souffle de la tempête.

Sœur Marie de Sainte-Agnès, avec cette double expression d'innocence et de compassion, était le véritable type de la Fille du Bon-Pasteur. Car c'est par l'influence morale de l'innocence que les Sœurs peuvent dominer, sans le secours de punitions ou de la contrainte, les esprits incultes et parfois grossiers dont elles ont charge ; c'est par la tendresse que leur inspire la compassion qu'elles parviennent à les plier à une règle, à pénétrer jusqu'à leur cœur pour les

conduire ensuite, aimantes et repentantes, aux pieds du Sauveur.

— Comment pouvez-vous dire « Dieu merci ! » reprit la jeune Sœur, se tournant vers sa joviale compagne, avec un air de doux reproche.

— Pardon ! dit l'autre de son ton enjoué. Mais rappelez-vous que je ne suis encore qu'une pauvre novice à qui vous ne devez pas supposer beaucoup de perfection. Prenez patience ! Quand j'aurai comme vous un cœur d'argent, qui sait si je ne serai pas, aussi bien que vous, prête à partir pour la Nouvelle-Zélande et même pour la Sibérie !

— S'il n'y avait que le plaisir de partir, répondit doucement la Sœur, je ne crois pas qu'aucune de nous voulût quitter cette chère maison. Mais si Dieu nous veut ailleurs pour sauver des âmes, qu'importe après tout, que nous soyons ici ou là, pourvu que s'accomplisse l'œuvre de Celui qui nous envoie !

La novice, Sœur Marie de Sainte-Cécile, allait répondre, quand une exclamation générale attira son attention. Tous les yeux se fixèrent sur la Supérieure. Apparemment elle avait encore d'autres nouvelles. En effet, la Mère annonça qu'une postulante, attendue depuis quelques jours, allait arriver ce soir même.

— Oh ! mais voilà qui est délicieux ! s'écria Sœur Marie de Sainte-Agnès. Quel âge a-t-elle ? A quelle

heure doit-elle arriver? Quel sera son nom? Va-t-elle persévérer? Les questions se multiplièrent tant et si bien que la Supérieure n'avait pas le temps de répondre. L'Assistante frappa dans ses mains, le silence se rétablit et la Mère reprit en riant :

— Comment voulez-vous que je vous réponde à toutes à la fois? Allons, que voulez-vous savoir d'abord?

— Quand arrivera-t-elle, ma Mère? demanda Sœur Marie de Sainte-Agnès.

— Je vous l'ai dit : dans la soirée.

— Vient-elle seulement faire une retraite d'élection, ou entre-t-elle définitivement? s'informa avec gravité une novice occupée à tricoter un bas.

— A cela je ne puis répondre positivement, dit la Supérieure. Tout ce que je sais, c'est qu'elle désire persévérer. Nous ne sommes jamais certaines même d'une novice, tant qu'elle n'est pas sous le drap mortuaire de la profession : (à la profession perpétuelle des Sœurs du Bon-Pasteur, on étend sur les aspirantes prosternées le drap mortuaire et on chante le *Libera*) ; à plus forte raison ne puis-je me prononcer au sujet d'une arrivante que je n'ai jamais vue.

— Mais si elle ne prend pas bientôt l'habit, devrai-je l'attendre? demanda une postulante qui était dans la maison depuis deux mois.

— Si vous aurez à l'attendre? reprit d'un ton malin l'Assistante, qui était en même temps maîtresse des novices. Allons! Il faudra bien deux ou trois mois de probation à la nouvelle venue. Alors peut-être serez-vous prête, vous aussi.

La pauvre postulante allait faire un appel chaleureux à la Mère, quand une Sœur tourière interrompit la conversation en apportant un message.

— C'est sans doute la postulante, observa Sœur Marie de Sainte-Cécile, pendant que la Supérieure s'entretenait avec la messagère. Au moins j'espère qu'elle sait chanter!

— Si seulement elle sait aimer le bon Dieu et nos chères enfants, — pour ma part, je serai pleinement satisfaite, reprit Sœur Marie de Sainte-Agnès. Mais vous partez, ma Mère, ajouta-t-elle, en voyant la Supérieure se lever?

— Oui; non pas toutefois pour recevoir la postulante. Dites-moi, vous rappelez-vous Thaïs?

— Oh! certainement; mais j'espère que Thaïs ne va pas revenir, s'écria vivement Sœur Marie de Sainte-Agnès, elle qui est mariée depuis longtemps et que je croyais en sûreté pour toujours.

— Je ne dis pas qu'elle revient, dit en riant la Mère; il paraît qu'elle nous amène une autre enfant et je crains qu'il n'y ait plus de place.

— C'est vrai, répondit tristement la Sœur; n'importe, ne la renvoyez pas; pour cette fois encore je crois que je pourrai arranger les choses.

La Supérieure parut soulagée. Tant de fois, il avait été impossible de trouver une place, même sur les planchers encombrés des dortoirs, et il avait fallu renvoyer de pauvres enfants. Son visage rayonna en entendant la réponse de la jeune Sœur. Elle fit avertir la première maîtresse d'aller au-devant de la nouvelle venue, puis se dirigea elle-même à pas lents vers la maison, en continuant de s'entretenir avec Sœur Marie de Sainte-Agnès qui l'accompagna jusqu'à la porte.

— Quelle est donc cette Thaïs? demanda Sœur Marie de Sainte-Cécile, quand Sœur Marie de Sainte-Agnès fut revenue à sa place. Je ne l'ai jamais vue, au moins je ne me rappelle pas ce nom.

— Elle nous a quittées longtemps avant votre arrivée au couvent, reprit la compagne; elle ne resta que six mois dans la maison après que j'eus pris le saint habit, mais c'était une si bonne enfant!

— Qui? Thaïs?... interrompit une vieille religieuse en entendant ces dernières paroles. Vous dites que Thaïs était une bonne enfant?

— Oui, et n'est-ce pas vrai?

— A la fin, oui, reprit en souriant la vieille Sœur,

mais pas au commencement. C'était alors la pénitente la plus insupportable que nous ayons jamais eue dans la maison.

— N'importe ! elle était bonne comme du bon pain quand elle nous a quittées, et, de plus, enfant de Marie, reprit la jeune Sœur.

— Oui, certes, continua la première, et quand je parlais tout-à-l'heure de sa méchanceté, je me disais que c'était bien là un exemple frappant de ce que peut la grâce de Dieu lorsque une fois elle a pénétré dans le cœur de ces chères enfants.

— Mais dites-nous donc son histoire, Sœur Marie de Saint-Bruno, demanda la novice. J'aime tant à entendre ces récits merveilleux.

— S'il vous plaît, racontez-nous cela, demanda à son tour Sœur Marie de Sainte-Agnès ; il est si délicieux d'entendre parler de nos enfants.

— Toujours délicieux, reprit la vieille Sœur en jetant par-dessus ses lunettes un regard malin sur l'enfantine figure de la jeune religieuse. Ce mot vous est si familier que je me demande s'il y a dans votre emploi quelque chose qui n'a pas ses délices.

— Oui, certes, répondit gravement Sœur Marie de Sainte-Agnès ; par exemple quand les enfants partent et qu'il faut les revêtir de leurs habits séculiers. Alors ce n'est pas délicieux de penser aux risques qu'elles

vont courir dans le monde. Mais à part cela, tout est délicieux, surtout quand elles meurent comme cette petite Hélène ou la bonne vieille Perpétue; on sent qu'elles partent pour le ciel et qu'elles sont sauvées pour toujours.

— Ah! vous les envoyez vite au ciel, vos enfants malades, reprit avec un sourire Sœur Marie de Saint-Bruno. Que pensez-vous de Gabrielle et de Mélanie? Je doute qu'elles vivent encore une semaine.

— Mais parlez-nous de Thaïs, interrompit la novice; j'ai hâte de connaître son histoire et vous nous l'avez promise.

— Pauvre fille! reprit Sœur Marie de Saint-Bruno. Je crois qu'elle s'égara bien jeune. Etant naturellement fière et emportée, elle fut bientôt, selon son expression, aussi dépravée que beaucoup de filles de deux fois son âge. Un dimanche soir, elle entra par hasard dans une chapelle protestante, chose qu'elle savait pour le moins déplacée, puisqu'elle avait été baptisée et élevée par ses parents dans la religion catholique. Cette chapelle était desservie par un Ministre anglican, de la High Church, comme on dit aujourd'hui; l'office, par conséquent, ressemblait un peu à nos Vêpres. La musique était ravissante. La pauvre fille se rappela ces jours heureux où, innocente enfant, d'un pas léger, elle suivait sa mère à l'église, rue des Artisans. Dieu d'ailleurs voulut se servir de

cette circonstance pour l'appeler au repentir. L'office venait à peine de commencer, que déjà elle sanglotait à se rompre la poitrine, et quand les chants furent terminés, elle refusa de sortir, si bien que ses compagnes furent obligées de partir sans elle.

— Mais qu'advint-il? demanda la novice. Elle ne pouvait pas passer la nuit là, sans doute.

— Certes, non. Quand le sacristain vint pour fermer l'église, il la trouva encore tout en larmes. Il appela le ministre. C'était sans doute une bonne âme que ce ministre, ajouta Sœur Marie de Saint-Bruno après une légère pause; car, s'apercevant par ses paroles qu'elle était catholique, il ne se contenta pas de la diriger vers notre maison, mais il vint lui-même parler à notre Mère à son sujet. J'étais alors aussi avide de nouvelles que l'est aujourd'hui Sœur Marie de Sainte-Agnès; de plus, j'étais chargée du linge des enfants, ainsi je me rappelle toutes les circonstances de cette arrivée. Jamais je n'oublierai la singulière impression qu'elle produisit sur moi, car je n'étais pas encore habituée aux excentricités de nos enfants. Eh bien! le croiriez-vous? Malgré toutes les démonstrations de la veille, la première chose qu'elle fit lorsque je lui apportai l'uniforme de la classe, fut de pousser un éclat de rire et de lancer au feu le joli bonnet que je venais de lui donner. Ce n'était là d'ailleurs que le commencement de ses tours de force. Elle fut bientôt l'enfant la plus indisciplinée de la maison, poussée

sans cesse à mal faire, toujours prête à entraîner les autres par ses mauvais exemples. Je me souviens qu'un jour, dans un excès de colère, elle s'arracha les cheveux par poignées, et les plaça en guise de couronne sur la tête de la statue de Notre-Dame. Quand elle vit qu'on la laissait faire, elle les prit et les avala devant nous pour nous effrayer.

— Elle les avala ! Et comment ? Ce n'est pas sérieux, s'écria la novice au comble de la surprise.

— Oui, je suis très sérieuse ; elle les avala et sous mes yeux, car autrement je ne l'aurais pas cru. Un autre jour qu'on l'avait reprise publiquement, elle nous tua par malice un charmant serin dont les joyeuses chansons égayaient les enfants malades de l'infirmerie, puis elle l'apporta bravement à Sœur Marie de Saint-Anselme en disant : « Voilà qui me venge de vos remontrances d'hier ! »

— Quelle extraordinaire enfant ! s'écria encore la novice. A coup sûr, elle n'a jamais eu sa pareille dans la maison.

— Elle n'avait pas été deux mois ici, qu'à bout de moyens nous fûmes obligées de la renvoyer. Elle nous revint quelques semaines après et notre Mère consentit à la reprendre. Longtemps encore, elle fut une cause de trouble, mais finalement elle se calma si bien qu'elle devint pour les autres un véritable modèle. Elle demeura trois ou quatre ans dans la classe des pé-

nitentes. Nous la plaçâmes alors comme blanchisseuse dans une maison, et au bout de quelques mois elle épousait un respectable ouvrier. Depuis, elle s'est toujours bien conduite et est maintenant l'heureuse mère de trois charmants petits enfants.

— Oh! que je suis heureuse, dit Sœur Marie de Sainte-Agnès. Il est si. . . elle allait ajouter : délicieux, mais en voyant le sourire de son interlocutrice, elle changea l'expression favorite : il est si agréable d'apprendre que nos enfants tournent bien.

— Ce mariage nous amusa fort, continua Sœur Marie de Saint-Bruno. Thaïs amena son fiancé, pour avoir l'opinion de notre Mère, et, après avoir déclaré devant lui qu'elle ne consentirait pas au mariage sans l'assentiment de la Communauté, elle le conduisit par la main, droit devant la Supérieure, en disant avec une incroyable naïveté : Allons, Jacques, n'ayez pas honte, mais tenez-vous bien, pour que notre Mère puisse vous regarder comme il faut. Le pauvre homme était rouge comme une pivoine.

— Et que fit-il? demandèrent en riant toutes les Sœurs.

— Il obéit, reprit Sœur Marie de Saint-Bruno, riant elle aussi de bon cœur au souvenir de cette désopilante journée. Jacques tomba à genoux, demanda à notre Mère sa bénédiction et essaya de remercier pour toutes les bontés que nous avons eues pour sa future épouse, en particulier d'en avoir fait une si bonne fille.

— Et ensuite? demanda Sœur Marie de Sainte-Cécile, en voyant que la narratrice s'était arrêtée pour essuyer ses lunettes et aussi ses yeux inondés par les larmes qu'un franc éclat de rire avait fait couler.

— Ensuite, notre Mère le bénit et eut avec lui une longue conversation. Pendant ce temps, Thaïs voulut prendre les votes de ses anciennes maîtresses; comme toutes furent unanimes dans les louanges décernées à son futur époux, ils repartirent heureux et se marièrent quelques jours après. Jacques, en partant, laissa entre les mains de notre Mère, une aumône prise sur ses épargnes journalières, modeste somme qu'il voulut consacrer à la charité. Et maintenant encore, chaque fois qu'il vient nous voir, toujours en compagnie de Thaïs, il ne manque jamais d'apporter quelque petit présent, en témoignage de sa gratitude, dit-il, pour la femme accomplie que nous lui avons donnée.

Le tournant

Le tournant

Tandis que Sœur Marie de Saint-Bruno racontait l'histoire de Thaïs, celle-ci faisait connaître à la Supérieure et à Sœur Marie de Saint-Anselme, la première maîtresse des pénitentes, ce qu'elle savait et ce qu'elle devinait de l'histoire d'Henriette. Cette dernière était demeurée dans un des parloirs extérieurs, attendant le résultat de l'entretien. Catherine reparut enfin, avec, sur sa joviale figure, un sourire d'encouragement. Henriette se laissa conduire, sans savoir où elle allait, dans le parloir intérieur où attendaient les Mères.

C'était la première fois depuis sa chute que la fille du major Gray comparaisait ainsi publiquement comme pécheresse en présence de la vertu. Elle sentit profondément l'humiliation. De ses yeux baissés coulèrent des larmes abondantes sur ses joues pâles et flétries. Les cheveux en désordre et le châle resserré autour d'elle, la voilà debout devant les Sœurs, personnification vivante de la dégradation et du malheur.

Le spectacle était si navrant qu'il toucha profondément les religieuses.

Après quelques questions, auxquelles Henriette répondit par un mouvement à peine perceptible de la tête et des lèvres, la maîtresse des pénitentes parla à la Supérieure qui, s'approchant d'Henriette, lui dit avec bonté :

— Nous n'allons pas vous interroger davantage ce soir ; vous me paraissez bien fatiguée. Demain vous pourrez mieux nous répondre et j'espère que vous essaieriez au moins pendant quelques jours de la vie du Bon-Pasteur.

Le ton de la voix et des manières pleines de sympathie allèrent droit au cœur de la pauvre fille. Pour la première fois depuis son entrée elle leva vers la Supérieure son regard chargé de larmes. Elle rencontra un sourire plein de douceur et d'affectueuse bonté. Profondément touchée, elle murmura quelques paroles de remerciements. Après avoir salué Catherine, Sœur Marie de Saint-Anselme amena dans le cloître intérieur la nouvelle pénitente. Dès qu'elles furent seules, la religieuse se pencha à son oreille et lui dit : « D'abord, ma chère enfant, je vais vous conduire à la chapelle pour vous mettre sous la protection du Bon-Pasteur, puisque vous allez reposer cette nuit dans sa maison. »

Henriette ne répondit pas. Elle écouta ces paroles

presque sans les entendre et certainement sans les comprendre. Elle avait d'ailleurs une vague idée qu'on la conduisait à un dortoir, de sorte que, quand la maîtresse ouvrit la porte pour l'introduire à la chapelle, elle se trouva complètement surprise. Depuis son départ de la maison paternelle, elle n'avait pas mis le pied dans une église. Une terreur soudaine l'envahit quand elle se trouva tout-à-coup, sans s'y attendre, en présence du Saint-Sacrement et devant le Dieu qu'elle avait tant offensé. Sœur Marie de Saint-Anselme lui présenta de l'eau bénite. Elle accepta en faisant un effort pour ne pas refuser, mais ne traça pas le signe de la croix et ne s'inclina même pas en signe de respect. Debout, embarrassée et indécise, elle demeura sur place, jusqu'à ce que la Sœur la fit avancer vers la grille qui séparait le chœur des religieuses de celui des pénitentes. Dans le sanctuaire, juste en face de l'endroit où elle était agenouillée, se trouvait une magnifique peinture représentant Sainte Marie Madeleine. Elle semblait placée là comme pour souhaiter la bienvenue aux pauvres repentantes qui arrivaient à la maison, et les présenter à l'Hôte silencieux du Tabernacle, qui l'avait elle-même si éloquemment défendue jadis.

Le jour baissait ; les ombres du soir envahissaient peu à peu la partie inférieure de la chapelle, mais les rayons du soleil pénétraient encore à travers les vitraux, répandant dans le lieu saint leur longue traînée d'or. L'autel de la Vierge était orné de fleurs nou-

velles qui mariaient leur douce senteur aux parfums de l'encens. Tout était si calme, si paisible, qu'en dépit de ses angoisses et de ses fatigues, Henriette ne put se soustraire à une influence reposante. Elle cacha sa figure dans ses mains et se résigna à rester là aussi longtemps que le désirerait la Sœur qui la conduisait : aucun sentiment cependant ne monta de son cœur ; aucune prière n'effleura ses lèvres. Elle se sentait le cœur trop misérable et trop malade pour parler à Dieu. Lui qui était si près, semblait plus loin que jamais de son âme coupable. Tout ce qu'elle avait entendu dire de sa bonté, de son amour pour les pauvres pécheurs, s'était effacé de sa mémoire dans cette longue nuit du crime où s'était écoulée sa vie, pour laisser la place à un sentiment indéfinissable de terreur. Il la regardait pourtant encore avec amour. Pendant que le cœur de la pécheresse tremblait, le sien appelait ; comme un père infiniment indulgent, il cherchait une occasion de pardonner, et sa grâce pressait d'autres âmes à intercéder pour son enfant prodigue.

Lucie n'était plus seule à prier maintenant. Sœur Marie de Saint-Anselme, la maîtresse d'Henriette, à genoux près d'elle, faisait violence au ciel.

D'un regard, elle avait compris qu'Henriette n'appartenait pas à la classe des pénitentes qui lui étaient habituellement confiées. Malgré sa pauvreté et sa misère, on voyait qu'elle avait appartenu à la haute

classe de la société. Il y avait tant de distinction dans sa démarche, tant d'aisance dans ses mouvements, que la Sœur avait vite compris qu'il faudrait un miracle de la divine grâce pour l'amener à se mêler aux humbles pénitentes de la maison et à partager de bon gré leur vie régulière et leurs travaux. Voilà pourquoi, tandis qu'Henriette, sans voix et sans espérance, à genoux devant l'autel, ne priait pas et n'essayait pas même de prier, Sœur Marie de Saint-Anselme, elle, priait avec instance.

Elle supplia Dieu non seulement de donner à sa nouvelle enfant les grâces nécessaires à sa conversion, mais de lui accorder à elle-même la lumière et la prudence pour la tâche difficile qui allait lui incomber. Volontiers, Sœur Marie de Saint-Anselme aurait passé la nuit devant le tabernacle; la fatigue de la pauvre enfant lui fit abrégier sa prière et toutes deux sortirent de la chapelle. Elles traversèrent le long corridor qui conduit du couvent aux classes des pénitentes, ou plutôt des enfants, comme disent les religieuses. A l'extrémité du cloître, une porte à loquet. Au moment où Sœur Marie de Saint-Anselme l'ouvrait, le bruit étourdissant d'une centaine de voix, parlant et riant en même temps, parvint aux oreilles d'Henriette qui s'arrêta stupéfaite.

— Ce n'est rien, dit la Sœur en souriant, au moins ce n'est rien de dangereux! Les enfants sont en récréation et quelquefois, je dois l'avouer, elles sont

tapageuses. Mais je ne vous conduirai pas là ce soir, ajouta-t-elle, en ouvrant une autre porte et en faisant pénétrer Henriette d'abord dans une espèce d'oratoire, et de là dans une pièce intérieure où les voix joyeuses de la récréation parvenaient à peine. Faisant asseoir la pauvre fille et enlevant avec tendresse le châle pesant qu'elle serrait encore autour d'elle, la bonne Sœur ajouta :

— Je dois vous quitter maintenant, mon enfant, mais une Mère vous apportera l'uniforme de la classe. Ensuite vous prendrez votre petit souper, et vous vous mettez au lit.

— Merci, murmura Henriette d'une voix suffoquée par les larmes ; mais je ne pourrai souper ! Je voudrais mourir pour être délivrée de toutes ces misères !

— Ma chère enfant, reprit avec bonté la religieuse, en ce moment vous vous sentez bien malheureuse, mais souvenez-vous qu'il n'y a pas de misère que Dieu ne puisse changer en joie quand il lui plaît, ou plutôt quand nous le lui permettons, en cessant de nous opposer à l'action de la grâce dans notre âme. Demandez-lui cette transformation, et il entendra votre prière. Mais ne demandez pas à mourir maintenant, ne le désirez même pas. Oh non ! Pas avant d'avoir pleuré à ses pieds sacrés et d'avoir entendu de ses lèvres divines la parole qu'il adressa un jour à une autre pécheresse, qui est devenue une grande sainte.

La religieuse s'arrêta et fixa un regard scrutateur sur Henriette qui demeura impassible. Sentant que c'était trop tôt pour aller plus loin, elle ajouta avec douceur :

— Vous êtes trop fatiguée pour parler : aussi, je vous recommande de vous coucher au plus tôt. Demain nous verrons ce qu'il y a à faire.

Henriette ne se sentit pas plutôt seule, qu'elle se cacha la figure dans les deux mains et éclata en sanglots. Au bout d'un instant, une main délicate se posa sur son épaule. En levant la tête, Henriette rencontra la douce figure de Sœur Marie de Sainte-Agnès. Penchée sur elle avec un regard de compassion, de sa voix douce et pénétrante elle disait :

— Voyez, ma chère enfant, j'ai apporté vos habits ; si vous le permettez, je vous aiderai à les revêtir.

Deux heures auparavant, Henriette eût sans doute refusé rudement ; maintenant elle était si brisée qu'elle n'avait plus la force de résister. Il y avait d'ailleurs dans cette figure de religieuse une dignité qui imposait le respect. Comme malgré elle, Henriette quitta ses vêtements en lambeaux et reçut l'habit couleur lilas et le bonnet blanc qui constituent l'uniforme des enfants.

— Maintenant, dit la jeune Mère, aussitôt la toilette terminée, je vais vous conduire à l'infirmierie.

Vous y passerez quelques jours pour recouvrer des forces. Avant de partir, je dois vous apprendre qu'à cause des homonymes, nous sommes parfois obligées de changer le nom des enfants. Le vôtre désormais, si vous l'agréez, sera Augustine.

Henriette ne répondit pas. A vrai dire, ce lui était plutôt une consolation de savoir que, pendant son séjour dans l'asile, elle allait pouvoir ensevelir son nom. Être oubliée, c'était son désir, sa prière, c'était la fin surtout d'une vie déjà si remplie de déceptions pour elle.

L'infirmerie où l'introduisit Sœur Marie de Sainte-Agnès, était une pièce bien éclairée, bien aérée, contenant plusieurs lits, soigneusement séparés les uns des autres par d'élégants rideaux où le blanc et le bleu entremêlaient gaîment leurs fraîches couleurs. A une extrémité de la pièce, un autel de Notre-Dame, orné de fleurs. A une des fenêtres pendait une cage bien fournie de mouron et de millet, où, sur tous les tons et sur toutes les gammes, chantait de l'aube à la nuit un charmant serin, le favori des enfants malades. Auprès de cette fenêtre gisait dans son lit une pauvre invalide, sur le visage de laquelle la main de la mort avait déjà posé sa lugubre empreinte. Un peu plus loin, assise commodément dans un grand fauteuil, une personne beaucoup plus jeune et qui paraissait à la dernière période de la phtisie. Une aide-infirmière, portant l'uniforme de pénitente et le ruban d'Enfant

de Marie, allait de l'une à l'autre, doucement, le sourire aux lèvres, toujours prête à rendre service et conservant toujours l'expression de bonheur qui rayonnait dans son œil bleu, même au milieu des fatigues incessantes que lui imposait, souvent sans nécessité, le caprice de ses deux patientes.

— Je vous amène encore une enfant, Clara, dit Sœur Marie de Sainte-Agnès, en s'adressant à cette dernière. Préparez un lit immédiatement, pendant que j'irai chercher son souper. Comment vont mes deux malades ce soir? ajouta-t-elle, en se penchant sur le lit de la mourante et en arrangeant ses oreillers avec la délicatesse d'une infirmière expérimentée.

— Merci, Mère, dit la malade, une femme très âgée, repoussante en apparence, mais dont le regard empreint de résignation corrigeait la dureté de ses traits; j'espère que je touche à la fin; je suis fatiguée d'attendre.

— Allons, Gabrielle, que la volonté de Dieu se fasse, reprit la Mère. Mais, qui va partir la première, vous ou bien Mélanie?

Celle-ci ne répondit pas. Clara, qui venait d'apporter une chaise à Henriette, le fit pour elle:

— Mère, je crois qu'il y a lutte entre les deux, mais elle ne peut pas être de longue durée.

Henriette, lasse et ennuyée, se laissa tomber sur la

chaise que lui présenta Clara. Mais quand Sœur Marie de Sainte-Agnès revint quelques minutes après avec le souper, repoussant la tasse de thé, elle dit d'une voix éteinte :

— Je ne puis rien prendre, c'est impossible. Vous êtes bien bonne.

— Pauvre enfant, répondit doucement la Sœur ; vous serez mieux après avoir pris du repos. Voyez : Clara a préparé votre lit.

La maîtresse se retourna pour s'occuper des deux malades. Dès qu'elle vit Henriette appuyer sur l'oreiller sa tête fatiguée, elle s'approcha de nouveau et lui dit doucement, en passant la tête dans les rideaux : « Maintenant, mon enfant, je vais au salut, mais vous ne serez pas seule. Gabrielle et Mélanie restent. Que Dieu vous bénisse ; j'espère que vous dormirez profondément quand je reviendrai.

— Merci, Madame, répondit Henriette à voix basse.

— Mais il faut m'appeler Mère et non Madame, dit en souriant la jeune Sœur : ici, nous sommes toutes des mères, voyez-vous.

— Mère, demanda Gabrielle, avant qu'Henriette put répondre, vous ferez pour moi une prière au salut, n'est-ce pas ?

— Certainement, dit Sœur Marie de Sainte-Agnès ;

puis, s'arrêtant auprès de Mélanie, elle interrogea :
Prierai-je aussi pour vous ?

Mélanie ne répondit pas. Tournant avec humeur la tête du côté de la muraille, elle affecta de n'avoir pas entendu.

Deux minutes après, tout rentrait dans le calme. Il n'y eut, pour troubler le silence de l'infirmierie, que les plaintes périodiques de Mélanie, la respiration embarrassée de Gabrielle.

Henriette était dans un tel état d'accablement qu'il lui sembla impossible de dormir. Pourtant la secousse terrible des dernières heures avaient comme engourdi les puissances de son corps et de son âme, et par degrés elle tomba dans une espèce de somnolence. C'était au moins un repos relatif. Elle revit, comme en un songe, les Indes avec le vieux château de son enfance, les beaux jours d'alors, parcelles de vie d'un monde tout différent ; mais ces scènes enchanteresses étaient mêlées confusément aux tristes événements dont son âme était pleine. Ses sens s'appesantirent peu à peu, et enfin elle tomba dans un sommeil profond.

Elle dormait quand Sœur Marie de Sainte-Agnès vint faire avant Matines sa seconde visite à l'infirmierie. Sa première pensée fut pour elle ; la voyant se reposer, elle passa à Gabrielle. Cette dernière fixa sur la Sœur ses deux grands yeux enfoncés dans leur

orbite et, indiquant du regard le lit d'Henriette, elle dit à voix basse :

— Pauvre jeune fille ! je sens mon cœur malade quand je pense à ce qu'elle va souffrir quand elle comprendra ses infortunes. Mère, voulez-vous vous approcher un peu ? J'aurais quelque chose à vous dire.

La maîtresse se pencha sur le lit et Gabrielle murmura ces paroles :

— Allez-vous être longtemps sans revenir, Mère ? Mélanie semble plus agitée cette nuit ; et si, comme je le crois, elle allait mourir, je crains que ce ne soit pas dans les meilleures dispositions.

Sœur Marie de Sainte-Agnès jeta un regard sur Mélanie, la figure encore tournée du côté de la muraille.

— Je serai absente trois quarts d'heure, mais Mère Marie de Saint-Pierre sera ici, ainsi que Clara, et s'il y avait quelque changement, elles pourraient venir me chercher.

Tout en parlant, elle se dirigea vers Mélanie, et arrangea ses oreillers. Celle-ci fit mine de vouloir résister ; soudain, elle s'assit dans le lit et dit d'un ton résolu :

— Mère, je vais m'en aller. Je ne veux pas mourir ici, je veux partir.

— Que voulez-vous dire, mon enfant? demanda la Sœur.

Mélanie fit un effort pour respirer, ses joues s'enflammèrent, et d'une voix qui la faisait trembler de colère elle s'écria :

— Je veux m'en aller, voilà ce que je veux dire, je partirai, entendez-vous!

— Mais, Mélanie, reprit la maîtresse en s'asseyant à côté du lit; vous savez bien que vous ne le pouvez pas; vous êtes trop malade.

— Peu importe que je sois trop malade! Je vous dis que je veux partir, et je partirai, que vous le vouliez ou non!

— Ma chère enfant, vous ne vous souvenez donc plus que vous êtes si faible que Clara est obligée de vous porter du lit au fauteuil? Comment pourrez-vous descendre les escaliers et quitter la maison, même étant aidée?

En prononçant ces paroles, elle jeta un regard vers l'autel de la Vierge, pour implorer le secours de Marie et vaincre l'obstination de cette pauvre âme que le démon s'efforçait de perdre, surtout à la onzième heure. Mélanie s'abandonnait à un véritable accès de rage. Voyant qu'il était inutile de discuter davantage, la Sœur se leva et, d'un ton doux, mais décidé, elle ajouta :

— Je vous défends, Mélanie, de dire un mot à toute autre qu'à Mère Marie de Saint-Anselme. Je vais vous l'envoyer, vous pourrez lui parler, mais rien qu'à elle.

— Mère, hasarda encore la pauvre fille d'un air plus soumis, c'est vous qui gardez mes effets? Ne pourriez-vous me les donner?

— Certainement non, Mélanie, sans la permission formelle de votre maîtresse. Là-dessus elle quitta l'infirmerie pour aller chercher la directrice qu'elle trouva dans sa cellule, près du guichet donnant sur le dortoir, d'où elle surveillait les enfants qui se préparaient à se mettre au lit.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle. Mélanie est-elle plus mal?

— Non, répondit Sœur Marie de Sainte-Agnès; mais je la crois dans le délire. Elle veut partir cette nuit, et, vous le savez, elle est trop faible pour marcher.

— Encore une crise de la pauvre enfant! Dites-lui de se calmer et de s'endormir au plus tôt.

— Mais, ma Sœur, insista l'infirmière, j'ai fait l'impossible pour l'apaiser: elle ne veut pas entendre raison et se conduit en furieuse.

— J'irai, dès que les enfants seront couchées, reprit la maîtresse. Quant à vous, ma Sœur, allez à Matines,

et ne vous tracassez pas au sujet de Mélanie. Quand vous aurez été plus longtemps avec nos enfants, vous ne vous effraierez plus de leurs extravagances.

Le cœur soulagé, Sœur Marie de Sainte-Agnès se rendit au chœur ; la première maîtresse se dirigea vers l'infirmerie.

Dès que Mélanie l'aperçut, elle recommença ses réclamations. D'abord, la Mère fit semblant de prendre ses invectives pour des plaisanteries ; mais, voyant que la pauvre ancienne n'entendait pas la chose sur ce ton, elle se leva et dit froidement :

— Très bien, Mélanie, demain vous partirez ; mais ce soir, comprenez-moi bien, vous resterez ici, et maintenant, plus un mot sur ce sujet, sinon je serai fort mécontente.

Mélanie comprit qu'il était inutile d'insister, mais n'en continua pas moins ses protestations. Sœur Marie de Saint-Anselme fit semblant de ne rien entendre. Jetant un affectueux bonsoir à Gabrielle, avec un regard de compassion à Henriette qui dormait, elle quitta l'infirmerie.

Au Noviciat

Au Noviciat

Ainsi Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, avait déjà fait sa part. Il avait ramené au bercail la brebis égarée, et, l'ayant arrachée au suicide, il avait donné un refuge à sa misère. Sans doute, elle ne connaissait encore ni le bonheur, ni le repentir; mais elle n'avait qu'à profiter de la grâce pour trouver l'un et l'autre. C'était la faveur qu'avait demandée Lucie dans la prière de cette dernière nuit passée à la maison paternelle. Elle l'ignorait encore, mais Dieu l'avait exaucée, avant même qu'elle eût accompli sa part du contrat.

Une heure après l'arrivée d'Henriette, Lucie elle-même était à la porte du monastère, demandant à être admise comme postulante dans la maison du Bon-Pasteur. Elle était seule. Elle avait demandé à son père de ne pas l'accompagner, et de lui laisser consommer son sacrifice sur le seuil du foyer de son enfance. Dieu récompensa sa générosité. Il versa dans son âme une telle abondance de joie qu'au moment où la portière vint en souriant lui ouvrir la porte, elle

fut sur le point de s'écrier : Merci mon Dieu ! Voici vraiment le vestibule du Ciel !

On l'introduisit dans une humble pièce, à l'ameublement très simple. Mais, aux yeux de Lucie, il n'y avait pas, dans la splendide demeure qu'elle venait de quitter autant de lumière et de richesses que dans cette chambrette étroite avec sa table de bois et ses pauvres chaises. Ce dénûment n'était-il pas le véritable cachet de Celui qui a dit que ses richesses ne sont pas de ce monde ? Ses richesses... elle espérait les trouver bientôt dans la pauvreté, et cette pensée la combla d'une joie telle que, lorsque la Supérieure entra, incapable de se contenir plus longtemps, elle tomba à genoux en l'appelant : ma Mère !

Elle allait saisir le bord de cet habit religieux, si ardemment convoité, et le porter à ses lèvres ; la religieuse prévint le geste et l'embrassa. Lucie comprit qu'elle avait trouvé une mère, qui veillerait sur elle avec zèle et dévouement.

La Supérieure vit tout de suite à quelle âme elle avait affaire. Prenant dans ses mains la figure de la jeune fille, qu'elle tourna plaisamment du côté de la lumière, elle dit de sa voix douce :

— Comment ? Pas une larme ? Pas un nuage de tristesse ? N'avez-vous aucun sacrifice à faire ?

— Mère, c'est fait depuis longtemps, se contenta de

répondre Lucie ; puis, après un moment d'hésitation, oui, réellement, il y a eu un sacrifice à faire, ajouta-t-elle, mais je n'en sens pas l'amertume en ce moment.

— Tant mieux, ma chère enfant, Dieu aime celui qui donne avec joie, et c'est une grande grâce d'entrer en religion avec de tels sentiments.

— Il me semble que je suis déjà au ciel, reprit Lucie. Comment ne pas être heureuse ?

— Non, mon enfant, dit gravement la religieuse : ce n'est pas le ciel ; c'est la voie qui y conduit, et je n'ai pas besoin de vous rappeler que cette voie est étroite.

— Pourtant, je vous assure qu'en ce moment, elle me paraît très large et très facile, répondit Lucie avec une naïveté qui fit sourire la Supérieure, ainsi que l'Assistante qui l'avait accompagnée. Cela me fait presque peur, car j'aime tous les miens bien tendrement, surtout mon père ; ce devrait être pour moi un grand sacrifice de les quitter et pourtant, je le répète, en ce moment je n'en sens pas l'amertume. Je suis tout entière au bonheur d'appartenir à Dieu seul.

— Ma chère enfant, que vous le sentiez ou non, Dieu ne mène pas toutes les âmes par le même chemin. Les unes arrivent baignées de larmes, d'autres ont le sourire aux lèvres ; toutes cependant viennent pour être ses épouses, les épouses d'un Crucifié. Donc, tôt ou tard elles doivent, non seulement porter la croix,

mais en sentir l'amertume. Vous ne serez pas une exception à la règle!

— Vous le croyez, Mère? Oh! que je suis heureuse! car je ne veux pas fuir la croix, je vous l'assure; elle me paraît, du reste, si douce!

— Parce que maintenant, Dieu la porte avec vous. Mais, patience! Quand vous serez plus forte, il vous laissera, ou du moins il semblera vous la laisser porter seule; car toujours, qu'il se montre ou qu'il se cache, c'est lui qui nous soutient. Et maintenant je vais vous laisser avec Sœur Assistante qui est en même temps la directrice du noviciat. Quand vous aurez changé d'habit, ce sera à peu près l'heure de la bénédiction du Très Saint Sacrement. Mais peut-être n'avez-vous pas encore dîné? Voulez-vous prendre quelque chose en attendant le souper?

— Merci, chère Mère, je n'ai pas faim. J'aime mieux faire tout de suite ma nouvelle toilette. J'attendrai facilement le repas du soir.

La Supérieure répondit par un sourire et quitta l'appartement.

Dès que la porte fut fermée: Vite à ma toilette, s'écria Lucie, en tournant vers sa nouvelle maîtresse un regard suppliant, mêlé d'impatience enfantine.

— N'aimeriez-vous pas auparavant, interrompit

celle-ci en appuyant sur ce dernier mot, faire une visite à la chapelle, et, avec vos habits du monde, vous offrir au Bon Pasteur qui vous a appelée, à sa sainte Mère, la patronne et protectrice de notre communauté?

— Oui, certainement, répondit Lucie, un peu honteuse de sa précipitation. J'y avais pensé, mais je ne savais pas si c'était possible avant d'avoir changé d'habit.

— Après tout, votre toilette ne sera pas longue, repartit la Sœur Assistante, je vois que vous êtes déjà en noir. Vous n'aurez qu'à échanger le chapeau contre le bonnet; ce sera vite fait quand nous aurons quitté la chapelle.

Ce disant, elle fit entrer Lucie dans le cloître qui donnait sur une petite cour carrée, remplie de fleurs et fermée par les murailles du Couvent. Le chœur des religieuses où elle conduisit la jeune postulante, était divisé en deux: le chœur proprement dit, avec les stalles des Sœurs, et l'avant-chœur. A l'extrémité, un oratoire dédié au Sacré Cœur. Au centre, un véritable berceau de lilas et de fleurs de mai, abritant une image remarquablement belle de la bienheureuse Vierge, mère du Bon Pasteur. A un signe de sa compagne, Lucie s'agenouilla sur l'un des prie-Dieu de l'avant-chœur, et abandonna son âme aux transports de la joie. Enfin, elle l'avait donc trouvé, ce lieu de

son repos, si longtemps cherché, si ardemment désiré! La paix qui inondait son âme était bien celle dont parle l'Apôtre, une paix qui surpasse tout sentiment.

Une heure auparavant, Henriette avait regardé, elle aussi, le tabernacle, mais avec des pensées et des sentiments bien différents. Dans ces deux jeunes filles, que de points de ressemblance pourtant. Jeunes et belles, elles avaient joui à peu près des mêmes avantages dans le monde. Henriette, hélas! avait abusé des dons de Dieu; Lucie, au contraire, les avait fait fructifier. Voilà pourquoi l'une adressait à Dieu sa prière mêlée d'une joie profonde; l'autre ne voyait en Dieu que le juge sévère et ployait tellement sous la misère qu'elle n'osait même plus le prier.

Pourtant, avec quelle tendresse le regard du Bon Pasteur se posait en ce moment et sur l'innocente qui n'avait jamais cessé de lui appartenir et sur la coupable, qu'il attirait par l'amour à un pardon complet, surabondant! Lucie ne soupçonnait pas combien pleinement Dieu avait déjà réalisé ses désirs. Elle ne pouvait imaginer que la pauvre égarée, pour qui elle avait si souvent prié, dormait en ce moment-là même, son premier sommeil dans l'asile que le Bon Pasteur lui avait préparé. Quels nouveaux motifs de reconnaissance, si elle avait connu la vérité!

Après une courte, mais fervente prière, elle suivit la Sœur Assistante, qui l'introduisit dans un long

corridor du premier étage, au-dessus des cloîtres. De chaque côté des portes en grand nombre; c'étaient les cellules des religieuses. Sur chaque porte, outre le nom de celle qui habite la cellule, se lisait le nom d'un saint patron, l'inscription d'une vertu à pratiquer et une image de l'ange-gardien. La future cellule de Lucie, semblable aux autres, était étroite, éblouissante de propreté, avec couchette en fer, lit blanc et rideaux d'indienne, une chaise, un crucifix, deux images pieuses et une petite armoire. La fenêtre, qui donnait sur le jardin, recevait les rayons du soleil couchant, tandis que les voix des religieuses qui se promenaient dans les allées arrivaient à l'oreille de Lucie comme une douce musique qui rappelait la lointaine maison paternelle. Saisissant le bonnet placé avec le voile sur son lit, elle jette de côté le chapeau orné de jolis myosotis, et s'écrie en liant vigoureusement les attaches de sa nouvelle coiffure: Va, vieux chapeau, jamais je ne te reprendrai.

— Pauvre chapeau, dit la Sœur Assistante, en arrangeant un peu les rubans froissés, ne le gêtez pas ainsi, vous pourriez en avoir encore besoin!

— O chère Sœur, ne parlez pas ainsi, je vous prie, dit Lucie, ces paroles sonnent à mon oreille comme une prophétie de malheur.

— Mais, ma chère enfant, reprit la Sœur, je n'ai dit que ce que vous savez déjà. Vous venez pour faire

la volonté de Dieu ; après tout il pourrait se faire que Dieu ne vous voulût pas ici.

— Oh ! je ne puis le croire. Et vous aussi, n'est-ce pas, êtes persuadée que Dieu me veut ici ?

— J'espère que oui, sans en avoir la certitude. Vous venez ici pour étudier sa volonté, vous ne devez pas la prévenir, mais la suivre. En d'autres termes, il faudra voir et attendre.

— Devrai-je attendre longtemps ? interrogea Lucie.

— Que ce soit long ou court, vous devez vous résigner.

Les voix joyeuses de la récréation avaient cessé soudain. Les notes à la fois douces et solennelles de la cloche arrivaient par la fenêtre ouverte de la cellule. C'était la fin de la récréation et la bénédiction du Saint Sacrement.

— Encore un mot, ajouta l'Assistante. Dans un instant, vous serez en présence du Bon Pasteur. Lors donc que le prêtre élèvera la sainte Hostie et que vous vous prosternerez pour l'adorer, mettez généreusement à ses pieds toutes vos espérances et vos craintes. Dites-lui que désormais vous n'aurez plus d'autre volonté que la sienne, que vous vous tiendrez prête à partir ou à rester sur un simple signe de vos Supérieures. Me le promettez-vous, mon enfant ?



SAINT JEAN EUDES,
fondateur de la Congrégation des Prêtres de Jésus et
Marie (Eudistes), et de l'Ordre de Notre-Dame de Charité,
du Refuge et du Bon-Pasteur.

— Je le promets, dit Lucie, touchée de la fermeté de la religieuse ; mais elle ne put s'empêcher d'ajouter : Pourtant, chère Mère, ce sera bien difficile !

— Au contraire, très doux, répondit en souriant la maîtresse : c'est d'ailleurs, vous le verrez, le meilleur moyen de faire votre propre volonté en toutes choses, car Dieu ne s'empresse jamais tant de se rendre à nos désirs que quand il nous voit abandonnées entre ses mains. Maintenant, descendons à la chapelle.

La sacristine préparait encore l'autel quand Lucie entra dans le chœur. Celle-ci la suivit du regard pendant qu'elle allumait les cierges placés au milieu des fleurs. Elles mourraient, ces fleurs, pensait Lucie, quand elles auraient accompli leur destinée et on ne les verrait plus ; mais la guirlande vivante, les âmes que Dieu avait rassemblées là pour lui rendre hommage, les Sœurs qui lui avaient consacré leur vie pure, les enfants qui venaient laver dans son Sang très précieux les iniquités de leur âme, se relèveraient après la mort, pour glorifier Dieu dans le Ciel. Ineffable destinée ! Éternel bonheur ! Et si maintenant ces âmes étaient belles aux yeux du divin Epoux, malgré leurs imperfections, combien le seraient-elles un jour lorsque, délivrées du fardeau des misères humaines, transformées par l'amour, elles se reposeraient dans la joie éternelle préparée par le Bien-Aimé ! Ainsi pensait Lucie, pendant que son regard allait, de la sacristine occupée à l'autel, aux Sœurs en robes blanches, à

genoux près d'elle, tout en écoutant le cantique du mois de Marie que chantaient avec une ferveur entraînant les enfants, dans leur chapelle. Le salut commença. Absorbée par sa dévotion encore toute fraîche et sensible, elle ne vit et n'entendit plus rien, jusqu'à ce qu'une main s'appuyât légèrement sur son épaule. Lucie leva la tête. Les cierges étaient éteints, la chapelle vide. Les religieuses avaient disparu; elle restait seule avec celle qui l'avait touchée. Moitié surprise et moitié confuse, elle se leva et la suivit.

— Sœur Assistante m'a priée de venir vous chercher et de vous conduire au souper, expliqua Sœur Marie de Saint-Célestin. Elle désire que vous alliez ensuite prendre votre repos; car vous devez être fatiguée du voyage et de vos longues prières. Voici le réfectoire, ajouta-t-elle, en entrant dans une grande salle où se dressaient de longues tables; des buffets étaient rangés le long des murs. Votre thé est prêt; j'ai eu soin de le préparer avant d'aller vous chercher.

Lucie prit sa place. Je crois, fit-elle, que jamais je ne pourrai vous distinguer l'une de l'autre: vous vous ressemblez toutes.

La Sœur se mit à rire en répondant: Je n'ai aucun doute que dans une semaine vous nous connaîtrez toutes. C'est notre habit qui nous donne cette ressemblance. Mais nous ne devons pas plus nous ressembler que les brebis d'un troupeau, et l'on dit que le berger ne s'y trompe jamais.

— Dans combien de temps serai-je novice? demanda Lucie comme elle retournait à sa cellule.

— C'est bien tôt pour parler de cela, dit en souriant la religieuse, car, ma chère Sœur, vous n'êtes pas même encore postulante!

— Et que suis-je donc si je ne suis pas postulante?

— Pour le moment, jusqu'à ce que vous soyez un peu accoutumée à notre manière de vivre, vous n'êtes qu'une visiteuse. Ce serait trop dur de vous mettre à l'ouvrage immédiatement!

— Qu'y a-t-il de dur? Je suis toute prête et je ne demande qu'à travailler.

— C'est très vrai, dit la Sœur en souriant, mais pour commencer, même nos exercices communs pourront vous paraître pénibles. Que penserez-vous par exemple si vous êtes éveillée par la crécelle à cinq heures du matin?

— Je ne trouverai pas cela bien pénible, repartit gaîment Lucie, car je suis accoutumée depuis mon enfance à me lever de bonne heure.

— Vous ne le ferez pourtant pas demain, car nous vous laisserons dormir en paix jusqu'à six heures, et j'ose vous prédire que, malgré cela, vous trouverez probablement votre première journée au couvent plus longue que vous ne le voudrez.

— Non pas, si vous me donnez beaucoup à faire, reprit Lucie avec vivacité.

— Cela viendra, dit la Sœur. Mais bonsoir, et ne soyez pas effrayée si demain matin la crécelle fait, dans le corridor, un bruit à éveiller les morts! Vous ne vous dérangerez pas, vous dormirez tranquillement jusqu'à ce que je vienne vous éveiller à six heures. Encore une fois, bonsoir!

Ce disant, elle referma la porte. Lucie se trouva seule. Elle s'assit auprès de la fenêtre ouverte et, pendant quelques minutes, contempla la lune qui glissait doucement à travers l'azur, comme elle l'avait contemplée la veille à Raglan, illuminant les flots de l'Océan. L'air tiède qui venait du dehors était embaumé par l'odeur des fleurs, et les voix des religieuses récitant Matines, arrivaient du chœur semblables à des murmures qui ajoutaient encore au silence de la nuit. La lune, le parfum des fleurs, la brise qui caressait son front, lui rappelèrent le souvenir de ceux qu'elle avait aimés et reportèrent son cœur vers le foyer absent. Des pensées à la fois douces et mélancoliques, remplirent son âme. Ses parents, ses amis, n'étaient-ils pas la portion la plus précieuse de l'offrande qu'elle apportait au divin Epoux? Ils étaient dans la peine, c'est vrai, et la tristesse de ces êtres chéris retombait sur elle plus amère que sa propre tristesse. Mais, elle le savait, Celui pour qui elle les avait quittés, saurait récompenser leurs sacrifices et

les consoler de la perte de leur enfant. Essuyant les larmes qui commençaient à voiler ses yeux, confiante en la bonté divine pour eux comme pour elle-même, Lucie fit tranquillement sa prière du soir. C'était la première nuit de repos dans sa nouvelle demeure.

Conquêtes pour le Ciel

Conquêtes pour le Ciel

Les rayons de la lune, se glissant doucement à travers la fenêtre de l'infirmerie, éclairaient la figure pâle d'Henriette qui était plongée dans le sommeil. Gabrielle, qu'une toux opiniâtre empêchait de fermer les yeux, jeta, à plusieurs reprises, un regard d'attendrissement sur la pauvre fille si tranquille, mais qui portait en elle, la mourante le supposait bien, de fougueuses passions qui s'éveilleraient avec le jour.

L'histoire de Gabrielle était si étrange, que, sans des preuves positives de sa parfaite authenticité, nous refuserions de la consigner dans ces pages. Il y avait eu dans sa vie encore plus de malice que de faiblesse. Tombée jusqu'à la plus abjecte dégradation, elle dépensa toutes ses forces et son intelligence à entraîner les autres dans le même abîme. Aux jours de ses crimes vous l'eussiez entendu parler avec un affreux cynisme du monstre qui l'avait rivée à ses fers. Après sa conversion, elle affirmait que Satan lui était apparu fréquemment, sous une forme humaine, pour la porter

au mal. Elle n'avait alors de lui, disait-elle, aucune peur; au contraire, demi-démente par le vice et la dégradation, elle se moquait de lui et de son impuissance à lui faire du mal. En effet, elle avait la conviction, qu'en cette vie du moins, il n'avait sur elle aucun pouvoir. La raison de cette assurance, la voici : bien longtemps avant de perdre son innocence, Gabrielle avait appris la salutation angélique; cette prière lui avait inspiré tant d'attrait que jamais, même au milieu de ses plus grands égarements, elle n'avait omis un seul jour de la réciter. C'était l'unique rayon qui brillait encore dans la nuit du crime. Sur une âme qui respectait et priait Marie, Satan n'avait pas d'empire. Elle le savait et, persuadée que tant qu'elle garderait cette pratique, le démon ne pourrait pas la perdre, elle persistait dans la récitation quotidienne de l'Ave Maria. Le « Refuge des pécheurs » entendit l'appel, jeta un regard de pitié sur la pauvre pécheresse et voulut la retirer de l'ancre d'infamie où elle achevait d'user les restes de sa misérable vie.

La mort subite, horrible, d'une compagne d'iniquité fit pousser à la conscience tourmentée de Gabrielle le premier cri d'alarme. Elle réfléchit sérieusement sur le redoutable avenir qui l'attendait. Alors, cédant à l'impulsion de la grâce, elle ferma sa maison et alla se jeter aux pieds d'un prêtre qui l'amena lui-même au Bon-Pasteur. C'était le seul endroit, croyait-il, où elle pourrait lutter avec succès contre l'ennemi redou-

table de son âme. Sœur Marie de Saint-Anselme, alors première maîtresse des pénitentes, avait été envoyée au parloir pour la recevoir. « Je pus à peine réprimer un mouvement de terreur, raconta-t-elle plus tard, en voyant cette horrible figure, à l'expression presque satanique. »

Contre toute prévision humaine, Gabrielle persévéra. Mais pendant les deux premières années de son séjour au Bon-Pasteur, elle eut à soutenir une lutte terrible et sans trêve contre l'ennemi de son âme. Son courage ne faiblit jamais. D'une grande énergie naturelle, fortifiée par la grâce, Gabrielle engagea contre ses passions une lutte de plus en plus vigilante et serrée. Elle en sortit victorieuse. Les tentations perdirent de leur fréquence, s'affaiblirent par degrés et enfin disparurent tout-à-fait. Libre alors du joug de Satan, la pauvre femme marcha avec une étonnante rapidité dans le chemin de la grâce et des vertus chrétiennes. Douce et polie autant qu'elle avait été brusque et arrogante, bonne et charitable autant qu'elle avait été égoïste, elle fut bientôt un modèle. Si ses compagnes l'avaient d'abord franchement détestée, maintenant elles l'aimaient et recouraient même à elle dans leurs difficultés, sûres de trouver avec l'appui de ses bonnes paroles, l'édification de ses bons exemples. Depuis trois ans, elle était dans la maison, lorsqu'elle ressentit les premières atteintes d'un mal incurable, et il y avait déjà douze mois qu'elle languissait lorsque Henriette arriva au Bon-Pasteur.

Chaque jour, en augmentant ses souffrances, augmentait aussi la grâce et les vertus qui brillèrent en elle, si bien que les religieuses espéraient la voir passer à l'autre vie sans avoir de nouveaux combats à livrer. Elle persistait cependant à affirmer qu'une fois encore, avant de mourir, elle aurait à se mesurer avec son ennemi. Mais cette pensée ne la décourageait pas : sa confiance en Dieu et en Marie était inébranlable. « La douce Mère de Dieu, disait-elle, qui m'a arrachée au péché saura me protéger à ma dernière agonie, jusqu'à ce qu'elle m'ait remise aux pieds de son divin Fils, comme une dépouille conquise par la vertu du Sang divin. »

Si étrange et invraisemblable que paraisse cette histoire, elle peut être attestée par des témoins vivant encore au Bon-Pasteur. Je l'ai rapportée ici pour montrer la nature singulière de certains cas confiés au zèle des religieuses, et la difficulté spéciale de la tâche à laquelle elles ont voué leur existence.

Le but de leur vie ne consiste pas à donner un certain vernis d'honnêteté à certaines natures, en se débarrassant des enfants les plus indisciplinées. C'est l'âme qu'il faut atteindre et changer ; c'est le jugement qu'il faut redresser ; la volonté qu'il faut établir solidement dans le bien. Et le rôle de la Sœur du Bon-Pasteur est toujours de conseiller, de retenir, de fortifier, de soutenir ces pauvres victimes du péché à l'heure du danger, et de leur assurer la victoire finale.

C'était une de ces crises qui avait lieu lorsque Henriette ouvrit les yeux le lendemain de son arrivée au Bon-Pasteur.

Gabrielle reposait dans son lit, calme et résignée comme d'habitude. Mélanie, assise toute droite et les yeux dilatés, avait encore son air ennuyé de la veille et ce regard méchant qui donnait à sa physionomie une expression étrange. Les mains, violacées sous l'étreinte de la mort, étaient serrées convulsivement l'une contre l'autre, et elle répétait encore le refrain de la veille sur un ton de plus en plus impérieux, quoique d'une voix sourde et brisée. Clara se tenait patiemment près du lit, avec une tasse de thé qu'elle s'efforçait de faire prendre à la malade. Sœur Marie de Sainte-Agnès, le rosaire à la main, tâchait de son côté de l'amener à de meilleurs sentiments. Mais à toutes ses raisons, Mélanie répondait invariablement :

— Je vous dis, Mère, il est inutile d'insister, je m'en vais ! Je ne veux pas qu'on me garde ici plus longtemps par force ; vous feriez aussi bien de m'apporter mes habits.

— Allons ! allons ! Ne parlez pas ainsi à la Mère, ne put s'empêcher de lui dire Clara.

— Occupez-vous de ce qui vous regarde, reprit la malade avec colère, et allez-vous-en avec votre thé ; je n'en prendrai pas.

— Laissez-là la tasse, mon enfant, dit la Sœur. Peut-être la prendra-t-elle plus tard; et se tournant vers Mélanie :

— Faut-il envoyer chercher votre Mère, Sœur Marie de Saint-Anselme, et lui dire que vous partez ?

— Combien de fois me faites-vous répéter la même chose ? s'écria Mélanie dans un accès de colère, effrayant à voir dans une personne déjà aux prises avec la mort. Je veux partir, je le répète. Je hais la maison, je hais les enfants, je hais les Sœurs. Je ne passerai pas ici un jour de plus. Je m'en vais, et je voudrais bien savoir qui m'en empêchera.

Jusque-là Gabrielle avait pu comprimer son indignation, mais en entendant ces dernières paroles, elle ne put se contenir. Se dressant dans son lit et regardant sa compagne avec une douce sévérité, elle lui dit :

— Mélanie ! comment pouvez-vous parler ainsi à notre Mère après ses soins et ses bontés pour vous ?

Clara gardait le silence. Sœur Marie de Sainte-Agnès lui fit signe de ne pas se déranger et alla trouver Gabrielle :

— Ma chère enfant, lui dit-elle, je vous en prie, plus une parole, vous l'exaspérez. Priez plutôt pour elle. Le démon voit qu'il n'a plus de temps à perdre,

et il redouble d'efforts. Je vais allumer les cierges de l'autel : demandez à notre bonne Mère du Ciel qu'elle nous prête son assistance.

— Mais, ma Mère, reprit Gabrielle, je ne puis souffrir qu'on vous parle ainsi : cela me va droit au cœur.

— Oh ! s'il ne s'agit que de moi, répondit la maîtresse avec son angélique sourire, ne vous en troublez pas ; je vous assure que cela ne me fait absolument rien. Tout ce que je veux, c'est sauver cette pauvre âme ; si vous voulez m'être agréable, priez pour qu'elle soit délivrée au plus tôt de cette tentation.

Sœur Marie de Sainte-Agnès se dirigea vers le petit oratoire, pendant que Clara allait chercher la première maîtresse ; elle alluma les cierges devant la statue de Notre-Dame, puis s'agenouilla pour prier. Henriette la regardait de son lit dans un silence mêlé d'étonnement. Ne comprenant rien à ce désir de la jeune Sœur de retenir Mélanie à l'infirmerie, elle se disait qu'à la place de la Mère, elle aurait été trop heureuse de se débarrasser d'une malade aussi ingrate et aussi maussade.

Elle était encore absorbée dans cette pensée lorsque la religieuse, se levant après un fervent Memorare, remarqua qu'Henriette était éveillée, et s'approcha pour lui demander comment elle avait passé la nuit.

— Merci, Madame, j'ai très bien dormi, répondit Henriette timidement.

— Mais, ne vous ai-je pas dit hier que vous ne devez pas m'appeler « Madame » ? fit la Sœur en secouant la tête avec bonne humeur. Est-ce donc si difficile de dire « Mère » ?

— Je n'ai encore appelé personne de ce nom ! Moi je n'ai jamais connu de mère.

— Eh bien ! raison de plus pour commencer maintenant ; mais vous ne devrez pas vous borner à nous appeler « Mère », il faudra croire que nous le sommes véritablement. Et maintenant, si vous vous sentez assez bien, voulez-vous vous habiller et descendre pour le déjeuner ?

Henriette ne goûta que médiocrement cette proposition. « Si je descends, pensait-elle, je ne manquerai pas de rencontrer les autres pénitentes, et, à en juger par Mélanie, il me semble parfaitement impossible de demeurer en semblable compagnie. » Mais le regard plein de bonté de la religieuse était fixé sur elle. Aussi ne voulant pas paraître rebelle, elle se leva et commença sa toilette. Sa robe de coton et un petit bonnet étaient encore sur une chaise auprès du lit. Henriette les revêtit en silence, et la honte empourpra son visage comme si elle eût revêtu la livrée d'une condamnée.

Dans l'état de faiblesse et de souffrance où elle se trouvait, l'effort qu'elle eut à faire fut au-dessus de ses forces, elle se sentit défaillir. Sœur Marie de

Sainte-Agnès s'en aperçut et la fit asseoir dans une grande chaise, tandis qu'elle envoyait Clara lui chercher à déjeuner. Quand celle-ci revint, Henriette ne se sentit pas le courage de prendre quoique ce soit. Regardant avec dégoût le pain et le beurre, avec la grande tasse de thé, elle referma les yeux et s'adossa dans la chaise en y appuyant la tête, accablée sous le poids de sa misère.

Sœur Marie de Saint-Anselme, la première maîtresse, entra en ce moment. Remarquant les traits d'Henriette, elle s'approcha d'elle :

— Je crois que vous n'êtes pas assez forte pour prendre ce déjeuner. Emportez tout cela, Clara, et trouvez quelque chose de plus léger.

L'enfant revint bientôt avec des biscuits et du café bien chaud. Henriette s'essaya à manger; ce que voyant, Sœur Marie de Saint-Anselme se dirigea vers Mélanie, dont l'humeur ne s'était guère radoucie. Voyant qu'elle persistait à vouloir quitter le couvent, la maîtresse demanda à l'infirmière d'aller chercher les habits de la malade. La jeune Sœur, en entendant cette injonction, parut consternée et ne put s'empêcher de dire à voix basse : « Oh ! vous ne la laisserez pas partir, n'est-ce pas ? »

— Apportez ses habits, répéta à haute voix et d'un ton ferme la première maîtresse. Elle va partir, puisqu'elle persiste à le demander.

Un éclair de triomphe brilla dans l'œil hagard de Mélanie. « Ah ! s'écria-t-elle, je vais donc enfin faire ma volonté ! J'ai eu assez de peine à l'obtenir ! Nous allons voir si je ne sors pas de cette misérable maison ! Que faites-vous donc ? » cria-t-elle en se retournant vers Sœur Marie de Sainte-Agnès qui se tenait patiemment debout, auprès du lit, avec les vêtements de Mélanie.

— J'attends pour vous aider à vous habiller, mon enfant ; je crains que vous ne soyez pas assez forte pour le faire toute seule.

— Oh ! je ne suis pas assez forte ? vous croyez ? Nous allons bien voir, répliqua la fille avec colère. Allez-vous-en ! je ne veux pas de vous ! et elle repoussa violemment la religieuse.

— Honte ! honte ! s'écria Clara avec indignation ; Henriette elle-même ajouta : Venez, madame, laissez-la ; elle va vous tuer si vous restez là.

Mais la jeune Sœur ne bougea pas. Il n'y avait que de la pitié dans sa figure douce et calme quand, se retournant vers Mélanie, elle lui dit d'une voix suppliante :

— Mon enfant, ma pauvre enfant ! que vous ai-je donc fait pour que vous me traitiez ainsi ? C'est la dernière journée que vous passez avec nous ; donnez-moi du moins la consolation de vous aider.

Mélanie hésitait. Un bon sentiment se manifesta sur ses traits; mais elle y résista, et arrachant ses bas des mains de la Sœur, elle essaya de les mettre. Si petit que fût cet effort, c'en était trop pour son corps épuisé. A peine avait-elle mis le pied à terre, qu'une pâleur mortelle couvrit ses traits. Elle s'évanouit en disant avec effort : Je me meurs, ô mon Dieu, je vais mourir ! Elle serait tombée si Sœur Marie de Sainte-Agnès n'avait été là pour la recevoir dans ses bras. Aidée de Clara, elle la replaça sur son lit. Comme elle n'avait plus à craindre l'obstination de Mélanie, la première maîtresse la laissa aux soins de la jeune infirmière et retourna à ses devoirs.

Pendant plus d'une demi-heure, Sœur Marie de Sainte-Agnès veilla sur elle avec une tendresse maternelle. Peu à peu les joues de la pauvre enfant perdirent leur pâleur cadavérique, ses mains crispées s'assouplirent. Elle ouvrit les yeux et, rencontrant ceux de la jeune Mère fixés sur elle avec bonté, elle poussa un long soupir et dit d'une voix suppliante :

— O Mère, c'est fini maintenant ! Mais voudrez-vous, pourrez-vous jamais me pardonner ?

— Qu'est-ce qui est fini ? demanda l'infirmière.

— La tentation, Mère. Oh ! elle était si forte, plus forte que moi ! Il me semblait impossible d'y résister.

— Eh bien ! soyez tranquille, mon enfant, reprit

doucement la religieuse. Elle ne reviendra plus, j'espère.

— Mais j'ai été si ingrate et j'en ai tant de peine. Pourrez-vous jamais me pardonner ?

— Vous pardonner ! Mais de tout mon cœur, reprit avec un sourire céleste, Sœur Marie de Sainte-Agnès. Voyez, j'ai déjà tout oublié. Allons ! Oubliez vous aussi, ma chère enfant, pour ne plus songer qu'à préparer votre âme au jugement du bon Dieu. Vous voilà convaincue maintenant que votre vie sur terre ne saurait se prolonger longtemps.

— Oui, Mère, je le comprends et je le sens. Mais où est Mère Saint-Anselme ? Pensez-vous qu'elle aussi me pardonnera ?

— Certainement, reprit la Sœur. Notre bon Sauveur est si prompt à oublier, et vous croyez que votre Mère pourrait vous refuser son pardon ? Mais, ma chère enfant, que cela vous serve de leçon. Défiez-vous des pièges du démon. Il y a longtemps qu'il vous trompe et vous ne vouliez pas en convenir. Maintenant que Jésus vous a pardonné, montrez-vous reconnaissante et demandez-lui de persévérer jusqu'à la fin.

Mélanie ne répondit pas, mais son air d'humble contrition et ses larmes prouvèrent à la jeune religieuse que cette fois la leçon était comprise et que tout danger pour son âme semblait écarté.

Quelques jours plus tard, Mélanie s'endormit paisiblement du dernier sommeil. Accompagnée de paix et d'espérance, son agonie fut tranquille comme le coucher du soleil. C'est la douce récompense que les Bergères du Bon-Pasteur reçoivent auprès du lit de mort de leurs enfants, chers objets de leur tendresse. Lorsqu'elles ont supporté les souffrances d'une longue maladie, pour expier les folies d'autrefois, Dieu envoie son ange pour leur fermer les yeux et les introduire dans l'éternelle clarté.

Leçon de la mort

Leçon de la mort

Dès la première entrevue, Sœur Marie de Saint-Anselme avait saisi qu'Henriette n'appartenait pas à la même classe de société que la plupart des enfants confiées à ses soins, et elle tremblait à la pensée de l'introduire parmi des personnes d'une éducation inférieure. La pauvre fille, du reste, était encore souffrante et la maîtresse se servait de ce prétexte pour prolonger son séjour à l'infirmerie. Elle espérait qu'Henriette s'habituerait ainsi peu à peu à la situation. On la laissa donc à l'infirmerie pendant la journée; mais sur le soir, Gabrielle étant près de mourir, Sœur Marie de Saint-Anselme voulant épargner à la nouvelle venue le spectacle de l'agonie, la fit descendre à la salle commune à l'heure de la récréation. Le souper terminé, les langues, silencieuses durant plusieurs heures, venaient de reconquérir leur liberté. Le ton des voix était très élevé au moment où Henriette entra à la salle. Instinctivement, elle porta la main à la tête et fit un pas en arrière. Ce mouvement n'échappa pas à l'œil exercé de la maîtresse qui, du reste, fit semblant de ne pas s'en apercevoir. Elle

invita Henriette à la suivre. Sans lui laisser le temps de résister, elle la conduisit jusqu'à l'extrémité de la salle et la plaça à côté d'une jeune fille du nom d'Ernestine. D'une complexion délicate et d'un extérieur distingué, elle portait une robe noire; un ruban qui se croisait sur la poitrine était orné des lettres I. H. S., brodées en blanc. Une vingtaine d'autres enfants, en semblable costume, étaient disséminées ça et là parmi les autres, qui portaient, comme Henriette, l'uniforme lilas. Elle apprit plus tard que les premières appartenaient à la catégorie des Pénitentes-Consacrées, qui renouvellent chaque année la promesse de rester dans la Maison.

Toutes les enfants s'étaient levées en voyant la maîtresse entrer dans la salle, et elles demeurèrent debout jusqu'à ce que celle-ci eût pris place sur une élévation, appelée « le trône ». De là, l'œil pouvait embrasser facilement son petit monde. Une novice, qui avait présidé pendant l'absence de la première maîtresse, y était assise en ce moment.

— Quel est votre nom? demanda Ernestine à Henriette après un moment de silence gêné.

— Henriette! répondit-elle, oubliant qu'on lui avait recommandé de ne pas faire connaître son nom.

— Henriette? répéta sans cérémonie une des joyeuses enfants du groupe, avec l'accent ouvert d'une fille d'Ecosse. Henriette? c'est sans doute votre nom

dans le monde, car nous avons déjà une Henriette dans la classe et on n'en appelle jamais deux du même nom parmi nous.

— Paix! Paix! fit Ernestine en voyant le rouge de la colère monter au visage d'Henriette. Ne pourriez-vous pas, Antoinette, rester tranquille un moment?

— Eh bien! qu'y a-t-il? Qu'ai-je fait de mal? demanda cette dernière en ouvrant de grands yeux étonnés! Il paraît qu'on est chatouilleux! Allons-nous être obligées de lui parler à genoux comme à la Reine?

Henriette lança un regard furieux. Permettrait-on à cette jeune fille de lui parler ainsi? Non certes, pensa-t-elle, et on allait bien voir! Aussitôt tournant le dos à Antoinette, elle plaça sa chaise de manière à faire face à Ernestine. Celle-ci jeta vers le trône un regard inquiet et de sa voix la plus insinuante dit à Henriette:

— Remettez, s'il vous plaît, votre chaise comme elle était auparavant! La Mère n'aimera pas à vous voir assise de cette façon.

— Comme auparavant! Certainement non, reprit Henriette avec hauteur. Je ne veux pas me soumettre plus longtemps à l'impertinence de cette fille.

Déjà Antoinette faisait part aux autres de ce qu'elle appelait les airs insupportables de la nouvelle venue. Tout le monde fut d'avis que c'était une honte,

et il y aurait eu dans la salle un *Tolle* général, si la maîtresse, qui avait tout suivi du regard, ne fût intervenue en appelant à elle Antoinette.

— Hé bien ! qu'y a-t-il, mon enfant ? demanda-t-elle tranquillement.

Antoinette arriva sur le premier degré du trône et dit d'un ton bref, indépendant :

— Mère, je ne sache pas avoir rien fait qui puisse tant la blesser. J'ai dit simplement qu'elle ne doit pas se nommer Henriette, parce qu'une enfant porte déjà ce nom ; elle m'a tourné le dos. Pourtant, peut-être, après tout suis-je autant qu'elle, malgré ses grands airs, ajouta-t-elle en baissant la voix où l'on devinait des sanglots.

— Ecoutez-moi, Antoinette, reprit la maîtresse d'un ton assez bas pour que le reste de la classe ne pût entendre : Il y a déjà longtemps que vous êtes ici, et vous avez eu vos combats. Maintenant tout va bien ; vous êtes heureuse et vous aspirez à porter le ruban de Notre-Dame. Pour l'amour de cette bonne Mère, dont vous allez devenir l'enfant privilégiée, efforcez-vous d'endurer cette nouvelle venue. Elle aura, pour rester ici, peut-être plus de difficultés que vous et il faut qu'elle persévère.

— Mais, ma Mère, interrompit Antoinette, je ne lui veux aucun mal. Seulement je suis vive, vous le savez,

et j'ai peine à supporter qu'on me traite ainsi. Voulez-vous lui dire, Mère, d'être moins fière désormais ?

— Oui, certainement, mais plus tard. Pour l'amour de Jésus et de Marie, patientez encore quelque temps. Et maintenant, ajouta la maîtresse, de manière à être entendue de toute la classe, allez vous amuser ; mais ne lui parlez plus ce soir et dites à vos compagnes de la laisser avec Ernestine. Si vous tenez à le savoir, son nom est Augustine ; elle n'y pensait plus, sans doute, quand elle a répondu.

— Merci, Mère, dit Antoinette avec douceur ; retournant à sa place, elle répéta, à voix basse, à ses compagnes tout ce que venait de lui dire Sœur Marie de Saint-Anselme.

Il y eut alors un moment de calme. Henriette, ou plutôt Augustine, comme nous devons la nommer maintenant, se fatigua bientôt de sa position gênante ; se levant tout-à-coup, elle annonça à Ernestine qu'elle allait se coucher.

— Très bien, reprit doucement la consacrée, mais ne ferez-vous pas mieux d'en dire auparavant un mot à la maîtresse ?

— Vous voulez dire qu'il me faut demander une permission ? s'écria Augustine en s'impatientant. Sommes-nous donc en prison ?

— Mais il n'y a rien de si pénible dans cet acte de

soumission à la maîtresse, reprit Ernestine. Vous auriez à faire la même chose si vous alliez à l'école.

— Mais je ne suis pas une écolière et je ne veux pas être traitée comme telle, continua Augustine. Alors se levant, l'œil en feu et les joues empourprées, elle traversa la salle et sortit en ayant soin de fermer la porte violemment derrière elle.

On la laissa aller. La maîtresse avait vu ce qui s'était passé, mais n'y faisant aucune allusion elle continua de parler tranquillement à sa compagne. Augustine était dans un véritable accès de fureur quand elle atteignit l'infirmerie. Mais le spectacle qui l'y attendait, opéra en elle une révolution subite. Tremblante, elle se blottit dans un coin reculé de la pièce d'où elle suivit les péripéties de la scène qui se déroulait en ce moment.

Gabrielle était mourante. Avec une grande piété, elle s'était confessée et avait communié la veille. Le matin même, à sa demande, elle avait eu une nouvelle entrevue avec l'aumônier. Ce qui s'était passé pendant cette demi-heure qu'il resta auprès du lit de la mourante, Dieu seul le sait; mais il y avait des larmes dans les yeux du vieillard quand, répondant au regard inquiet de la première maîtresse qui l'attendait en dehors de l'infirmerie, il lui dit :

— Oui, oui, c'est la fin. J'aurais voulu pouvoir rester jusqu'au bout.

— Et ne le pourrez-vous pas? demanda la maîtresse avec anxiété. Je crains qu'elle n'ait encore à soutenir de terribles combats.

— Non, non, se hâta-t-il de répondre. Dieu n'abandonnera pas une âme pour qui il a tant fait déjà. J'espère que la fin sera paisible. Néanmoins j'aurais désiré rester mais on m'attend à Lambeth; un malade, en danger de mort, réclame mon ministère. Quant à Gabrielle, elle est bien préparée et toute la communauté priera pour elle. Je suppose qu'il y aura toujours auprès d'elle quelque Sœur?

Sœur Marie de Saint-Anselme s'inclina en signe d'assentiment et retourna à l'infirmierie. L'agonisante lui dit d'une voix douce et tranquille :

— Mère, je suis heureuse maintenant, d'autant plus que le Père m'a dit que vous resteriez auprès de moi pour prier.

— Certainement, ma chère enfant. Y a-t-il quelque prière spéciale que vous désirez que je fasse pour vous?

— Oui, Mère, répétez pour moi l'acte de contrition. La maîtresse fit le signe de la croix et commença la formule ordinaire. Gabrielle, levant la main, l'arrêta en disant :

— Non, Mère, pas celle-là; dites la courte formule

que nous avons apprise à la retraite. Et dites-la, s'il vous plaît, bien, bien lentement, car je dois la redire après vous, et ma respiration pénible ne me permet pas d'aller si vite.

Sœur Marie de Saint-Anselme commença, à son avis, très lentement, mais Gabrielle l'arrêta suppliante :

— Mère, c'est encore trop vite ! De cette façon, s'il vous plaît : et d'une voix faible, séparant bien chaque mot, elle dit avec effort : O mon Dieu, j'ai regret de vous avoir offensé, parce que vous êtes si bon.

La religieuse reprit la formule ; pendant deux longues heures, à genoux, elle la répéta et la recommença sans cesse. Chaque fois qu'elle s'arrêtait pour respirer, ou qu'accidentellement elle changeait la formule, Gabrielle tournait vers elle son regard suppliant : Mère, toujours la même prière, s'il vous plaît !

A midi, Sœur Marie de Sainte-Agnès vint relever la première maîtresse qui lui dit tout bas à l'oreille : la malade ne veut pas d'autre prière que l'acte de contrition appris pendant la retraite. Elle ne l'avait pas répété deux fois que Gabrielle l'arrêta pour lui renouveler les recommandations faites à Sœur Marie de Saint-Anselme. Pendant deux heures encore, il fallut recommencer l'éternelle formule. Puis une autre reprit la tâche, et une autre encore, et ainsi pendant

tout le jour, et jusqu'au soir. Car, si la mort approchait, elle ne venait qu'à pas lents, et Gabrielle ne paraissait tranquille que lorsque ces simples paroles de repentir résonnaient à son oreille.

Au moment où Augustine entrait à l'infirmerie, une nouvelle crise venait de se déclarer : c'était le suprême combat. Assise dans ses oreillers, haletante, Gabrielle semblait à chaque respiration rendre le dernier soupir. De larges gouttes de sueur perlaient à son front ; les cheveux retombaient en désordre sur ses tempes, les yeux hagards, déjà obscurcis par les ombres de la mort, erraient çà et là avec anxiété, se fixant tantôt dans un coin de la pièce, tantôt dans un autre, comme à la recherche d'un visiteur attendu. D'une main, elle serrait un crucifix. Tout près d'elle, à genoux, la jeune infirmière tenait un cierge qui achevait de se consumer ; un peu plus loin, quelques religieuses. Le silence solennel de l'appartement n'était troublé que par la voix douce de Sœur Marie de Sainte-Agnès, répétant toujours la simple prière, qui semblait perdre sa monotonie par la ferveur toujours nouvelle avec laquelle la religieuse redisait : O mon Dieu, j'ai regret de vous avoir offensé, parce que vous êtes si bon !

Soudain, Gabrielle tressaillit. Ses yeux grands ouverts se promenèrent autour de l'appartement avec une expression qui glaça d'épouvante le cœur d'Augustine. Puis, rejetant en arrière ses cheveux en désordre, elle joignit ses mains tremblantes et s'écria :

Mère, il est ici ; je savais bien qu'il viendrait. Priez, priez ; mais ne craignez rien, je le vaincrai.

Sœur Marie de Sainte-Agnès fit signe à Clara d'aller chercher la Supérieure et la première maîtresse, puis avec une nouvelle ferveur, la prière recommença. Quelques minutes après, les Mères arrivaient ; la mourante ne parut pas les remarquer. Ses yeux étaient fixés sur un objet invisible aux autres mais qu'elle apercevait sous une forme sensible au pied du lit.

— Jésus ! Marie ! répéta Sœur Marie de Saint-Anselme en jetant de l'eau bénite sur la mourante.

— Très bien ! murmura celle-ci ; priez, priez, et vous verrez que je le vaincrai !

Les Sœurs échangèrent un regard d'anxiété, et la Supérieure commença les prières des agonisants. Suit alors une longue demi-heure, durant laquelle se livrait apparemment dans l'âme de Gabrielle un effroyable combat. Quelle était la nature de cette lutte ? Vraisemblablement, le démon s'efforçait de la jeter dans le désespoir, en énumérant les fautes qu'elle avait commises. En effet, de temps en temps, elle rompait l'effrayant silence qui régnait et s'écriait :

— Oui, c'est vrai, j'ai fait cela, je le sais ; cela aussi ; mais j'ai tout confessé et il y a longtemps que j'en ai obtenu le pardon.

— Jésus ! Marie ! répétait la maîtresse en se pen-

chant pour essuyer la sueur qui coulait sur la figure convulsée et terrifiée de la pauvre mourante. Gabrielle, ma pauvre enfant, ne craignez pas; Jésus et Marie sont avec vous, ils ne vous abandonneront pas. Personne ne peut vous nuire tant qu'ils vous gardent.

— Oui, Mère, je le sais, dit-elle d'une voix éteinte, mais continuez à prier; car « lui » aussi est ici. Mais ne craignez pas, je vais triompher encore une fois.

Elle s'arrêta tout court. Ses yeux se dilatèrent davantage; elle sembla écouter des paroles qu'on murmurait à son oreille. Soudain, jetant la tête en arrière, elle grinça des dents et, se tordant les mains, s'écria avec indignation :

— Tu es un menteur! non, jamais, jamais, je n'ai fait cela.

— Jésus! Marie! répéta la maîtresse en la signant au front, et en portant à ses lèvres mourantes le crucifix.

Gabrielle parut se tranquilliser un moment, mais bientôt la lutte recommença plus terrible que jamais. Heureusement, ce ne fut pas long. L'expression de terreur qui avait contracté ses traits depuis des heures, s'évanouit. Soudain, le visage se rasséréna et la mourante retomba sur les oreillers, épuisée, mais le regard empreint de tant de paix sereine, qu'on y lisait

le triomphe et l'espérance des joies futures. On eût dit la fin subite d'une tempête, l'éloignement d'un orage violent, le passage soudain des flots tourmentés de l'océan dans un fleuve hospitalier, réfléchissant dans ses eaux tranquilles le clair azur des cieux.

— Tout est fini, n'est-ce pas? demanda Sœur Marie de Sainte-Agnès, en caressant les tresses incultes qui tombaient en désordre sur les tempes de la mourante.

— Oui, Mère, murmura Gabrielle. Il est parti : vous l'avez chassé par vos prières ; il ne reviendra pas. Je suis heureuse maintenant.

— Dieu soit loué! reprit la religieuse. Maintenant, ma chère enfant, vous allez voir Jésus bientôt, et Marie, et les anges. Oh! remerciez Dieu de toutes ses miséricordes.

Un moment de silence. Bientôt un doux sourire éclaira la figure de Gabrielle. Cette physionomie, si dure même dans les bons moments, si repoussante dans les mauvais, s'adoucit graduellement puis devint souriante et s'illumina comme éclairée des beautés du ciel. Elle souleva le crucifix que sa main avait serré tout le temps de la lutte, et le pressa sur sa poitrine avec une affectueuse reconnaissance. La Supérieure recommença les prières de la recommandation de l'âme. A ces paroles, si belles en tout temps, mais spécialement touchantes en ce moment : « Ouvrez-lui les portes du Paradis », la mourante jeta sur sa maîtresse un long regard.

— Que voulez-vous ? interrogea cette dernière en se penchant sur la couche.

— Mère, c'est pour vous dire : Au revoir. Dieu vous bénisse ! Dieu vous récompense ! Je m'en vais ! . . .

— En paix, mon enfant, en paix, n'est-ce pas ? reprit la religieuse, le cœur inondé de joie, en voyant partir pour le ciel l'âme transfigurée, objet de tant de prières.

— Oui, Mère, en paix ! Tout pardonné et tout oublié ! Paix ! félicité ! Elle souleva une fois encore son crucifix, le regarda avec amour et murmura d'une voix éteinte : Mon Dieu, j'ai regret . . . parce que . . . vous êtes . . . si bon ! Elle s'arrêta, inclina la tête pour baiser le crucifix, et la reposa sur l'oreiller. Tout fut fini ! Finis les chagrins, les misères, les angoisses de la terre ; finis pour toujours ! Gabrielle aux pieds de Jésus avait commencé son éternité.

Rencontre

Rencontre

Les événements nous ont retenus loin de la postulante Lucie Neville. Il est temps de revenir vers elle.

Lucie était dans la maison depuis une semaine et commençait à s'étonner, à se sentir même un peu déçue de n'avoir pu durant tout ce temps, jeter même à la dérobée un seul regard vers les pauvres enfants auxquelles elle était venue consacrer sa vie. Ignorant les règles de la maison, ne se doutant même pas de la séparation stricte établie, avec tant de prudence, entre les pénitentes et les religieuses, elle était entrée au couvent avec cette idée vague que les premières étaient en quelque sorte mêlées aux secondes.

Un jour, elle s'entretenait dans ces pensées et était presque décidée à demander des explications, quand une novice, sa voisine de récréation, la tira d'embaras : C'est aujourd'hui, dit-elle, congé chez les enfants, et je suis heureuse qu'il fasse beau : elles pourront aller au jardin.

— Les enfants! répéta Lucie, dites-moi donc, s'il vous plaît, où vous les cachez; je n'en ai pas encore vu une seule depuis mon arrivée.

— Vous vous attendiez donc à les rencontrer par le couvent? demanda la Sœur en riant.

— Mais si elles ne sont pas au couvent, où donc sont-elles? insista Lucie. Elles doivent vivre quelque part, je suppose, puisque je les entends chanter tous les jours au salut.

— Certainement, reprit la novice qui n'était autre que Sœur Marie de Sainte-Cécile; et elles vivent en réalité, car toutes étaient en vie et en bonne santé, je vous assure, lorsque je suis allée chez elles cet après-midi.

— Mais où donc? demanda Lucie, un peu mystifiée.

— Où? répéta la novice. On ne vous a donc pas dit encore qu'elles occupent dans la maison, une aile entièrement séparée de nous. Elles ont leurs dortoirs, classes et réfectoires, et ne viennent jamais dans le couvent, sinon pour se rendre à la chapelle.

— Mais alors vous sortez du couvent lorsque vous allez chez elles?

— Pas précisément, reprit la novice. Nous traversons ce long corridor qui conduit à l'ancienne cuisine.

Il y a, à l'extrémité, une porte fermée à clef; et cette clef, entre parenthèse, doit rester à la bibliothèque. A propos de clefs, je vous exhorte à les remettre à leur place chaque fois que vous en prenez une, à ne pas les laisser dans votre poche, comme il m'arrive quelquefois, jusqu'à ce qu'une Sœur en ait besoin et vienne au pas de charge les réclamer.

— Que racontez-vous donc à notre sœur postulante? interrompit Sœur Marie de Saint-Célestin, la seconde maîtresse des novices.

— Nous parlions de clefs, reprit la novice, et aussi des enfants. Je suis persuadée que Sœur Lucie s'attendait à trouver ici un mélange véritable de Mères et d'enfants prenant les repas au réfectoire à une table commune, notre Mère à un bout, les enfants rangées respectueusement de chaque côté, alternant avec les Sœurs qui veilleraient au maintien de la règle et aussi à leurs besoins. N'était-ce pas quelque chose de ce genre que vous vous attendiez à trouver ici? ajouta-t-elle d'un air malin.

— En vérité, je ne saurais dire au juste ce que j'attendais, reprit Lucie en riant de bon cœur. Tout ce que je sais, c'est que je désirerais qu'on me permît au plus tôt d'aller visiter les enfants.

— J'aime à voir en vous ce désir, répondit la maîtresse; c'est un bon signe. Et vous n'aurez pas à attendre longtemps: c'est aujourd'hui congé à la

classe; vous m'accompagnerez, si vous le voulez, quand j'irai moi-même de ce côté.

— Et quand j'y serai allée une fois, aurai-je la permission d'y retourner quand je voudrai?

— Pas précisément! L'ordre dans la maison serait impossible, s'il était loisible à chacune d'aller, quand il lui plaît, où bon lui semble. Les enfants ont leur première et deuxième maîtresses sur qui retombe toute la responsabilité de l'emploi. Sœur Marie de Saint-Anselme est la première maîtresse, et cette petite Sœur là-bas, ayant tout un assortiment de rubans bleus sur les genoux, est la seconde. Elle confectionne des insignes pour ses plus édifiantes enfants qui sont déjà Enfants de Marie, ou sur le point de le devenir.

— Et ce sont les seules religieuses qui vont à la classe? demanda Lucie d'un air chagrin.

— Oh! non! Un bien plus grand nombre y sont employées. La première maîtresse se tient très peu dans la salle commune où demeurent les enfants quand elles ne sont pas occupées à la buanderie ou aux salles de travail. Cependant elle préside toujours la récréation du soir. De plus, elle couche dans une cellule qui donne sur le dortoir, et durant une grande partie de la journée, elle reste dans une pièce attenante à la salle, de manière à être toujours prête à recevoir celles qui désirent lui parler. C'est encore elle

qui les reçoit à leur arrivée, qui les voit au départ et qui est chargée de les reprendre, de les récompenser à l'occasion.

La seconde maîtresse passe plusieurs heures avec elles durant le jour et préside à la récréation du midi. Mais on la remplace souvent pour lui donner le temps de faire ses exercices spirituels et de surveiller le travail des enfants dont elle est chargée. Alors c'est une novice qui la dégage ; c'est ainsi que l'une et l'autre acquièrent de l'expérience. Ainsi, par exemple, une novice ira présider à la lecture de deux heures, ou accompagnera celles qui préfèrent prendre la récréation au jardin ; une autre aidera la Sœur converse qui est de service au dîner ou au souper. En outre, il y a une maîtresse à la buanderie, d'autres sont à la chambre d'emballage, à la calandre, au séchoir ; de plus, chacune a une « aide », c'est-à-dire une novice ou même plusieurs, selon le besoin. Car la règle prescrit de ne jamais laisser les enfants seules, ne fût-ce qu'un instant. Si donc la maîtresse est obligée de s'absenter, l'aide aussitôt prend sa place et surveille le travail jusqu'au retour. De cette manière, vous le voyez, il y a toujours un grand nombre de novices et de professes avec les enfants. Aucune Sœur cependant n'y va, sans être régulièrement envoyée ; et comme nous sommes employées suivant nos aptitudes, il se peut qu'une religieuse soit quelquefois toute une année dans le couvent sans avoir rien à faire avec les enfants.

— Mais les novices y sont employées aussi? demanda Lucie. C'est, je crois, ce que vous venez de dire.

— Certainement, reprit la maîtresse. D'ailleurs, nos Constitutions l'exigent pour leur formation. Mais elles n'y vont que rarement et l'on fait en sorte que ce ne soit pas sur elles que retombe la responsabilité. De plus, les enfants ne doivent pas leur demander de direction; cette matière est réservée à la première maîtresse.

— Oh! que je serai heureuse quand viendra mon tour d'aller chez les enfants! Il me semble que jusque-là je ne suis qu'à moitié dans ma vocation.

— Mais vous faites déjà beaucoup pour elles, reprit la maîtresse, par exemple, le sacrifice accompli en venant ici. A ce mot de sacrifice, Lucie regarda le ciel avec un sourire si radieux que la Sœur s'empressa d'ajouter: Ce sacrifice, peut-être ne le sentez-vous pas encore; mais cela viendra. Et alors, en portant patiemment votre croix, vous travaillerez au salut de ces chères âmes. De plus, vous rencontrerez bientôt dans le détail de vos journées bien des petites épreuves, telles les mille prescriptions fatigantes de la règle. Si vous êtes fidèle à tout souffrir, en vue de leur conversion ou de leur persévérance, vous leur serez aussi utile que si vous étiez actuellement employée chez elles.

— C'est vrai, dit Lucie; il y a dans cette pensée de quoi faire disparaître l'épreuve même de nos épreuves.

— C'est là, reprit la maîtresse, une des innombrables et ineffables consolations que nous offre la communion des Saints. Nous savons qu'un anachorète, dans le silence de sa cellule, peut conduire au Sauveur autant de milliers d'âmes, que le missionnaire qui porte son apostolat et sa parole retentissante jusqu'au sein des cités bruyantes. Et vous aussi, dans votre cellule, par vos prières et l'accomplissement de vos devoirs quotidiens, vous pouvez faire pour nos enfants autant que nous qui sommes employées au milieu d'elles. Vous avez même un avantage sur nous : vous ne voyez pas les fruits de votre travail, et vous êtes ainsi à l'abri de toute tentation de vaine gloire ou d'amour propre.

— Il y a un véritable bonheur, reprit Lucie, à considérer à ce point de vue la vie religieuse. Mais vous m'avez dit, chère Sœur, que vous me conduiriez aujourd'hui chez les enfants : vous ne l'oublierez pas ?

— Supposons que, pour prévenir un si funeste malheur, nous y allions tout de suite ! C'est l'heure de la récréation : il faut que je m'y rende ; vous êtes libre de m'accompagner.

Lucie se leva d'un bond et suivit la religieuse. Une explosion de joie accueillit leur entrée dans la salle,

car Sœur Marie de Saint-Célestin toujours d'humeur égale et ayant un talent particulier pour raconter les histoires et faire de la musique, était en grande faveur chez les enfants. C'était une bonne fortune de l'avoir pour la récréation. Aussi, dès que la première effervescence se fut un peu calmée, ce fut un cri général : Mère Saint-Célestin, faites-nous chanter ! Un peu de musique, s'il vous plaît !

— Et c'est tout ? questionna la religieuse en souriant, et faisant signe à Lucie de s'asseoir sur une chaise de la plate-forme. Voyez, je vous ai amené une nouvelle Mère.

— Nous sommes heureuses de la voir, fut la réponse unanime. Lucie commençait à être mal à l'aise sous le regard scrutateur de cent paires d'yeux, quand Sœur Marie de Saint-Célestin détourna l'attention en se mettant au piano ; tous les yeux et toutes les oreilles se portèrent de son côté.

— Quelles sont ces enfants vêtues de noir ? demanda Lucie à la première maîtresse.

— Ce sont les pénitentes-consacrées. Elles ont fait la promesse de rester dans la maison, quelques-unes pour un an, d'autres pour trois, un petit nombre pour toute leur vie.

— Mais n'avez-vous pas peur de leur laisser faire cette promesse ?

— Nous ne le permettons qu'aux meilleures d'entre les meilleures ; elles subissent au préalable une épreuve de deux ou trois ans. Celles qui sont habillées de noir, sans croix, ni ceinture, sont à l'épreuve ; on les appelle « Enfants de probation ». Celles qui portent une espèce de bandoulière avec le monogramme du Christ ont fait leur oblation pour un an. Celles qui ont la croix d'argent sont engagées pour un certain nombre d'années. Vivant sous une règle spéciale, elles sont consacrées à Notre-Dame des Sept-Douleurs, et récitent chaque jour son Office. Elles partagent la vie et le labeur des autres enfants, gagnent leur respect et aident leurs Mères à les maintenir dans la bonne voie.

Pendant cette explication, le regard de Lucie s'était porté tour à tour sur les différents groupes qui entouraient le piano. Puis, vivement :

— Pouvez-vous me dire, ma Sœur, le nom de cette enfant en face, assise près d'une consacrée ? Elle a de beaux yeux bleus et paraît si triste.

Au même moment, la pénitente aux beaux yeux tristes regardait Lucie et disait à voix basse à Ernestine :

— J'aime cette nouvelle Mère ; mais quelle pitié de la voir ici !

— Et pourquoi donc, Augustine ? s'informa la consacrée, un peu surprise de cette réflexion.

— Pourquoi? Parce qu'elle est trop belle pour y être...

— Trop belle! En voilà une idée, vraiment! Mais elle ne peut être trop belle. Plusieurs de nos Mères le sont autant, pour ne pas dire plus!

— Affaire de goût! Mais à mon avis elle est la seule véritablement jolie que j'aie vue depuis que je suis ici.

— Les beaux yeux bleus! répondit en même temps Sœur Marie de Saint-Anselme; mais où donc? Vous n'avez pas en vue, j'espère, cette enfant à face rubiconde, debout près du piano.

— Oh non! Je veux parler de cette grande jeune fille à figure pâle et mélancolique, plus près de nous. Elle a l'air distingué, et il semble que sa physionomie ne m'est pas inconnue.

— Je sais de qui vous voulez parler, dit la maîtresse. C'est Augustine, enfant toute nouvelle dans la maison. Comme elle est entrée le jour de votre arrivée, vous devez prier pour elle d'une manière spéciale. D'ailleurs, elle aura besoin de bien des prières, pauvre enfant; il paraît douteux qu'elle puisse se plier au règlement.

— Quelle ressemblance frappante! ajouta Lucie d'un air pensif. C'est singulier, il me semble que je l'ai déjà rencontrée; mais non c'est impossible!

— Impossible, mais oui, tout-à-fait ! répéta la première maîtresse. La conversation en resta là.

Sœur Marie de Saint-Anselme avait bien raison d'exhorter la postulante à prier pour Augustine. L'impression, produite par la mort de Gabrielle, s'était promptement effacée, et depuis lors elle ne perdait pas une occasion de montrer à sa maîtresse qu'elle ne pouvait ni ne voulait se plier au règlement. Plus elle approchait les enfants, plus elle se mêlait à elles, et plus aussi trouvait-elle leur société insupportable. La familiarité la blessait, l'impétuosité lui donnait sur les nerfs, la sympathie et les petits efforts pour lui plaire l'exaspéraient. Elle ne tarda pas à tirer la conclusion : il est impossible, pour une personne bien élevée, de demeurer huit jours en pareille compagnie.

Dans ces pensées elle était allée trouver sa maîtresse, quelques minutes avant l'arrivée de Lucie. Sur un ton qui devait, à son avis, couper court à toute remontrance, elle dit :

— Mère, je vous préviens que je suis décidée à partir. Cette maison ne me convient en aucune façon ; je vous serai donc très obligée de me faire remettre mes effets ; je partirai demain matin.

— Très bien ; nous aurons pour cela, demain, tout le temps voulu, répliqua la maîtresse. En attendant, retournez à votre place et amusez-vous pendant la récréation.

— M'amuser? Avec ces personnes? dit Augustine avec hauteur. Certainement non; je leur parlerai le moins possible pendant le temps que je devrai passer encore avec elles.

— Je ne vous permettrai pas des réflexions de ce genre, reprit la maîtresse avec fermeté. Allez vous asseoir; vous ne me parlerez plus ce soir.

— Défense inutile! grommela Augustine en retournant à sa place auprès de la consacrée. En tout cas, ce qui me console, c'est que je ne serai pas ici demain pour troubler sa révérence.

— Qu'y a-t-il donc encore, Augustine? demanda gaîment Ernestine. Vous murmurez toujours! Qu'y a-t-il cette fois?

— Comment pouvez-vous rester ici? se contenta de répondre Augustine. Vous n'appartenez pas à cette classe de monde, c'est évident! Je vous aurais crue trop bien élevée pour demeurer dans cette maison.

Ernestine regarda sa compagne dans les yeux et reprit avec gravité: Malheureusement, Augustine, mon éducation ne m'a pas préservée du péché; aussi, malgré la différence d'éducation qu'il y a entre ces pauvres enfants et moi, nous avons pourtant quelque chose de commun: nous sommes tombées, et je ne me reconnais plus le droit de m'élever au-dessus d'elles.

Augustine garda le silence. Cet acte d'humilité sin-

cère avait remué son cœur. Mais ce bon mouvement ne dura pas. Le lendemain, elle alla retrouver sa maîtresse pour lui renouveler sa volonté de partir.

— Pas aujourd'hui, ma chère enfant, répondit tranquillement la maîtresse. Nous avons en effet une règle qui prescrit à toutes les enfants de nous avertir trois jours avant leur départ, pour que nous puissions prévenir leurs parents ou amis.

— Très bien, Mère, mais comme je n'ai pas d'amis, je crois que vous pouvez me dispenser de cette formalité : je ne demeurerai certainement pas trois jours de plus dans cette maison.

— Pas d'amis ! répéta la maîtresse. Mais où comptez-vous donc aller, ma pauvre enfant, si vous n'avez pas d'amis ?

— Je ne le sais et je ne m'en occupe guère. En tout cas, je ne resterai pas ici plus longtemps. Et elle fondit en larmes.

— Mon enfant, reprit doucement la maîtresse, je vous comprends très bien : avec votre éducation, si différente de celle de la plupart de nos protégées, vous devez avoir beaucoup à souffrir ; si vous aviez un chez-vous pour vous y retirer en sûreté, je serais trop heureuse de vous laisser partir immédiatement. Mais réfléchissez : sans foyer, sans amis, jeune et exposée comme vous l'êtes, ce serait folie de nous quitter si tôt.

Augustine sanglotait. Après un moment de silence, la maîtresse continua :

— Ma pauvre enfant, pouvez-vous penser à la mort affreuse à laquelle Dieu vous a si miséricordieusement arrachée l'autre jour, et vouloir vous exposer encore à la même tentation ?

— Alors je vais écrire à mon père ! s'écria Augustine en levant tout-à-coup la tête. Il a toujours été bon pour moi, il ne voudra certainement pas me laisser ici. Mais je ne lui ai jamais écrit depuis. . . depuis que je l'ai quitté, pas même une fois. Sans doute il me croit morte ! et les sanglots redoublèrent.

— Eh bien ! écrivez-lui ; c'est le meilleur parti à prendre, dit la maîtresse avec bonté. Nul doute qu'il va répondre tout de suite ; vous n'aurez qu'à attendre sa lettre.

Augustine s'exécuta le jour même. Sans chercher ni à s'excuser ni à atténuer ses fautes, elle dit humblement et simplement la vérité. Malgré les appréhensions qu'elle avait eues à écrire cette lettre, elle se sentit ensuite plus en paix. Dans ces dispositions, elle se rendit à la récréation ; les enfants, remarquant le changement, tâchèrent, en retour, de lui témoigner plus de bonté et de sympathie. L'une d'elles en particulier, du petit groupe d'Ernestine, lui portait un intérêt mêlé d'amitié. Pourtant, jusque-là, elle s'était contentée d'offrir à Dieu pour la nouvelle venue ses ferventes prières. Son nom était Rosalie. Elle avait

seize ans et paraissait si jeune qu'on eût dit une fillette au milieu des autres. Augustine s'était sentie elle-même attirée par la beauté et les manières engageantes de la jeune fille. A différentes reprises elle lui avait parlé avec une confiance presque égale à celle qu'elle avait vouée à Ernestine.

Il n'en avait pas fallu davantage pour achever de gagner le cœur de Rosalie. Celle-ci, non contente de prier pour Augustine, de la défendre contre les critiques de ses compagnes, le matin même avait offert à Notre-Seigneur un petit sacrifice pour obtenir qu'elle persévérât au moins jusqu'à sa conversion.

Pendant la récréation du soir, la conversation tomba sur deux pénitentes qui avaient quitté la classe pour prendre l'habit des Madeleines. Augustine ne prit d'abord aucune part à la conversation; à la fin pourtant, sa curiosité s'excitant par degrés, elle condescendit à demander d'un ton désintéressé :

— Que sont ces Madeleines? J'en entends parler assez souvent, mais je ne les ai jamais vues. Sont-elles dans cette partie de la maison, ou bien au couvent de l'autre côté?

— Comment? Vous ne savez pas? fit Ernestine surprise. Je croyais que c'était connu de tout le monde. La plupart d'entre elles ont été pénitentes à la classe, ce qui n'empêche pas qu'elles soient maintenant de véritables religieuses.

— Pas religieuses comme nos Mères, cependant, corrigea Rosalie. Elles ont un costume brun et vivent dans la solitude avec une des Mères pour maîtresse.

— Leur règle, je crois, poursuit Ernestine, impose une vie de pénitence qui rappelle celle des Carmélites.

— Des Carmélites ! s'écria une troisième. Alors elles ont une vie affreuse et à ce compte Anastasie sera morte en huit jours.

— Non, non, elle ne mourra pas, reprit Rosalie d'un ton décidé. Anastasie est une petite sainte et elle persévèrera, j'en suis sûre.

— Une sainte ! Rosalie, dit Augustine. Allons ! Comment le savez-vous ? en avez-vous jamais vu ? Pour ma part, je crois que de nos jours il n'existe plus de cette sorte de personnes qu'on appelle des saints.

— Vous ne parleriez pas ainsi si vous aviez connu Anastasie, répondit Rosalie. J'étais heureuse quand je la vis passer chez les Madeleines : elle était beaucoup trop bonne pour rester à la classe !

Augustine ne put réprimer un sourire en voyant l'ardeur enfantine de la petite plaideuse. Alors, ajouta-t-elle, ce doit être une personne de bonté extraordinaire qu'une Madeleine. N'est-ce pas Rosalie ?

— C'est vrai, répondit celle-ci avec persuasion. Et je vous affirme, que je ne serais pas du tout surprise,

si vous-même, Augustine, deveniez Madeleine, un beau jour.

— Moi, Madeleine ! s'écria Augustine en tressaillant. Mais, qu'est-ce qui vous fait croire cela ? En tout cas, Dieu le sait, il n'y a pas encore de sainteté chez moi. N'est-ce pas, Rosalie ?

— Je l'avoue, reprit Rosalie naïvement, vous n'êtes pas une sainte, mais c'est précisément pour cette raison peut-être que les grands pécheurs... les grands saints... et... A ces mots, Rosalie s'aperçut qu'elle allait dire des choses pénibles pour Augustine et elle s'arrêta tout court.

— Et quoi ? ... demanda l'interlocutrice, que divertissaient les manières embarrassées de la jeune compagne. Et quoi donc ?

— Hé bien ! si vous voulez le savoir, je dis que ce sont toujours les plus rétives et les plus désagréables dans les débuts qui finissent par devenir Madeleines.

Augustine fronça le sourcil ; mais, sentant que, malgré tout, Rosalie l'aimait et la considérait comme supérieure aux autres, elle prit le parti de ne pas se fâcher ; même elle ajouta sur un ton d'indifférence assez bien simulé :

— Il est possible que ce soit vrai pour la plupart des cas ; à coup sûr, il n'en sera rien pour moi, car je

vais partir dans quelques jours, et il n'est pas probable que je revienne même pour la gloire de me faire Madeleine.

— Quoi! vous allez nous quitter! s'écria Rosalie d'un ton chagrin. Et partir justement à la veille de notre grande fête, la Sainte-Madeleine.

— Une fête! répéta Augustine avec mépris. J'imagine quelle fête on peut donner ici!

— Mais c'est une très belle fête, je vous assure, et l'occasion d'un grand dîner: de l'agneau sauté aux petits pois, des tartes aux groseilles et toutes sortes de bonnes choses!

— En vérité, toutes les délicatesses de la saison, ricana Augustine. Mais vous êtes-vous déjà demandé, Rosalie, quel âge aura, au mois de juillet prochain, cet agneau, comme vous l'appellez?

— Quel âge? Mais je ne vous comprends pas! Et puis, continua-t-elle avec volubilité, le soir nous prenons le souper dans le jardin; il y a des fruits nouveaux et nous nous amusons jusqu'à...

— Tout cela est bien beau, je n'en doute pas, interrompit Augustine, mais je suis trop fatiguée pour écouter ce soir le reste du programme, et... qu'avez-vous donc fait de vos cheveux, enfant? Elle venait de remarquer tout-à-coup que la longue et belle

chevelure noire de Rosalie avait disparu. Où sont vos cheveux ?

Rosalie, déterminée à garder son secret, ne répondit pas. Son silence fit venir à la pensée de la soupçonneuse Augustine que c'étaient les Sœurs qui avaient coupé les cheveux de l'enfant, pour la punir de quelque infraction au règlement. Une immense indignation s'empara aussitôt de son âme. Enfin, pensait-elle, je les ai prises, ces bonnes Sœurs, en flagrant délit. Sous un extérieur de bonté, elles traitent ainsi les pauvres créatures confiées à leurs soins, et assez dociles pour s'y soumettre.

— Voyez, Ernestine, s'écria-t-elle, voyez ce qu'on a fait à Rosalie ! C'est une indignité !

— Mais qu'avez-vous donc fait de vos cheveux ? demanda à son tour Ernestine. En un instant tous les yeux furent fixés sur l'enfant et on devine l'agitation du petit groupe.

— C'est là une des pénitences de vos chères Mères, explique Augustine. Comment ont-elles osé commettre un acte pareil, et comment avez-vous été assez folle pour les laisser faire, Rosalie ?

— Les laisser faire ! Que dites-vous là, Augustine ? Allons ; puisque vous voulez absolument le savoir, c'est moi qui me suis coupé les cheveux ; personne n'en a eu connaissance.

— Prétendez-vous dire que de plein gré vous avez fait cela? demanda Augustine. Bah! elles ont dû vous le commander. Vous ne pouviez pas et vous n'auriez pas voulu faire de vous-même semblable folie.

— Je le pouvais, et je l'ai fait! Personne, sinon moi, n'en a même eu la pensée.

— Mais pourquoi? dites-le nous! insista Augustine. Vous aviez de si beaux cheveux et vous voilà réduite à un épouvantail!

— S'il faut encore vous le dire, eh bien! je les ai coupés pour les donner à Notre-Dame, reprit Rosalie, incapable d'éviter plus longtemps les pressantes questions d'Augustine.

— Mais pourquoi? insistait toujours celle-ci.

— Je ne sais, c'est-à-dire que je ne puis vous le dire! Augustine, n'en parlons plus. Notre Mère nous regarde et elle va croire que nous nous querellons.

Augustine se tut pour le moment. Un peu plus tard, quand elle demanda à aller se coucher, Sœur Marie de Saint-Anselme voulut savoir le sujet de la discussion de la soirée. Heureuse de laisser percer ses soupçons :

— Eh bien! Mère, répondit-elle, j'ai été surprise, pour ne pas dire choquée, en voyant qu'on avait... je veux dire que cette pauvre Rosalie avait perdu tous ses cheveux.

— Perdu ses cheveux ? répéta la religieuse mystifiée. Que voulez-vous dire ? Augustine.

— Je veux dire qu'on lui a coupé les cheveux, et c'est vraiment pitié : elle est affreuse en cet état.

— Et c'est tout ? reprit en souriant la maîtresse. Me voilà rassurée. A vous entendre, je pensais à un meurtre, pour le moins ! Allez vous coucher en paix, mais auparavant envoyez-moi Rosalie.

La lutte

La lutte

Quelques longs jours s'étaient écoulés. Augustine attendait avec une impatience toujours croissante la réponse à sa lettre, mais cette réponse ne vint pas. Chaque matin elle se levait avec une espérance nouvelle, et chaque soir elle se couchait désespérée. Ses larmes coulaient silencieuses et amères durant la nuit. Incapable de supporter plus longtemps l'angoisse de son âme, elle alla chercher auprès de Sœur Marie de Saint-Anselme avis et consolation. C'était justement la veille de la retraite annuelle.

La maîtresse regarda avec une tendre compassion la pauvre fille au visage pâle et aux yeux gonflés, et lui fit signe de s'asseoir. Au lieu d'accepter le siège, Augustine tomba à genoux et éclata en sanglots.

— Il n'y a donc pas encore de lettre? mon enfant, dit la religieuse après une légère pause, pendant laquelle elle la fit asseoir sur un tabouret.

— O Mère, que vais-je faire? se contenta de répondre Augustine à travers ses larmes.

— Peut-être ne l'a-t-il pas reçue, hasarda la Mère avec compassion. Son régiment est peut-être parti.

— Non, Mère. Un régiment qui arrive des Indes demeure toujours quelques années dans ses foyers. Ce n'est pas cela ; mais il m'a abandonnée et c'est cette femme affreuse qui l'y a poussé.

— Ne parlez pas ainsi de l'épouse de votre père. Ce n'est pas bien, croyez-moi, et après tout, il est possible que vous la jugiez mal.

— Mais que voulez-vous que je pense ? Laisse à lui-même, mon père ne m'eût jamais abandonnée. Lui, me pardonnait toujours. Ah ! cette femme, plutôt à Dieu que mon père ne l'eût jamais rencontrée, elle a toujours été la cause de mes déboires.

— Augustine, reprit la maîtresse avec autorité, écoutez-moi. Quel que soit l'événement ou la personne qui est cause du silence de votre père, une chose au moins est certaine : c'est que Dieu, pour le moment, désire que vous restiez ici. Exposée comme vous l'êtes, ce serait une folie de nous quitter maintenant.

— Je ne puis ni ne veux rester, reprit Augustine. Vivre avec ces jeunes filles vulgaires, serait l'enfer sur terre.

La religieuse, après un léger silence, reprit avec calme :

— Faut-il vous dire ce que l'une de ces enfants, pour qui vous affichez tant de mépris, a fait pour vous l'autre jour ?

Augustine leva les yeux, mais ne répondit pas. La maîtresse continua. Vous m'avez demandé pourquoi Rosalie s'était coupé les cheveux. Je ne pouvais vous le dire alors, je n'en savais rien moi-même ; mais j'ai tout appris depuis, et si vous le voulez, vous le saurez aussi.

Voyant son interlocutrice radoucie, Sœur Marie de Saint-Anselme poursuivit :

— Depuis longtemps Rosalie remarquait vos mauvaises dispositions et elle priait Notre-Dame pour vous de toutes ses forces. A la fin il lui vint à l'esprit que sa demande serait plus favorablement accueillie, si elle était accompagnée de quelque légère offrande. Mais la pauvre enfant n'avait rien. Elle pensa alors à sa chevelure que vous aviez plus d'une fois admirée en sa présence. Croyant que le sacrifice qu'elle en ferait plairait à Marie, sans hésiter elle coupa ses cheveux et les déposa aux pieds de la Vierge. Je ne voulais rien vous en dire et je n'en parle en ce moment que pour vous montrer ce dont est capable, pour l'amour de Dieu et du prochain, l'une de ces compagnes vulgaires, dont vous méprisez la société. N'en dites mot à Rosalie, mais prouvez-lui votre reconnaissance en vous remettant au devoir et en tâchant de

profiter des grâces qui vous seront offertes la semaine prochaine durant la retraite.

Augustine avait cessé de sangloter. Si les larmes s'échappaient encore de ses yeux, ce n'étaient plus l'orgueil et la colère qui les faisaient couler. Enfin la corde sensible de son âme avait été touchée; généreuse par nature, elle était capable d'apprécier la générosité chez les autres. Tout-à-l'heure elle se sentait seule, abandonnée, et le silence de son père la désolait. Et voilà que l'acte d'amour désintéressé d'une enfant, à qui elle n'avait manifesté jusque-là qu'un sentiment d'amitié hautaine, tombait dans l'isolement de son cœur brisé comme un bonheur inattendu. La maîtresse vit que cette fois la source de larmes était pure; elle n'essaya pas d'en tarir le cours. Ce fut Augustine qui rompit le silence :

— Mère, c'est là une action très noble! Je le sens et je le confesse. Que vais-je faire? Je suis méchante et orgueilleuse, mais si vous saviez combien je souffre, vous auriez pitié de moi! Oh! si je pouvais mourir et quitter cette misérable vie!

— Pourtant, ma pauvre Augustine, reprit doucement la religieuse, posez-vous cette question : Suis-je prête à mourir en ce moment? Voudriez-vous réellement paraître devant Dieu sans avoir auparavant déposé à ses pieds, par une bonne confession, les péchés de votre vie? Avez-vous la certitude qu'en

échappant à une affliction temporelle, vous ne tomberez pas dans les châtimens bien plus redoutables de l'éternité? Vous vous demandez que faire. Mon enfant, une grande pécheresse se posa un jour elle aussi cette question; elle reçut sa réponse là où vous la trouverez vous-même, aux pieds de Jésus.

Avec des sentiments bien différens, Augustine écoutait en ce moment la maîtresse. Quand celle-ci la congédia, ce fut avec un cœur véritablement humble et contrit qu'Augustine la remercia, disant :

— Mère, pardonnez-moi mes impertinences et mon ingratitude, et priez pour que j'aie le courage de me présenter au confessionnal. Je sais bien que je ne serai jamais heureuse sans cela, et pourtant je crains de n'avoir jamais la force de commencer.

Page d'Évangile

Page d'Évangile

La cloche venait de sonner l'oraison. Durant l'heure de calme qui suivit, Augustine s'assit dans la porte qui s'ouvrait sur le jardin et fixa son regard sur la voûte azurée du ciel. Étranges et singulières sont quelquefois les opérations de l'esprit. Ce ne furent ni les exhortations ni les tendres avis de la religieuse, dont elle avait été pourtant si profondément touchée, qui revinrent en ce moment à l'âme de la jeune fille, ce fut la parole de Rosalie : — « Je ne m'étonnerais pas, si vous étiez un jour Madeleine. » Ces mots résonnaient à son oreille comme une prophétie. Peu à peu, sans s'en apercevoir, elle commença à les associer, dans sa pensée, à l'allusion faite à Sainte Madeleine, ce soir-là même, par Sœur Marie de Saint-Anselme. Ernestine qui travaillait un peu plus loin, s'étonna de voir le calme qui rayonnait sur la figure de son amie ; mais Rosalie fut encore plus surprise quand, avant le souper, Augustine vint à sa rencontre, lui disant tout bas à l'oreille.

— Rosalie, voulez-vous prier pour moi? Je vais rester pour la retraite, et je tâcherai d'être bonne.

La figure de l'enfant devint rouge de bonheur. Elle allait répondre, mais Augustine tourna les talons, coupant court ainsi à toute autre conversation. Dans son âme humble et naïve, Rosalie avait deviné quel combat Augustine avait dû livrer à son orgueil, pour prononcer ces simples paroles. Cela paraissait peu de chose, mais c'était une première démarche que Dieu bénissait et qu'il allait récompenser.

Pourtant le changement ne devait pas s'opérer si tôt. La semence était jetée en terre, il lui fallait du temps pour germer. Malgré ses bonnes résolutions, Augustine continua les jours suivants à se montrer si bizarre et si inconstante que Sœur Marie de Saint-Anselme, accoutumée pourtant à l'humeur capricieuse de ses enfants, craignit de ne parvenir jamais à acclimater cette âme. Un matin que sa crainte l'obsédait, elle se ressouvint que Lucie devait revêtir le saint Habit avant la retraite. Elle alla la trouver pour recommander Augustine à ses prières pendant la cérémonie. Lucie accepta volontiers; mais, se considérant toujours comme spécialement obligée envers Henriette, elle ajouta avec un sourire :

— Pourtant je ne puis donner à votre enfant que la seconde place, la première appartenant à celle dont je vous ai déjà parlé. D'ailleurs, je l'ai promis positivement à son père.

— Soit, reprit la Sœur, je me contenterai de la deuxième place pour ma pauvre Augustine. Elles se séparèrent sans se douter que c'était à la même personne, quoique sous des noms différents, qu'allaient leurs préoccupations.

La cérémonie de la prise d'habit de Lucie eut lieu le lendemain ; un jour plus tard commença la retraite des enfants.

Au début des saints exercices, Augustine sembla s'endurcir. Les grandes vérités ne firent aucune impression sur son âme. Le sermon sur la mort l'étourdit un peu, la peinture effrayante que fit le missionnaire du jugement et de l'enfer, la laissa dans la stupeur, mais sans émouvoir son cœur. Les instructions continuaient, on était au troisième jour de la retraite, Augustine avait toujours cet air maussade et ennuyé qui avait attiré, dès le commencement, l'attention du prédicateur. Celui-ci avait mis tout en œuvre pour la toucher. A la fin, pressentant que cette âme serait gagnée par l'amour plutôt que par la crainte, il prépara sur ce sujet son instruction du soir. Ce soir-là, Augustine était venue à la chapelle avec la résolution de ne prêter aucune attention au prédicateur ; de fait, à peine avait-il commencé, qu'elle appuya la tête dans sa main et tâcha de s'endormir. Mais les premières paroles du Père attirèrent son attention, et, sans le vouloir, elle leva les yeux. Le regard du prêtre était fixé sur elle. Elle baissa la vue, mais ce regard avait

suffi. Sentant qu'il avait enfin touché la corde sensible, il continua avec une chaleur toujours croissante. Le thème du sermon était cette page si ancienne et toujours nouvelle, si souvent repassée dans ses moindres détails et toujours si pleine d'intérêt pour tous : la page touchante qui raconte la conversion de Madeleine.

Voyant qu'il avait affaire à une nature cultivée, il eut recours à tout ce qu'il y avait dans son âme de richesses et d'images pour la captiver. Il décrivit le banquet somptueux dans la maison du Pharisien, les guirlandes de fleurs, le vin généreux dans les coupes étincelantes, les glaces rafraîchissantes, les bassins odoriférants pour les ablutions légales, les parfums précieux répandus par Madeleine sur les pieds de Jésus, et remplissant de brises embaumées les salles spacieuses où circulaient les convives. Passant ensuite aux personnes, il montra le pharisien, hypocrite et dissimulé, méprisant tout ce qui n'appartenait pas à sa secte, et surveillant Jésus, cet homme puissant en œuvres et en paroles ; les Apôtres gens simples, peu habitués à la magnificence dont ils étaient entourés ; Jésus enfin, Dieu fait homme, répandant autour de lui la bonté et la paix ; Jésus, et la pécheresse à ses pieds. Il présenta cette dernière telle qu'elle avait été jusque-là, belle, mais d'une beauté sans pudeur, tristes attraits qu'elle employait pour captiver les cœurs. Puis il exposa comment, au milieu de ses scandales, s'était déchiré soudain le voile qui lui ca-

chait l'horrible vision de son âme, telle qu'elle était en ce moment sous le regard de Dieu, telle qu'elle apparaissait à ses propres yeux dans la lumière nouvelle de la grâce qui l'avait éclairée. Il parla longtemps et avec force de son repentir si prompt, de sa conversion sincère, de l'étrange attraction que Jésus exerçait sur elle, du mépris généreux qu'elle fit des jugements de l'orgueilleux Pharisien, et enfin de son humilité aux pieds de Jésus.

Augustine, oubliant son orgueil et ses airs d'indifférence, écoutait. Elle suivit le prédicateur dans tous les détails de ce touchant récit : des larmes lui montaient aux yeux, tandis que dans son cœur pénétrait, abondante, la grâce divine. Le prêtre parlait toujours. Il revint à Simon et montra l'orgueil de ses pensées secrètes : — « Si cet homme était prophète, il saurait que cette femme est une pécheresse » ; et Madeleine, de plus en plus humble, s'abaissant, se prosternant, baisant les pieds divins. Puis, comme s'il eût senti qu'il ne pouvait épuiser ni le sujet ni l'attention de l'auditoire, il revint à Jésus et s'efforça de le peindre tel qu'il dut être dans cette circonstance ; son regard divin fixé avec compassion sur Marie en pleurs, son Cœur sacré brûlant de pardonner, alors que de sa bouche divine tombaient des paroles de consolation. Il conclut en rapportant le reproche à la fois grave et bienveillant adressé à Simon, et l'exquise délicatesse des paroles de Jésus, qui prit la défense de la pauvre pécheresse, se contentant d'une légère allusion aux

fautes qui étaient déjà pardonnées. Augustine sentit grandir dans son âme une impression indéfinissable. Il lui semblait entendre la voix même de Jésus et toucher de ses lèvres, en les arrosant de ses larmes, les pieds sacrés que Madeleine avait en ce jour parfumés et baisés.

Dans l'espace d'une demi-heure, le cours de sa vie avait été changé. Elle était venue à l'instruction, froide, hautaine, sans espérance; et voilà que sur cette âme glacée s'était levée une bienfaisante vision, la vision de Dieu fait homme, qui l'attirait au repentir par le charme de sa miséricorde. Elle ne pensait plus aux réflexions des autres; elle voyait le regard de Jésus se poser sur elle et ne pouvait en détacher sa pensée. Ce n'était plus la voix du prêtre qu'elle entendait, c'était la voix de Jésus; pour elle, comme autrefois pour Madeleine, cette voix divine n'avait que des paroles de paix et de pardon.

Le sermon était fini. On avait éteint les lumières, les enfants avaient quitté la chapelle, Augustine ne s'apercevait pas qu'elle était seule. La maîtresse n'avait pas voulu qu'on la dérangeât; elle était demeurée, après l'instruction, bien longtemps à genoux, dans une espèce d'agonie causée par le repentir. C'était un sentiment de douceur ineffable, mêlé d'une douleur si profonde qu'elle aurait eu peine à dire si c'était la joie ou la tristesse qui dominait dans son âme. Enfin, Sœur Marie de Saint-Anselme, touchant Augustine à l'épaule, lui dit doucement :

— Mon enfant, il se fait tard. Voulez-vous venir vous reposer ?

La figure d'Augustine, pâle et baignée de larmes, était belle en ce moment de la véritable beauté de Madeleine au pied de la croix :

— Mère, dit-elle, laissez-moi me confesser tout de suite, je suis prête maintenant.

La maîtresse hésita : le Père n'entendait pas les confessions à cette heure tardive.

Augustine s'aperçut de l'embarras et supplia : Ce soir, pour l'amour de Dieu ! Que ce soit ce soir. Ne me laissez pas dormir cette nuit avec tant de péchés dans mon âme !

La maîtresse vit le danger qu'il pouvait y avoir à attendre :

— Très bien, mon enfant ; ce soir, si vous le voulez. Je vais chercher le Père.

Le bon prêtre ne se fit pas prier. Il arriva bientôt et rentra joyeux dans le confessionnal, où il avait passé la plus grande partie de cette étouffante journée. Augustine le suivit pendant que la maîtresse alla chercher une novice, qui devait attendre à la chapelle que la pénitente eût fini sa confession pour la conduire ensuite à la classe. Pourquoi Sœur Marie de Saint-Anselme pensa-t-elle en cette circonstance, à la plus jeune des novices, Lucie Neville, qui venait de prendre

l'habit sous le nom de Sœur Marie de Sainte-Madeleine? C'était une attention touchante de Jésus. Elle la trouva au chœur, et l'envoya attendre Augustine, sans même lui dire, dans son empressement à rejoindre plus tôt les autres enfants, le nom de la pénitente qui avait choisi cette heure insolite pour sa confession. Lucie attendit longtemps. Quand Augustine sortit du confessionnal, le visage transfiguré avec une expression de joie et de paix profondes, la jeune novice eut un tressaillement de bonheur. C'était donc Augustine, qui était là, Augustine enfin convertie. Et si elle avait obtenu cette conversion, Dieu lui donnerait aussi celle d'Henriette pour laquelle elle avait d'abord prié, car le Maître ne fait pas ses œuvres à demi. Dans sa surprise et sa joie, Lucie se serait jetée au cou de la Brebis repentante, mais la Règle qui régit les rapports des Sœurs avec les Enfants ne lui permettait pas de telles démonstrations. Elle se contenta de lui sourire avec bonté en la conduisant au dortoir où reposaient déjà ses compagnes, ne pouvant se soustraire à la pensée que la figure d'Augustine ne lui était pas inconnue. Eut-elle appris le nom véritable de la pauvre enfant, sa ressemblance avec Alice Gray eut sans doute éclairé le mystère. Jamais il ne lui vint à la pensée qu'Augustine était Henriette et que ses prières pour l'une et l'autre étaient accueillies là-haut pour rejaillir sur une même âme. . . celle d'Henriette.

Le pauvre père de l'enfant prodigue ne se doutait pas qu'enfin le désir de son cœur brisé se réalisait; et

que son Henriette pour laquelle il avait tant fait d'instances auprès de Dieu, était en sûreté dans la maison du Bon-Pasteur. Ah ! s'il avait pu voir le front rajeuni de son Enfant, belle maintenant de la beauté des anges, sur son humble lit de pénitente, reposant pour la première fois, depuis de si longs mois d'agitation et de rêves effrayants, dans le calme et la paix ! Réconciliée avec son Dieu, elle s'était endormie avec la conviction de l'innocence recouvrée au saint tribunal.

Heure décisive

Heure décisive

La fête que Rosalie avait décrite avec tant d'enthousiasme à Augustine, la Sainte-Madeleine, patronne des enfants, arriva enfin. Tout semblait présager une radieuse journée. Soleil éclatant, sourires des fleurs, chants des oiseaux. Au dedans du Monastère, c'est le silence d'un profond recueillement, et le murmure lointain de la cité qui s'éveille semble respecter le calme du couvent. La retraite doit se terminer la veille de la Sainte-Madeleine ; la communion générale des retraitantes, qui en est le couronnement, se fait le jour même de la fête.

A cinq heures, comme d'ordinaire, les religieuses se réunissent à la chapelle ; c'est la méditation, source toujours féconde des grâces nécessaires pour les devoirs de chaque jour. A six heures et demie, les enfants entrent dans leur chapelle où les attend, au milieu des fleurs et des flots de lumière, la radieuse image de leur douce patronne. Elle semble les inviter avec plus de douceur encore que d'habitude, à venir

avec elle prendre place aux pieds de Jésus. Pas une n'est absente. Toutes portent le costume de fête et le long voile blanc. N'est-ce pas l'emblème des âmes purifiées dans le Sang de l'Agneau? La première messe finie, le prédicateur adresse à l'auditoire ému la courte exhortation qui termine les exercices.

Alors les enfants, qui doivent prononcer ou renouveler leur acte de consécration, viennent s'agenouiller devant lui. Un cierge allumé à la main, elles assistent à la messe, « la grand'messe solennelle », selon l'expression des enfants, à cause de la musique et des chants exécutés par les religieuses. Suit la communion générale. C'est un touchant spectacle, bien cher sans doute au Cœur de Celui dont les délices sont d'être avec les enfants des hommes. Viennent d'abord les Sœurs du Bon-Pasteur en longues robes blanches, celles que le Sauveur s'est associées comme collaboratrices dans son œuvre de miséricorde; puis les Madeleines, les véritables joyaux du Bon-Pasteur. Arrachées au péché ou désireuses de voiler une vie pure et une vertu souvent héroïque sous d'humbles dehors, transformées par l'amour, liées par des vœux qui les séparent à jamais de tout contact avec le monde, elles sont en sûreté pour toujours. Les religieuses n'ont pas sur leur sort les cruelles incertitudes qu'elles éprouvent au sujet de celles qui ne sont que temporairement dans la maison. La Madeleine restera dans son groupe jusqu'à la fin; elle guidera ses pas de vertu en vertu, peut-être jusqu'aux plus hauts

sommets de la sainteté. Et quand la mort sera venue transformer en gloire cette vie d'humilité, le bon Maître pourra dire de certaines d'entre elles comme autrefois de Madeleine : « Beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé; » et à toutes Il dira : « Venez, dans la gloire, humbles de la terre, car je vous l'ai promis : Quiconque s'humilie sera glorifié. »

Les Madeleines renouvellent leurs vœux de religion en ce jour de fête, et le son de leur voix douce et recueillie, fait tressaillir de joie le cœur des Mères, spécialement de celles qui les ont entourées de leur sollicitude.

Les pénitentes proprement dites viennent les dernières : les vieilles, les jeunes, les légères, les graves, les cœurs brisés et les cœurs en liesse. Toutes s'agenouillent devant le même autel et reçoivent le même aliment divin qui, comme la manne du désert, s'adapte aux besoins et aux désirs de chacune en leur donnant la vertu dont elles ont le plus besoin : la force aux faibles, le courage aux timides, la joie aux affligées, la paix à toutes. Oui la paix de Dieu qui surpasse tout sentiment et qui n'est donnée dans sa plénitude qu'à ceux qui la cherchent dans le sacrement de l'amour.

Augustine est du nombre des communiantes. Trois longues années se sont écoulées depuis sa dernière

rencontre avec l'Hostie. Et certes, sous son humble costume de pénitente, elle est infiniment plus chère au cœur de Dieu qu'autrefois, lorsque, dans le demi-repentir de sa vie, le cœur plein de mille projets de vanité, elle s'approchait de la communion pascale une fois l'an; car alors elle n'obéissait guère qu'aux convenances de la vie et ce matin c'est le cœur plein d'un véritable amour qu'elle s'approche du Bon Dieu. Le Divin Maître sans doute lui fait sentir sa joie de se donner enfin à elle; lorsqu'elle quitte la chapelle après la cérémonie, son visage est transfiguré. Il y a sur son front tant de calme et de sainte joie qu'elle rappelle Madeleine, alors qu'à l'aurore de Pâques, les yeux encore mouillés des pleurs versés au Calvaire, elle se précipita aux pieds du Sauveur ressuscité, faisant passer dans cette seule parole toute la foi et l'allégresse de son âme: Rabboni! (Joan. XX, 16.)

La maîtresse remarque ce changement et en bénit Dieu de tout son cœur. Rosalie s'en aperçoit de même. Dès qu'elles sont hors de la chapelle, elle saisit la main d'Augustine, la serre doucement, et s'écrie avec joie:

— Oh! quel beau jour de fête! Comme je suis contente, chère Augustine!

— Oui, Rosalie, répond Augustine en souriant, j'espère que ce sera un beau jour; continuez de bien prier pour moi, afin que tous vos vœux se réalisent.

— Quels vœux? demande Rosalie avec un étonnement mêlé de bonheur.

— Oui, vos vœux, insiste Augustine.

— Alors, vous serez Madeleine? Ce disant, elle bat des mains et saute de joie comme un enfant; puis elle s'éloigne pour porter cette bonne nouvelle.

Augustine la suit des yeux avec un sourire à la fois doux et triste, et se dirige avec ses compagnes vers le réfectoire. Une vie de pénitence s'ouvre maintenant devant elle; mais pour le moment elle a d'autres devoirs à remplir. Elle se met donc à table avec un visage gracieux et la ferme résolution de sortir enfin de sa hautaine réserve. Elle va même contribuer à augmenter l'innocente gaieté de ses compagnes en partageant leurs amusements. Après le déjeuner, la porte qui conduit au jardin, s'ouvre à deux battants et les enfants ont pleine liberté d'y prendre leurs ébats. Quelques-unes entourent le trône pour assister à la distribution de médailles et d'images faites par Sœur Marie de Saint-Anselme à celles qui se sont approchées pour la première fois de la sainte Communion; d'autres emportent leurs chaises dans le jardin et se forment en cercles paisibles pour causer. Les plus jeunes et les plus bruyantes exécutent des rondes sur le tapis de pelouse, et l'air résonne de leurs joyeux éclats de rire. D'autres sautent à la corde; d'autres enfin font autour du jardin une course à cloche-pied; pour ce tournoi, elle ont invité une des Mères à donner le signal du départ et à adjuger la palme de la victoire. A l'ombre du Calvaire, une des Sœurs novices raconte une longue histoire à un groupe attentif.

C'est un spectacle réjouissant ; les religieuses peuvent remercier le Ciel des transformations heureuses accomplies dans l'âme de leurs chères enfants. Le passé pour celles-ci n'existe plus. Elles ont déposé le fardeau de leur vie au tribunal de la pénitence ; avec larmes, avec douleur, elles sont revenues sur les multiples incidents de leur vie et elles ont reçu le pardon de Jésus. Puis, on leur a bien recommandé d'oublier le passé, on les aide à se relever dans leur propre estime, on les encourage à la persévérance en leur montrant qu'avec des efforts soutenus et de la bonne volonté elles peuvent se réhabiliter dans la société et devenir d'honnêtes personnes. Pour les aider encore à rompre avec ce passé, on les fait changer de nom ; elles porteront désormais celui d'une sainte qu'elles considéreront comme leur patronne.

On les traite comme les enfants de la maison, et on leur apprend à appeler « Mères » les religieuses : véritables mères en effet, si tendrement aimées de leurs enfants, qu'au lieu d'avoir à les exciter à la reconnaissance et à l'amour, elles sont obligées parfois de réprimer les démonstrations indiscretes de leur affection. Pour elles, en effet, la grande joie de la Sainte-Madeleine est de se voir l'objet des délicatesses des religieuses, puisque ce sont elles qui les servent au dîner.

Lorsque l'Angelus est récité, les enfants se mettent à table, et les novices commencent le service. Plusieurs professes, en tablier blancs, pour partager le plaisir

de servir la famille adoptive, se promènent le long des tables.

Sœur Marie de Sainte-Madeleine, on le devine, est du nombre des servantes, et l'attrait qui la porte vers Augustine lui fait trouver plus d'une fois, pendant le repas, l'occasion de glisser un mot à l'oreille de sa protégée. Ainsi encouragée, quand le dîner fut fini et que tout le monde sortit pour admirer les merveilles du jardin, Augustine, les yeux baissés, hasarda timidement :

— Mère, vous avez bien prié pour moi l'autre soir quand je vous ai fait attendre si longtemps à la chapelle ?

— Oui, répond la Sœur, étonnée de cette question. Elle ajouta : Je crois que bien d'autres ont prié pour vous pendant la retraite. A propos, l'avez-vous aimée, cette retraite ?

— Je ne puis pas le dire assez. Je n'ai jamais rien entendu de semblable. Peut-être si j'avais. . . Mais elle s'arrête tout court pendant que la rougeur de son visage manifeste son embarras.

— Dieu connaît mieux que nous le temps favorable, poursuit doucement la novice, et il choisit toujours le moment où nous sommes le mieux disposées à l'écouter. Vous avez communiqué aussi, n'est-ce pas ?

— Oui, Mère, pour la première fois depuis des années. Alors c'était mon père... Elle s'arrête encore,

et c'est un véritable soulagement pour elle d'être interrompue par Ernestine qui arrive en courant, et qui dit vivement à Sœur Marie de Sainte-Madeleine :

— Mère, quel bonheur ! Je vais entrer aujourd'hui chez les Madeleines ! C'est notre Mère qui vient de me l'annoncer.

— Entrer chez les Madeleines ! s'écrie Augustine avec tristesse. Alors je ne pourrai plus vous voir, Ernestine. Que vais-je faire sans vous ?

— Ne pleurez pas, chère Augustine, vous m'enlèveriez toute ma joie. D'ailleurs, ce ne sera pas long, car vous me rejoindrez bientôt, j'en suis sûre.

— Mais le voudra-t-elle ? demande Sœur Marie de Sainte-Madeleine, amusée de la réponse de l'enfant.

Ernestine n'entend pas cette question ; elle s'est retournée pour répondre à une compagne. Augustine lève vers la jeune Sœur son regard timide et lui dit à voix basse :

— Mère, j'y ai songé toute la journée, depuis... depuis... ajoute-t-elle, en luttant contre sa timidité naturelle, que je l'ai reçu ce matin. Car il m'a semblé alors que j'étais réellement à ses pieds avec Madeleine et qu'il m'invitait à y demeurer toujours.

Sœur Marie de Sainte-Madeleine est trop émue pour répondre ; mais son regard tranquille reflète une grande joie. Augustine y puise la sympathie et l'encouragement dont elle a besoin.

Une minute après, Sœur Marie de Saint-Anselme frappe dans ses mains et annonce que la Mère Provinciale viendra faire sa visite au jardin. Une véritable explosion d'allégresse accueille cette nouvelle : la Supérieure, chérie de toutes, avait été plus d'un mois retenue à l'infirmerie. Un nouveau cri de joie acclame l'arrivée de la chaise roulante dans laquelle la Mère s'approchait ; les enfants se portent en foule autour d'elle pour pouvoir lui parler ou recevoir une parole d'encouragement. L'ordre ne se rétablit que lorsque Sœur Marie de Saint-Anselme, craignant pour la malade trop de bruit et trop de chaleur, les fait asseoir sur le gazon. Alors, par petits groupes de deux ou trois, elles peuvent s'approcher les unes après les autres. La bonne Mère écoute les échos de la retraite ; avec tact et bonté elle répond par une phrase, une parole qui va droit au cœur des chères enfants. Quand ces entretiens privés sont terminés, Sœur Assistante, prenant la parole, dit à haute voix :

— Aujourd'hui notre Mère a tout un assortiment de nouvelles. Elle aimerait vous en apprendre quelques-unes : mais vous êtes si saintes après votre retraite, que vous ne vous occupez plus de nouvelles !

— Vous croyez ? répètent en chœur des voix sonores. Et une voix plus forte ajoute :

— Mes enfants, faites silence ; écoutons ce que Mère Provinciale a à nous dire.

— Non certes, dit en riant la Supérieure, vous ne le saurez pas si facilement ; essayez d'abord de deviner !

Suit alors une multitude de suppositions et de demandes, plus impossibles les unes que les autres. On va jusqu'à s'informer si ce n'est pas la Reine qui a écrit à la Supérieure pour demander qu'on s'occupât désormais de son blanchissage au couvent. La Mère Provinciale laisse se calmer le formidable éclat de rire soulevé par cette étrange question, et ajoute :

— Je vois que vous ne le devinerez jamais ; je ferai aussi bien de vous le dire. Mais d'abord, promettez-moi de bien accueillir ce que j'ai à vous demander.

— O Mère, c'est donc quelque chose que nous n'aimerons pas ? interroge une des enfants.

— Je crois, en effet, que ce ne sera pas d'abord de votre goût, reprend la Supérieure ; mais quand vous aurez réfléchi, vous verrez la chose dans une autre lumière. Vous vous rappelez Elisabeth, n'est-ce pas ?

Le nuage qui passe en ce moment sur toutes les figures fait voir qu'on ne s'en souvient que trop. Une voix, pleine d'aigreur, se fait entendre.

— Si nous nous en souvenons ! Ah ! oui ! Où qu'elle soit, qu'elle y reste !

Ce sentiment rencontre évidemment l'approbation unanime ; mais la Supérieure voulant gagner sa cause sans donner à l'opposition le temps de se fortifier,

s'adresse à l'enfant qui vient de parler. La fixant du regard de manière à l'obliger de baisser les yeux, elle ajoute :

— Eh bien ! voici la nouvelle : Elisabeth est dangereusement malade et, selon toute probabilité, va mourir. Nous avons consenti à la reprendre dans la maison ; et, si vous n'avez pas complètement oublié le passé, j'espère que vous aurez assez pardonné pour la recevoir avec bonté.

Silence de mort. Aucune n'ose répondre, mais on sent bien que personne ne veut le retour d'Elisabeth. Enfin, l'une des enfants se hasarde à dire :

— Ne l'amenez pas ici, Mère, ne l'amenez pas. Cela nous peine de vous contrarier, mais si elle revenait, nous ne pourrions retenir nos langues et peut-être nos mains. . .

— C'est ce que nous pensons toutes, interrompt tout un chœur de voix. Ne la ramenez pas ici. Nous ne l'aimons pas et nous n'en voulons pas parmi nous.

— Que vais-je donc faire d'elle ? reprend la Supérieure gravement. La laisser mourir dans la rue ? Et dans ce cas, laquelle d'entre vous répondra à Dieu de son âme ?

— Ne peut-elle pas aller à l'hôpital ? interrogea Catherine. C'est tout ce qu'il lui faut ; là au moins elle n'aura plus l'occasion de faire des mensonges sur le compte des Mères.

La Supérieure cherche du regard Sœur Marie de Saint-Anselme, comme pour lui demander appui; cette dernière, prenant la parole, dit à haute voix :

— Mes enfants, j'ai honte de vous. Mère Provinciale, malade, vous demande une faveur, et vous avez le cœur de refuser!

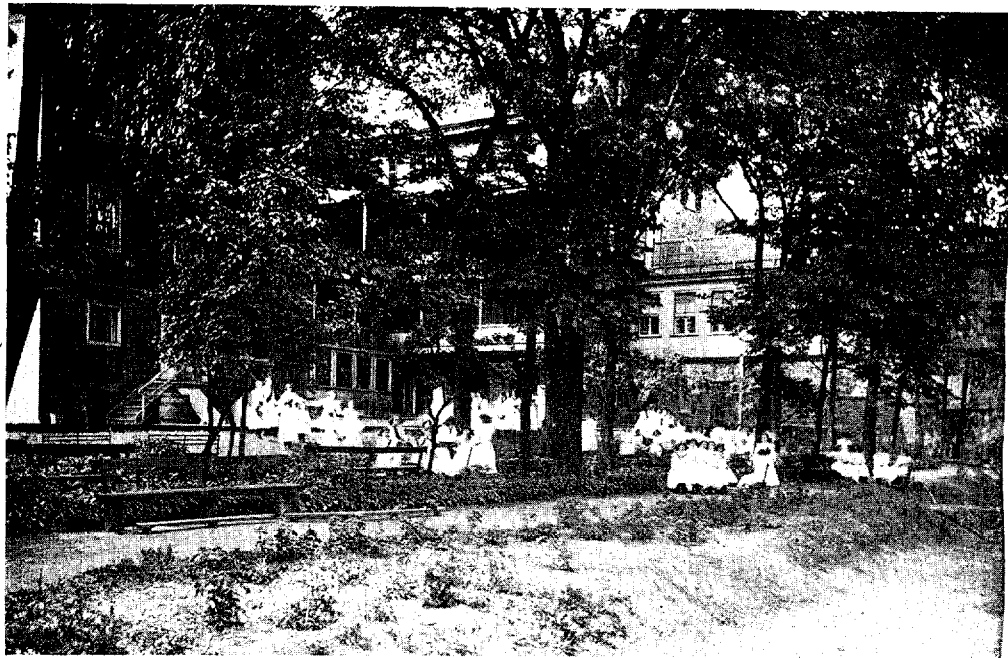
— Il n'est rien autre chose que nous voudrions lui refuser reprend Virginie.

— Mais c'est cela qu'elle vous demande et pas autre chose. Est-ce là la générosité, le zèle qu'on vous a enseigné pendant la retraite? Après tout, la malheureuse enfant ne vous a rien fait personnellement.

— Non, mais elle a mal agi à l'égard des Mères, et c'est pire que si c'était contre nous.

— Remarquez, reprend la Supérieure, que ce sont vos Mères elles-mêmes qui désirent la recevoir. Restez-vous insensibles quand elles, ne demandent qu'à pardonner? Ce n'est pas possible! Que toutes celles qui veulent se montrer bonnes et généreuses, lèvent la main.

Les enfants sont touchées. Elles aiment tendrement la Supérieure; sa figure pâle porte encore les traces de la longue maladie qui l'a retenue absente pendant des mois; elles sentent que c'est peut-être la dernière fois qu'elles la possèdent, qu'elles peuvent réjouir son cœur en se rendant à ses désirs. Il y a des chuchote-



LES ENFANTS AU JARDIN.

ments, des hésitations; puis tout-à-coup, toutes les mains se lèvent, même celles de la bouillante Catherine et de Virginie, l'indignée; elles cèdent à l'impulsion générale et votent avec les autres.

Un sourire de satisfaction illumine la figure de la Mère qui reprend avec chaleur :

— C'est bien, mes enfants. Maintenant je suis heureuse; je vois que vous aimez sincèrement le bon Dieu et je reconnais en vous mes enfants. Dites-moi : Y a-t-il quelque chose que je puisse vous accorder en retour de ce que vous venez de faire pour moi ?

— Mère Provinciale, permettez-nous d'aller au jardin de la communauté.

— Mes enfants, on vous y conduira dans l'après-midi; peut-être pourrai-je, après le souper, vous regarder encore de ma fenêtre. Et maintenant, je vous quitte; mais souvenez-vous que je tiens toujours mes promesses et j'attends que vous teniez aussi les vôtres : quand Elisabeth reviendra, recevez-la avec beaucoup de bienveillance.

— Mais quelle est donc cette Elisabeth qui cause tant d'émoi ? demande Augustine à la consacrée.

Même la douce et pieuse Ernestine ne peut réprimer un mouvement d'impatience à cette question; elle se hâte de répondre sur le ton d'une personne qui veut se débarrasser au plus tôt d'un sujet désagréable.

— C'est une enfant qui a été ici pendant quelque temps. C'était la plus turbulente de la maison, remplie des pires desseins et qui a même essayé de se suicider plus d'une fois. On la renvoya comme incorrigible. Alors, pour se venger, elle alla trouver un magistrat et affirma par serment que les Sœurs l'avaient maltraitée. Quelques-unes eurent à comparaître en justice pour se disculper de ces infâmes calomnies : Catherine et Virginie furent appelées en témoignage contre elle.

— Et comment tout cela se termina-t-il ?

— Oh ! les juges ne tardèrent pas à voir clair ; ils voulurent même la faire poursuivre pour parjure, mais nos Mères n'y consentirent jamais. Nous avons parlé longtemps de cette affaire et on commençait à l'oublier quand vous êtes arrivée dans la maison. Maintenant, le feu va reprendre, je le crains, et pendant quinze jours on n'entendra plus d'autre conversation parmi les enfants.

A ce moment Sœur Marie de Saint-Anselme revient, et frappant dans ses mains, demande le silence. Tout le monde se forme en cercle :

-- Mes chères enfants, dit la religieuse, je sais que vous allez tenir votre promesse et recevoir Elisabeth avec bienveillance ; mais souvenez-vous que, lorsqu'on pardonne véritablement, on oublie aussi. En conséquence je défends de parler du passé. Donc, pas un

seul mot entre vous de toute cette malheureuse affaire. Me le promettez-vous ?

— Oui, Mère, s'écrient toutes les enfants d'une seule voix.

Un sourire affectueux de Sœur Marie de Saint-Anselme leur répondit. Puis, se tournant vers Augustine :

— Notre Mère vous a demandée. N'aimeriez-vous pas à lui parler ?

Augustine, qui ne s'attend pas à cette marque spéciale d'intérêt, suit la maîtresse jusqu'à un petit oratoire dans le jardin des Sœurs. Là sous l'ombrage des grands arbres, la Mère Provinciale l'attend, assise dans son fauteuil, un livre ouvert sur ses genoux, sa main blanche et amaigrie reposant sur les pages. Mais elle ne lit pas : ses yeux sont fixés au ciel, et son cœur, sans doute, pénétrant la voûte azurée, prie pour l'enfant qui vient à elle.

La voyant approcher :

— Maintenant, dit-elle à la maîtresse, vous pouvez vous retirer et nous laisser seules pour un moment. Venez, ma chère enfant, ajoute-t-elle, en indiquant la verdoyante pelouse sous les arbres, venez vous asseoir ici et me dire comment vous allez : j'ai été si longtemps malade que je n'ai pu vous voir depuis votre arrivée.

Jamais, jusqu'à sa mort, Augustine n'oublia les dix

minutes de conversation qui suivirent. La Mère Provinciale a à un degré remarquable l'intuition des caractères. Elle n'a pas dit trois paroles à l'enfant que celle-ci se sent comprise. De fait, la religieuse voit qu'en dépit des fautes commises, des lacunes regrettables d'une éducation incomplète, il y a en elle une nature noble et généreuse, une âme décidée, qui ne s'arrêterait pas à mi-chemin, une fois déterminée à se donner au bien. Augustine ouvre son cœur avec une grande facilité; elle lui raconte ses ennuis et ses découragements, les effets de la retraite sur son âme et la pensée qui a surgi en ce jour: celle de se faire Madeleine. Alors elle fixe anxieusement du regard la Supérieure. Les yeux de celle-ci sont arrêtés sur le crucifix qu'elle tient dans ses mains. Il y a un moment de silence; puis la Supérieure se redresse et, à son tour, fixant la jeune fille, lui dit d'une voix douce mais assurée:

— Ma chère enfant, Dieu a été bon pour vous et je crois qu'il attend de vous de grandes choses. Il achèvera, je sais, l'ouvrage qu'il a commencé, en vous appelant à la perfection: celle-ci a sa source dans le sacrifice de soi-même. Vous aurez à lutter contre les difficultés, les craintes et les dégoûts, mais soyez confiante et généreuse: Dieu vous aidera. Et n'ayez pas d'inquiétude pour votre père; le Seigneur le consolera comme il vous a consolée vous-même; je suis sûre d'ailleurs, qu'il lui inspirera de vous pardonner quand le temps sera venu. Je vous le répète: généro-

sité et confiance; voilà mes premières et aussi mes dernières paroles.

Les yeux d'Augustine se remplissent de larmes. Avant qu'elle puisse répondre, Sœur Marie de Saint-Anselme a reparu, accompagnée de la Sœur infirmière, anxieuse de voir sa patiente retourner au repos et au silence après le surcroît de fatigue de cette journée.

— Que Dieu vous bénisse, ma chère enfant, dit la Supérieure en s'éloignant; Au revoir! Je prierai pour vous; mais souvenez-vous de mes dernières paroles!

S'en souvenir! Augustine ne devait pas les oublier! Elles demeureront dans son âme jusqu'au déclin de ses jours, illuminant sa vie de cette lumière que les âmes saintes ont le privilège de projeter, sans le savoir, autour d'elles. Elles résonneront à son oreille comme la réflexion de Rosalie, quelques jours auparavant: « Peut-être serez-vous Madeleine ». Pour le moment elle y trouve ample matière à ses méditations jusqu'à ce que la cloche appelle au salut du Très Saint-Sacrement.

A six heures, c'est le souper servi par les Mères. Les longues tables du réfectoire avaient été portées dans le jardin, sous les rameaux fleuris des acacias près de la porte cochère. Le plaisir des enfants est touchant à voir, et les Mères goûtent cette fête de famille à l'égal des protégées. Plusieurs religieuses font le service, comme au dîner; Sœur Marie de Sainte-Madeleine est du nombre. Elle montre tant

de zèle et d'empressement qu'à la fin sa maîtresse est obligée de l'arrêter et de l'obliger à prendre son souper.

— C'est dommage, dit-elle avec une naïveté d'enfant, que ce ne soit pas tous les jours la Sainte-Madeleine : je n'ai, jamais de ma vie, goûté tant de bonheur.

Le souper fini, les enfants, fatiguées des plaisirs de cette longue journée, s'assoient sur l'herbe par petits groupes. Les Sœurs se promènent en se joignant tantôt à l'un tantôt à l'autre, causant, riant et contant des histoires. Après un moment, de gaies chansons résonnent. Bientôt toutes celles qui savent chanter, plus encore celles qui ne le savent pas, montent au plus haut diapason de leurs voix et au plus haut degré de l'échelle musicale.

Elles viennent de finir le « Shamrock », une des mélodies les plus populaires. Les mouchoirs s'agitent encore et cent pieds à l'envi battent allegro la mesure, quand Sœur Marie de Sainte-Agnès vient annoncer aux enfants que Mère Provinciale demande d'aller chanter sous sa fenêtre. On ne se fait pas prier. Quand elles aperçoivent, penchée à sa fenêtre, la Mère bien-aimée, un grand cri de joie se fait entendre, et les démonstrations recommencent plus enthousiastes que jamais.

Les chansons se succèdent et la Mère écoute en souriant jusqu'à ce que le répertoire soit épuisé. Après

un bonsoir et une maternelle bénédiction, elles retournent vers leur salle en chantant une hymne au Saint-Sacrement. Pendant quelques instants, la Supérieure les suit du regard; ses yeux sont humides quand elle se retire.

— C'est pour la dernière fois! dit-elle à voix basse, c'est la dernière fois que je les vois sur la terre! Oh! si seulement j'étais sûre de les rencontrer toutes au ciel!

Un soupir monte de son cœur. Se retournant, elle voit debout auprès d'elle Sœur Marie de Sainte-Madeleine.

— Qu'y a-t-il, demande la Mère?

— Rien; sinon que je suis trop heureuse, répond la candide novice. Ma Mère, où est donc la croix que vous m'avez promise?

La Mère Provinciale garde un instant le silence, puis un radieux sourire illumine sa figure.

— S'il n'y a que cela, ma chère enfant, soyez sans crainte, personne n'échappe à la croix. Vous aussi, vous la trouverez quand le temps sera venu.

Croix et consolation

Croix et consolation

Et elle vint, la croix; elle vint comme viennent presque toujours les croix, au moment le plus inattendu, et sous la forme la moins désirée!

Deux années s'étaient presque écoulées: la fête de Sainte-Madeleine approchait encore, et avec la profession de Sœur Marie de Sainte-Madeleine.

Au début de la même année, Augustine était entrée au noviciat des Madeleines, à la demande spéciale de la Mère Provinciale. Prévoyant la générosité extraordinaire de la jeune pénitente, et éprouvant une sainte impatience de hâter les desseins miséricordieux du Seigneur sur cette âme, elle avait décidé de l'admettre sans délai. Augustine ne trompa pas les espérances qu'on avait fondées sur elle. Chaque jour elle grandit en vertu, chaque jour aussi elle sembla s'anéantir davantage par l'humilité et la pénitence. Les plus anciennes Madeleines étaient contraintes d'avouer qu'elles trouvaient sans cesse dans les exemples de Madeleine de Ste-Thaïs (son nom de religion)

un motif d'émulation et un modèle à copier. De leur côté, les Supérieures ne pouvaient se lasser de remercier Dieu des voies merveilleuses, par lesquelles il avait appelé à la sainteté cette âme qui avait été le jouet du démon et la proie de toutes les passions.

Augustine avait à peine commencé son noviciat, quand Sœur Marie de Sainte-Madeleine fut nommée seconde maîtresse des Solitaires; ainsi les deux existences, si providentiellement réunies, continuèrent à s'écouler côte à côte dans les relations de tous les jours et de toutes les heures.

La Mère Provinciale était toujours languissante. Appartenant plus au ciel qu'à la terre, elle vivait davantage là-haut par ses désirs, tandis que ses filles redoublaient de prières et de larmes pour obtenir de la garder encore ici-bas. Elle leur reprochait gaîment de ne pas vouloir la laisser mourir. Mais depuis cette fête de Sainte-Madeleine où elle avait réconforté l'âme d'Augustine et promis la croix à Lucie, elle n'avait plus été capable de quitter l'infirmerie et de revoir ses chères enfants.

Malgré l'épuisement de ses forces, elle était bien encore pourtant le cœur et l'esprit de toute la maison. Elle s'occupait sans relâche de ses filles, veillant sur chacune, toujours prête à adoucir, à compatir, à conseiller, toujours oublieuse de ses propres peines et empressée à consoler les autres. Par sa présence, l'infirmerie devint un véritable sanctuaire. Personne n'y

entraît sans se sentir dans une atmosphère céleste. L'âme douce et aimante, qui se reflétait dans le calme de ses beaux yeux, était devenue, par la méditation, si familière avec l'autre monde, qu'à certains moments, elle semblait déborder l'enveloppe fragile de son corps épuisé et pénétrer tous ceux qui l'approchaient. Aussi rien d'étonnant qu'on vînt chercher près d'elle, pour le combat la force, et dans la tristesse la consolation que les saints, plus que tout autre, ont le privilège de donner.

Par une belle matinée d'été, Sœur Marie de Sainte-Madelcine entra dans la chambre portant en main une lettre ouverte. Sa figure, d'une pâleur mortelle, était calme, malgré l'expression indéfinissable de tristesse. S'agenouillant près de la Mère :

— Enfin elle est venue, dit-elle.

— La croix ? Je le sais, mon enfant. Mais courage. Elle pèse moins quand on la porte avec générosité.

— Vous savez donc tout ?

— Un peu, du moins. Sœur Assistante m'a dit qu'un accident était arrivé à votre père. C'est pour cette raison que je vous ai envoyé chercher.

— Vous êtes bien bonne ! Mais si vous saviez, Mère, la lettre que m'a écrite maman ! Il paraît que mon pauvre père m'appelle continuellement en pleurant. Je crois pourtant que c'est du délire car la fièvre est intense. Ma mère voudrait me voir auprès de lui.

— C'est ce que j'avais compris, dit la Mère Provinciale.

— Et elle a envoyé mon frère. Vous savez qu'il n'a jamais pu se réconcilier avec ma vocation; il a passé presque une heure à s'emporter contre ce qu'il appelle mon obstination.

— Et vous, mon enfant?...

— Mère, je n'ai pas voulu, je lui ai dit que je ne pouvais pas. Presqu'à la veille de ma profession!... Je n'ai pas osé!... Pourtant je comprends que cela devait lui paraître cruel.

— Votre père penserait autrement, s'il avait encore la plénitude de ses facultés.

— Merci de cette parole! Oui, mon père m'approuverait. Il était si véritablement, si entièrement chrétien que, dans cette dernière soirée que nous avons passée ensemble, au lieu de chercher à me retenir, il eut le courage de me prémunir contre le danger de regarder en arrière, quand une fois on a mis la main à la charrue. Et Dieu sait pourtant la douleur que lui causait mon départ.

— Alors, mon enfant, soyez tranquille à son sujet. Avec de telles dispositions on peut le compter sans crainte au nombre des amis de Dieu. Or, Dieu assurément ne se laissera pas vaincre en générosité à cette heure suprême.

— Je n'en doute pas, répondit Sœur Marie de Sainte-Madeleine. Quelle consolation de me reposer dans cette pensée et de pouvoir l'abandonner sans inquiétude entre les mains du Dieu qui bientôt va l'appeler à lui.

— Consolation ! Oui, mon enfant, et joie ineffable que les richesses et les plaisirs du monde ne sauraient donner.

— C'est vrai, reprit lentement la novice ; c'est une joie au milieu de ma peine. Comme je souhaiterais voir mon frère dans ces dispositions ! Mais il était si irrité ! Il m'a traitée d'insensible et d'ingrate, et il m'a quittée sans vouloir entendre raison.

— Il faut lui pardonner : il est jeune. Il reviendra à de meilleurs sentiments. Asseyez-vous et demeurez calme pendant que je vais me reposer un peu. J'ai dit à l'infirmière que vous resteriez ici pendant quelque temps. J'ai cru vous faire plaisir en vous isolant de la communauté.

La Mère Provinciale avait pensé juste. C'était pour Sœur Marie de Sainte-Madeleine un véritable soulagement que de pouvoir être dans la solitude ; mais dans cette chambre de malade, où tout prêchait l'amour et la souffrance, c'était plus qu'un repos, c'était une véritable consolation. Elle y demeura longtemps, priant intérieurement, et se réconfortant à la vue de la calme résignation de la Supérieure. Celle-ci, ou-

bliant ses souffrances et son épuisement, adressait de temps en temps, à sa fille en deuil, une parole de réconfort. On frappa à la porte. L'infirmière entre avec un télégramme et une lettre ouverte.

— Oui, lisez, dit la Mère Supérieure à la novice qui avait tourné vers elle son regard inquiet. La main tremblante de la jeune religieuse pouvait à peine tenir le télégramme et ses yeux pleins de larmes ne purent en déchiffrer les caractères.

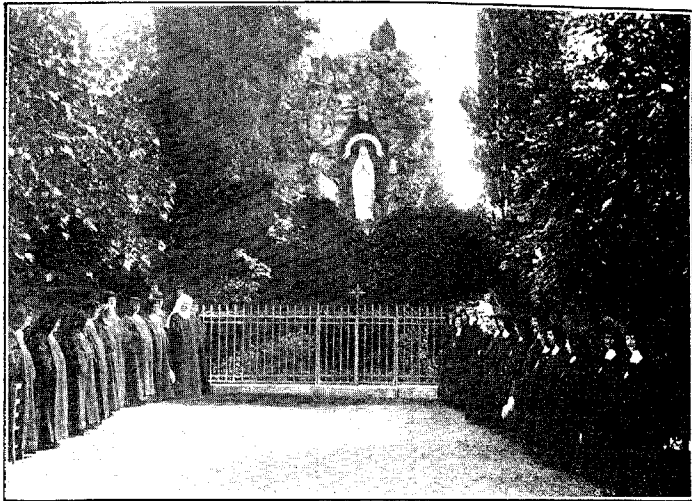
— Je ne le puis, dit-elle, en remettant le papier à l'infirmière.

Celle-ci le parcourut des yeux et lut ensuite la lettre à haute voix : « Je viens de recevoir ce télégramme. Notre père est hors de danger ; je retourne immédiatement. Pardonne-moi ma vivacité ; il dit qu'il ne te dérangerà pas. Je n'ai pas le temps d'en écrire plus long ; je pars. Alfred. »

— O mon Dieu, je vous remercie, s'écria Sœur Marie de Sainte-Madeleine, en fondant en larmes. Ainsi je n'ai été ni désobéissante, ni ingrate. Mon père ! mon cher père ! que Dieu le bénisse pour la joie qu'il me cause.

— Et la croix ? ... interrogea la Supérieure en souriant.

— Déjà évanouie, reprit la novice en essuyant ses



GROUPE DE MADELEINES.

yeux. Et maintenant qu'elle n'est plus, j'ai presque du regret : j'aurais dû la mieux porter.

— Qui de nous ne pourrait dire la même chose ? Et que faisons-nous, hélas ! que nous ne puissions faire mieux ? dit la Mère avec bonté. Mais consolez-vous, mon enfant : la croix était pesante et vous l'avez portée vaillamment. Maintenant, allez réciter le Te Deum devant le Saint-Sacrement.

— Merci, ma Mère, répondit Sœur Marie de Sainte-Madeleine en baisant affectueusement la main amaigrée de la Supérieure ; vous ne pouviez mieux répondre à mon désir.

Elle sortit. A peine avait-elle fermé la porte, qu'elle rencontra Sœur Marie de Saint-Vincent, la première maîtresse des Madeleines qui l'arrêta, disant :

— Justement, je vous cherchais, ma Sœur. Veuillez vous rendre tout de suite à l'infirmerie. Madeleine de Ste-Thaïs a une lettre à vous faire écrire.

— Madeleine de Ste-Thaïs à l'infirmerie ! Qu'est-il donc survenu ? Elle paraissait assez bien ce matin et ne toussait pas plus que d'habitude.

— Elle a eu immédiatement après votre départ pour le parloir, un violent accès de toux qui a amené une hémorrhagie. On a arrêté le sang, mais le médecin trouve le cas très grave. Elle désire faire connaître son état à son père et je lui ai promis que vous écririez

pour elle. Mais allez-vous en être capable? On m'a dit que vous aviez reçu de mauvaises nouvelles ce matin.

-- Même alors, je crois que j'aurais pu accomplir mon devoir, chère Sœur; mais à présent que la croix est écartée, ce me sera plus facile. Un télégramme vient de m'annoncer que mon père est hors de danger.

-- Dieu en soit béni! reprit Sœur Marie de Saint-Vincent; et si vous voulez vous rendre à l'infirmerie, ce sera, je crois, le meilleur des *Te Deum*. Mais veillez à ce que la pauvre enfant parle le moins possible, car toute fatigue pourrait provoquer une nouvelle hémorrhagie.

La seconde maîtresse se dirigea vers l'infirmerie. En y entrant, elle trouva Madeleine de Ste-Thaïs endormie. Elle prit son rosaire et s'assit en attendant le réveil.

Les rideaux étaient tirés devant la fenêtre ouverte et la lumière arrivait adoucie sur la figure de la malade. Sœur Marie de Sainte-Madeleine encore une fois ne put se défendre de la pensée qui l'avait frappée si souvent. Mais la ressemblance n'était pas assez prononcée pour éclairer le mystère, et cette fois encore la novice ne soupçonna pas que c'était la figure d'Alice qui lui apparaissait sous les traits de sa sœur, la malade. Quelques instants après, Madeleine de Ste-Thaïs s'éveilla. Son premier regard fut pour le crucifix, le second pour la jeune religieuse qui veillait près d'elle.

— On m'a dit que vous aviez été bien malade, mon enfant, dit cette dernière avec tendresse; mais vous allez vous remettre.

— Je ne le crois pas; le médecin ne le croit pas non plus. Il y a longtemps que je sentais venir le mal.

— Et vous n'en avez jamais rien dit, lui reprocha la maîtresse affectueusement.

— Mère, si j'avais parlé, vous auriez été trop attentive et trop bonne pour moi. J'avais une vie de péchés à expier, et j'ai pensé que je ne saurais mieux le faire qu'en me mortifiant un peu, en acceptant mes souffrances.

— Un peu! répéta Sœur Marie de Sainte-Madeleine. Mais je ne veux pas vous gronder aujourd'hui; vous voulez que j'écrive une lettre, m'a dit Sœur Marie de Saint-Vincent.

— Oui, Mère, à mon père. Je dois lui écrire, quoiqu'il n'ait pas voulu me répondre jusqu'à présent.

— Votre lettre ne lui sera peut-être jamais parvenue, répondit la maîtresse pour la consoler, car elle voyait de grosses larmes dans les yeux de la pauvre fille.

— Oh! il a dû la recevoir; je l'ai adressée à Birmingham où il demeure; elle n'a pas pu se perdre.

— A Birmingham! répéta vivement la novice! et comment s'appelle votre père?

— Mon père!... ah! j'oubliais, vous ne le savez pas. Mon véritable nom est Henriette Gray, et mon père est major du régiment.

— Le major Gray! La vérité brilla comme un éclair à l'esprit de Lucie. C'était donc là Henriette, pour qui elle priait depuis si longtemps, c'était la sœur d'Alice, la fille de cet homme à cheveux blancs qui, les larmes aux yeux et dans la voix, lui avait demandé l'aumône de ses prières pour le recouvrement de son enfant. C'était Henriette! Dieu n'avait pas été sourd à sa prière! Il lui avait même accordé plus qu'elle n'avait osé demander, puisqu'il s'était servi d'elle comme d'instrument de salut auprès de cette âme bien-aimée. Oh! les voies mystérieuses de Dieu! et les douces surprises qu'il daigne quelquefois nous ménager quand, après nous avoir menés longtemps dans les ténèbres, il enlève le bandeau et nous montre jusqu'où il nous a conduits.

Le télégramme qu'elle venait de recevoir n'apporta pas à l'âme généreuse de Lucie une joie comparable à celle qu'elle goûtait en ce moment. Se sentant incapable de contenir l'émotion qui agitait son cœur, craignant d'ailleurs le choc trop violent que la révélation de la vérité aurait pu produire sur sa chère malade, elle n'eut que la force d'ajouter d'une voix peu assurée :

— Bien, mon enfant ; pensez un peu à ce que vous voulez dire à votre père ; je reviendrai dans quelques minutes écrire votre lettre.

Et elle sortit de l'appartement, volant vers Sœur Marie de Saint-Vincent ; mais quand elle voulut expliquer ce qui était arrivé, son émotion était si grande qu'elle ne put proférer une syllabe. Après quelques efforts pour surmonter son émotion, elle éclata en sanglots. Etonnée et presque alarmée, Sœur Marie de Saint-Vincent s'écria :

— Ma chère Sœur, qu'est-il donc arrivé ? Une nouvelle hémorrhagie ? Elle n'est pas morte, j'espère ?

— Oh ! non, répondit la novice. Alors, se dominant, elle raconta la découverte qu'elle venait de faire. La première maîtresse l'écouta avec un sentiment d'admiration et de reconnaissance. Il fut convenu qu'on enverrait immédiatement une dépêche à Malte où résidait le major, afin de lui apprendre que son enfant était retrouvée. Sœur Marie de Sainte-Madeleine retourna ensuite à l'infirmerie pour annoncer délicatement à la pauvre malade la vérité qu'elle venait de découvrir.

Cette fois elle la trouva éveillée, attendant son retour. La pensée du père, du foyer absent et du bonheur passé, avait remué son âme. Bien que très émue, en voyant entrer Sœur Marie de Sainte-Madeleine, elle s'efforça de sourire. La maîtresse s'assit auprès du lit.

— Vous avez pleuré, Mère? lui dit enfin Madeleine de Ste-Thaïs. Avez-vous de la peine?

D'une voix qui tremblait d'émotion :

— Si j'ai pleuré, ma chère enfant, croyez-moi, ce sont des larmes de joie. J'ai appris quelque chose qui m'a fait un immense plaisir, quelque chose qui va vous rendre aussi très heureuse, avant que vous alliez voir le bon Dieu.

La rougeur monta à la figure et au front de Madeleine de Ste-Thaïs.

— Mon père! s'écria-t-elle, puis s'arrêta, anxieuse...

— Oui, il s'agit de votre père, poursuivit doucement la novice, je le connais bien et je sais que, loin de vous avoir oubliée comme vous le croyez, il ignore jusqu'à votre résidence. Oh! si vous saviez combien il souffre à la pensée qu'il vous a peut-être perdue pour toujours!

Le visage de Madeleine de Ste-Thaïs changea rapidement: l'émotion la faisait pâlir.

— En êtes-vous certaine? demanda-t-elle. Pour l'amour de Dieu, dites-le moi.

— Très certaine, reprit la religieuse. Il est parti pour Malte avec son régiment, à peu près dans le temps où vous êtes arrivée dans la maison. Ainsi votre lettre ne lui est pas parvenue. Mais il n'a jamais cessé de vous pleurer et de prier pour vous. Il y a deux jours je recevais de votre sœur une lettre où, me par-

lant de votre père, elle disait : Il n'a jamais souri de bon cœur depuis la disparition de la pauvre Henriette.

— Ma sœur, dites-vous ! . . . Vous êtes donc Lucie Neville ? . . . O Mère, Mère, dites-moi ce que tout cela veut dire, je ne comprends plus rien.

— Cela veut dire, ma chère enfant, que Dieu est infiniment bon. Vous dites qu'un jour vous l'avez oublié, mais Lui, jamais, pas même un instant, ne vous a oubliée. Ses yeux de Bon Pasteur vous ont suivie, ses pas se sont attachés aux vôtres dans le désert où vous vous étiez égarée, et dans ses bras divins, il vous a ramenée au bercail. S'il a permis, pendant deux années, cet abandon apparent de votre père, n'est-ce pas parce qu'il voulait que votre sacrifice fût complet, parce qu'il était jaloux de votre bonheur futur et qu'il souhaitait ne pas vous priver de la moindre parcelle de joie et de gloire qu'il vous réserve dans l'éternité ? Car lorsque vous vouliez retourner chez vous, étiez-vous préparée à affronter encore une fois les dangers du monde ? Vous n'auriez jamais été Madeleine ; vous n'auriez pas pleuré comme elle ni comme elle, fait pénitence, et ainsi vous n'auriez pas acquis de droit à sa récompense, son incomparable récompense aux pieds de Jésus.

Madeleine de Ste-Thaïs ne répondit pas. Elle versait de ces larmes de reconnaissance et d'amour dont le Seigneur seul peut donner le secret.

— Voulez-vous remercier le bon Dieu pour moi, Mère, demanda-t-elle, quand elle put articuler quelques mots; moi, je suis muette de bonheur.

La religieuse s'empressa d'accéder à la demande de la malade. Quand la prière fut terminée, Madeleine de Ste-Thaïs reprit :

— Mais vous dites qu'il est à Malte; je puis être morte avant qu'il reçoive ma lettre.

— Ayez confiance, mon enfant! Dieu, qui a déjà tant fait pour vous, vous accordera encore de mourir avec le pardon et la bénédiction de votre père. D'ailleurs, notre télégramme lui parviendra dans quelques heures et, je le connais, il va se mettre immédiatement en route.

— Le médecin dit que je puis vivre encore une semaine ou deux, dit la madeleine en calculant : je crois qu'il a le temps de venir.

— Plus que le temps, reprit la maîtresse. En attendant, vous aurez le loisir de vous préparer à vos vœux, car nous ne voulons pas que vous nous quittiez sans avoir fait votre sacrifice complet.

— C'est ce que m'a dit tout-à-l'heure, Mère Marie de Saint-Vincent. Elle a ajouté que ce serait probablement le jour de votre profession.

— Ce sera alors dans huit jours, reprit la jeune

Sœur, car je vais entrer en retraite ce soir. Mais je pourrai venir vous voir chaque jour dans la soirée, l'espace d'une demi-heure. Nous pourrons ainsi nous entr'aider mutuellement jusqu'à la fin.

— Quel bonheur pour moi ! Je désirais tant avant de mourir vous voir avec le cœur d'argent, — ce cœur d'argent que seules portent les Sœurs professes.

— J'espère que vous aurez cette joie, mon enfant. Mais pourquoi restez-vous ainsi toujours dans la même position ? Si vous le permettez, je vous aiderais à vous retourner, vous devez être fatiguée.

— Merci, dit Madeleine de Ste-Thaïs ; le médecin m'a dit de rester tranquille.

— Mais vous paraissez si mal à l'aise ! Je suis sûre de pouvoir vous changer de position sans que vous en éprouviez aucun mal.

La madeleine allait répondre ; mais elle jeta un regard sur le crucifix suspendu au pied de son lit, et resta silencieuse. Instinctivement les yeux de la Mère prirent la même direction, puis rencontrèrent les yeux de la malade. Elles se comprirent. Il n'avait pas bougé, Lui, sur la croix : il est resté trois heures dans la même position, acceptant ainsi l'une des plus intolérables de ses souffrances physiques. Elle tâcherait donc de l'imiter et elle ajouterait cette souffrance volontaire à toutes les autres angoisses de la maladie. Sœur Marie de Sainte-Madeleine comprit son sacrifice et n'insista

plus. Elle aimait son enfant spirituelle d'un amour trop véritable pour vouloir diminuer, par quelques minutes d'un bien-être passager, la grandeur de son bonheur futur, pour ne pas envelopper de la plus religieuse discrétion le sacrifice de sa chère malade. Personne autre que Sœur Marie de Sainte-Madeleine ne sut jamais que, si Madeleine de Ste-Thaïs demeurait immobile sur son lit de souffrance, les yeux fixés sur le crucifix, les mains croisées sur sa poitrine, c'était moins pour obéir aux ordonnances du médecin que pour crucifier son corps et ressembler davantage au Sauveur mourant.

Mort de prédestinée

Mort de prédestinée

La semaine s'écoula, et le mal fit des progrès rapides; on commença à craindre que la malade ne vivrait pas assez longtemps pour voir son père. En tout cas, il n'y avait pas de temps à perdre, et la Supérieure régla qu'elle prononcerait ses vœux le soir du jour où Sœur Marie de Sainte-Madeleine, sa seconde maîtresse, devait faire profession, dans la communauté du Bon-Pasteur.

Ce jour arriva enfin. Madeleine de Ste-Thaïs avait semblé aller un peu mieux, et l'infirmière veilla sans trop d'appréhension auprès du lit jusqu'au moment où après la cérémonie de profession, Sœur Marie de Sainte-Madeleine, rayonnante de joie, vint reprendre sa place auprès de la mourante. Elle la trouva comme au premier jour de sa maladie: les mains doucement croisées sur sa poitrine et les yeux fixés avec amour sur le crucifix. Sa figure s'anima et un céleste sourire erra sur ses lèvres quand Sœur Marie de Sainte-Madeleine s'approcha. De sa main tremblante, elle

toucha le cœur d'argent qui pendait au cou de la jeune Sœur et dit d'une voix affaiblie :

— Oh ! que je suis heureuse ! Maintenant vous êtes Mère véritablement, quoiqu'en réalité vous vous soyez toujours montrée telle depuis que je vous ai pour maîtresse.

Sœur Marie de Sainte-Madeleine s'agenouilla près du lit et dit affectueusement :

— Oui, ma chère enfant, vous dites vrai, à présent, je suis votre Mère pour de bon, et comme Mère, j'ai le droit de demeurer avec vous jusqu'à la fin.

— Ce sera bientôt la fin, chère Mère, je sens qu'elle approche.

— Pourtant elle ne viendra pas avant l'arrivée de votre père, reprit la maîtresse ; je ne saurais dire combien j'en suis certaine.

— Il viendra aujourd'hui alors, Mère, car au coucher du soleil je serai loin d'ici.

— Qu'est-ce qui vous donne cette pensée, ma chère enfant ? Vous me paraissez plus forte qu'hier soir.

— Je le crois aussi, et pourtant je suis certaine que l'heure approche. La nuit dernière j'ai eu un songe.

— Un songe ? Mais vous savez bien qu'on ne doit pas ajouter foi aux songes.

— Jamais je ne l'ai fait avant ce jour, Mère. Mais ce songe me poursuit de sa radieuse beauté. Il est dans mon esprit et dans mon cœur, et il exerce sur moi une irrésistible attraction.

— Alors, supposons que vous me le disiez ! Ce sera peut-être le meilleur moyen de le chasser de votre imagination.

— Ce n'est pas très facile, reprit la madeleine, car tout cela semble appartenir entièrement aux choses de l'autre monde. Je pensais à mon père, poursuivit-elle, et je calculais le nombre de jours qu'il lui fallait pour arriver. Soudain, il me vint à la pensée que si, après tout, Dieu m'appelait à Lui avant sa venue, j'aurais quelques moments de plus au ciel, et que ces moments fortunés seraient une surabondante compensation pour le sacrifice du bonheur de recevoir ici-bas son pardon.

— Cette pensée m'apporta le calme ; peu après je m'endormis. Oui, je suppose que j'ai dû m'endormir, quoiqu'il me semble avoir été aussi éveillée et aussi consciente de moi-même qu'en ce moment.

— Endormie ou éveillée, n'importe ! Il me sembla que j'étais sur le bord d'une rivière profonde et rapide. Les eaux en étaient sombres, sombres à me faire frémir : elles me rappelèrent l'horreur de ces eaux où, sans la divine miséricorde, j'aurais depuis longtemps trouvé mon éternelle réprobation. Moitié attirée et moitié repoussée, je fixai mes yeux sur le courant

rapide quand une voix, qui semblait venir d'en haut, me dit doucement :

— Regarde plus loin, regarde au delà ! J'obéis et, jetant par-dessus les flots mon regard, je vis de l'autre côté une terre plus belle que tout ce que j'ai vu, même dans mon enfance sous le ciel ensoleillé des tropiques.

— Je ne puis dire, je ne puis même me rappeler les détails exacts de cette scène merveilleuse. Il y avait là des massifs d'arbres, dont les cimes lançaient des faisceaux de lumière, des plaines immenses et des fleurs. . . Tout cela donnait à cette terre une beauté et un attrait bien plus grand que toutes les beautés que la terre peut produire. Je voyais des eaux jaillissantes, des arbres dont les branches ployaient sous des fruits de toute espèce et de toute couleur ; des oiseaux au plumage brillant passant comme des rubis étincelants à travers les rameaux fleuris. La brise m'apportait des parfums d'une douceur et d'une suavité célestes, et un murmure de voix, semblable aux accords d'une lointaine harmonie, arrivait doucement à mon oreille ravie. Je ne vis pas le soleil et pourtant la plaine était baignée dans une vive lumière, plus brillante mais plus douce que celle du plus radieux soleil. Je pensai à cette cité dont il est écrit que « l'Agneau en est la lumière. » En ce moment, je vis une forme qui glissait rapidement à travers les fleurs et qui vint se placer en face de moi, au bord des flots, sur la rive opposée.

La beauté de cette personne était ineffable. Sa robe était blanche comme la neige, et les longues tresses de cheveux, qui tombaient en boucles d'or sur ses épaules, paraissaient avoir été tissées à même les rayons du soleil. Je regardais, ivre de bonheur, quand elle leva la main et me fit un geste d'invitation. Dans mon impatience j'allais m'élançer dans les flots sombres pour traverser, quand une voix, la même que j'avais entendue déjà, murmura à mon oreille :

— Pas encore.

— Mais quand donc ? m'écriai-je avec angoisse. Et une voix claire et distincte répondit :

— Ce soir.

— « Ce soir », c'était trop loin pour mes désirs, et je me mis à pleurer. Mes yeux fascinés restaient fixés pourtant sur la radieuse apparition. Soudain elle se retourna et alors je vis. . . O Mère, qu'ai-je vu en ce moment. . . Cette face empreinte d'humilité, ces yeux si pleins d'amour lorsqu'elle tomba aux pieds de Jésus. Dit-Il en ce moment : « Marie », et répondit-elle « Rabboni » ? Je n'en sais rien, je ne puis le dire ! Je tombai à genoux, je tendis les bras. Mon cœur lui cria de me permettre d'aller le chercher, moi aussi, sur ce rivage, et alors, Mère, je crois qu'il me regarda — Il me regarda comme Il venait de la regarder et j'entendis : « Ce soir ». Mère ! vous allez me dire que tout ceci n'est qu'un rêve. Je le crois aussi, mais je ne puis

me soustraire à l'impression qu'il a faite sur mon âme ; je ne puis me défendre de la pensée que ce rêve signifie ce qu'il signifiait alors : c'est-à-dire que ce soir je m'en vais à Dieu.

— Et le désirez-vous réellement ? Rappelez-vous qu'en ce cas il peut se faire que vous ne revoyiez pas votre père ici-bas, reprit Sœur Marie de Sainte-Madeleine. Madeleine de Ste-Thaïs, que ce récit avait épuisée, répondit après quelques instants :

— Ma Mère, je le désire. . . Comment pourrait-il en être autrement ? Mais je désire aussi voir mon père, pourtant pas de la même manière ni avec les mêmes empressements. C'est peut-être plus pour sa consolation à lui que pour ma satisfaction personnelle.

— Je suis heureuse, ma chère enfant, de vous voir dans cette sainte indifférence. Quelque chose cependant me dit que vous n'aurez pas à faire ce nouveau sacrifice. Dieu a opéré déjà en votre âme tant de merveilles qu'il y mettra le comble en donnant à votre père la suprême consolation de vous voir et de vous bénir sur la terre. S'il en est ainsi, nous le remercions de cette nouvelle bonté !

— Et sinon, nous le bénirons encore, reprit la malade. Comme les pensées changent en face de la mort, continua-t-elle, comme en se parlant à elle-même, et comme la terre avec ses joies et ses douleurs, paraît

petite, quand on la considère à la lumière de l'éternité ! Mon pauvre père va pleurer amèrement, je le sais, s'il me trouve morte, mais pour ce sacrifice généreusement offert à Dieu, il jouira pendant toute l'éternité d'un degré de gloire et de bonheur de plus dans le ciel. Ainsi, pour lui aussi bien que pour moi, je le répète avec toute la sincérité de mon cœur : Que la volonté de Dieu soit faite et non pas la mienne !

— Amen ! répondit la maîtresse. Et maintenant, chère enfant, je dois vous imposer silence et vous condamner au repos : vous aurez besoin de toutes vos forces pour la cérémonie de votre profession.

A ce mot de profession, un radieux sourire illumina la figure de Madeleine de Ste-Thaïs, et ce sourire s'y fixa pendant les longues heures de souffrance qui s'écoulaient jusqu'au moment de la cérémonie.

Pendant ce temps, Sœur Marie de Sainte-Madeleine s'occupa des préparatifs. La chambre fut décorée de fleurs. Les parfums du dehors arrivaient par la fenêtre ouverte et rappelaient à la malade, comme elle en fit la remarque à Sœur Marie de Sainte-Madeleine, son rêve consolant. Le petit autel, en face du lit, fut orné de roses rouges et blanches, qui s'épanouissaient au milieu des lumières : des roses rouges et blanches, couleurs du divin Roi qui l'avait choisie pour épouse, et qui allait ce jour même contracter avec elle une alliance éternelle. Quand tout fut prêt, Madeleine de Ste-Thaïs demanda à être adossée dans le lit à des

oreillers; la petite communauté des Madeleines entra avec la Maîtresse et se rangea autour du chevet. Plusieurs Mères, en compagnie de Sœur Assistante qui remplaçait la Supérieure malade, étaient présentes, et un plus grand nombre encore se tenaient dans la pièce contigüe à l'infirmerie, unissant leurs prières à celle de la mourante.

L'aumônier qui, tant de fois, avait consolé et réconforté la malade, debout devant l'autel, allait recevoir les vœux de la nouvelle Madeleine. D'un côté du lit était Sœur Assistante, de l'autre la première Maîtresse; chose digne de remarque, c'était encore à Sœur Marie de Sainte-Madeleine qu'était échue la tâche de soutenir la malade pendant la courte, mais touchante cérémonie de la profession.

A peine Madeleine de Ste-Thaïs avait-elle prononcé ses vœux et reçu, le sourire aux lèvres, la couronne d'épines que les Madeleines portent le jour de leur profession, en mémoire de celle qui ensanglanta le front de leur Divin Maître, qu'on entendit frapper un coup léger à la porte. Une Sœur tourière vint dire quelques mots à l'oreille de Sœur Marie de Saint-Vincent; la malade comprit.

— Mon père! s'écria-t-elle. Il est arrivé, n'est-ce pas, Mère?

— Oui, mon enfant. Remerciez Dieu de ce qu'il lui permet d'arriver à temps.

— Tout juste! reprit la Madeleine avec effort. Dites-lui de se hâter!

Ce n'était pas la peine. Déjà il était à la porte. Son enfant ne l'eut pas plus tôt aperçu, que poussée par une force surhumaine, elle se leva du lit, et, avant même qu'on eût pu deviner sa pensée, elle tomba à genoux devant lui, murmurant d'une voix éteinte, brisée de douleur :

— « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous: je ne suis plus digne d'être appelée votre enfant. »

Le major Gray s'inclina et la prit dans ses bras tremblants d'émotion. Mais l'effort qu'elle venait de faire avait été au-dessus de ses forces et elle s'était évanouie.

— Mon Dieu! murmura le pauvre père, en regardant la figure décolorée de son enfant, et son front couronné d'épines, pendant qu'il la replaçait sur le lit. Mon Dieu! elle est morte et c'est moi qui l'ai tuée!

Elle n'était pas morte. Quelques minutes après, Madeleine de Ste-Thaïs ouvrit les yeux. . . Dans son regard il y avait une humble supplication quand elle répéta :

— Mon père! dites seulement que vous me pardonnez!

— De tout mon cœur, de toute mon âme, ma fille, comme j'espère que Dieu me pardonnera à mon tour.

— Et ma sœur? et ma mère?

C'était la première fois, depuis le mariage du major Gray, qu'elle s'était servie de ce nom de mère, pour désigner la seconde femme de son père. Celui-ci en fut ému jusqu'aux larmes.

— Mon enfant, dit-il, votre mère et votre sœur vous envoient leur amitié. Elles m'auraient accompagné, mais j'ai dû partir trop brusquement.

Madeleine de Ste-Thaïs essaya de parler encore, mais la respiration manqua et elle dut s'arrêter.

Elle resta ainsi pendant quelques minutes, sa tête défaillante appuyée sur l'épaule de son père, tandis que Sœur Marie de Sainte-Madeleine la soutenait. Cependant la vie s'en allait rapidement, et le père lui-même suggéra à Sœur Assistante de réciter les prières des agonisants. On achevait les litanies. Madeleine de Ste-Thaïs écoutait paisiblement, paraissant s'unir de cœur à chacune des invocations. Tout-à-coup, se levant un peu, elle étendit la main.

— Qu'y a-t-il? mon enfant, demanda Sœur Marie de Sainte-Madeleine.

Madeleine de Ste-Thaïs ne répondit pas. Ses joues et son front se colorèrent vivement, son œil bleu s'ou-

vrir tout grand, et sembla boire à longs traits dans l'espace les enivremens de la félicité. « Rabboni ! » dit-elle d'une voix distincte, et elle ferma les yeux. Sa tête retomba sur l'épaule de son père ; — une expression indéfinissable de bonheur se peignit sur ses traits décolorés, un sourire de paix et de félicité glissait sur ses lèvres ; elle était morte. L'enfant perdue était retrouvée ; elle était revenue à son père et à Dieu.

Il y eut un long silence, interrompu seulement par les sanglots du pauvre père. Miné par de longues et cruelles anxiétés, épuisé par plusieurs jours d'un voyage précipité, il s'était affaissé complètement, et pleurait avec l'abandon d'un enfant. Sœur Marie de Sainte-Madeleine le conduisit à l'oratoire et le laissa à sa douleur. Au bout d'un quart d'heure elle retourna. Le touchant légèrement à l'épaule, elle lui fit signe de la suivre de nouveau à l'infirmerie.

Dans l'intervalle, on avait préparé, avec un religieux respect, le lit mortuaire où reposait sa chère enfant. En la voyant dans l'immobilité de la mort, la couronne d'épines au front, les mains jointes, pressant encore la feuille où se lisait la formule des vœux, le pauvre père s'arrêta profondément ému.

— Regardez, murmura Sœur Marie de Sainte-Madeleine à travers ses larmes, regardez, cher Major, approchez, et dites-moi si les voies du bon Dieu ne sont pas des voies de miséricorde !

Le major Gray regarda avec amour et respect cette

figure où le ciel semblait se refléter, et d'une voix attendrie :

— Dieu m'est témoin, Lucie, dit-il, que, pas même pour la voir couronner reine de tout l'univers, je ne voudrais enlever ces épines de son front et l'éveiller de ce sommeil de joie. Oui, Henriette, mon enfant! ma chère enfant! grande a été ma douleur en vous perdant, mais plus grande est ma consolation en vous retrouvant ici, sauvée à tout jamais.

— Oui, sauvée, répéta Lucie. Si vous saviez quelle vie elle a menée, quelle pénitence elle a pratiquée; à deux genoux vous remerciez Dieu tous les jours, de vous avoir donné une telle enfant.

— Et à vous, Lucie, ne dois-je pas quelque chose aussi? Je ne sais comment vous remercier; je ne trouve pas de parole pour rendre les sentiments de mon âme reconnaissante. Mais si la bénédiction d'un vieillard à quelque efficacité, je vous la donne au nom de Dieu, à vous dont les sacrifices et les prières ont acheté le salut de mon enfant. Car j'en suis sûr, c'est à vous qu'elle doit d'être au ciel.

Lucie ne répondit pas, son cœur était trop ému; mais son âme goûta quelque chose de ce centuple promis, même en ce monde, à ceux qui sacrifient tout pour Jésus. Cette joie ne s'effaça jamais de son âme. Elle s'y ravivait avec intensité chaque fois qu'elle pensait à Henriette et qu'elle comparait le

sort bienheureux dont elle jouit au ciel, à celui qui serait devenu son partage si elle n'eût trouvé sur son chemin le couvent du Bon-Pasteur. Non seulement pour elle, mais pour des milliers d'autres âmes infortunées, ne fut-il pas dans tout ce que ce mot renferme de familial, d'accueillant, de repos tranquille et confiant pour le présent et l'avenir, vraiment et véritablement : la maison de l'enfant perdue !



TABLE DES MATIERES

Chapitre premier.	— La côte du Devonshire	9
» deuxième.	— A la veille d'une séparation	21
» troisième.	— Les Neville et les Gray	37
» quatrième.	— L'Heure des ténèbres	57
» cinquième.	— Désespoir	69
» sixième.	— Grand Cœur	85
» septième.	— Le tournant	103
» huitième.	— Au Noviciat	121
» neuvième.	— Conquêtes pour le Ciel	137
» dixième.	— Leçon de la mort	153
» onzième.	— Rencontre	169
» douzième.	— La lutte	193
» treizième.	— Page d'Évangile	201
» quatorzième.	— Heure décisive	213
» quinzième.	— Croix et consolation . .	235
» seizième.	— Mort de prédestinée . .	253



FAIT AU CANADA